

Bibliothèque nationale du Québec
475, boulevard De Maisonneuve Est
Montréal (Québec) H2L 5C4 170

VILLE DE MONTREAL



3 2777 0325 1791 9

Assis

A8483

LE
CUPÉ

be
ss

Il lui arrivait souvent de rêver.

Ce matin-là, il aurait dû être debout depuis longtemps, mais la douceur de la température et les braises encore chaudes du feu de la veille le maintenaient dans une douce torpeur.

Sans ouvrir les yeux, il savait que la neige tombait.

Et pourtant, il était transporté par son rêve volontaire au-delà des étoiles de l'immensité des Esprits.

Sans ouvrir les yeux, il sentait le jour sans soleil s'épanouir.

Et pourtant, dans cet engourdissement de rêve, il voyait ses deux enfants jouer dans la neige de cet espace laiteux.

Sans ouvrir les yeux, il sut qu'il était temps de se lever; le museau froid d'un de ses chiens sur son visage l'avait ramené à la réalité de son hiver quotidien.

Et pourtant, il s'obstinait à songer à la mère de ses deux fils dont les cheveux se confondaient à la nuit de son rêve.

Sans ouvrir les yeux, il sut que les chiens étaient prêts à reprendre le sentier du retour vers ceux pour qui leur maître vivait.

Et pourtant, il persistait à vouloir rêver que ce bonheur qu'il ressentait durerait toujours.

Sans ouvrir les yeux, il entendit les chiens secouer toute la neige de la nuit.

Sans ouvrir les yeux, il les sentit impatients de repartir et de retrouver les enfants pour se rouler dans la neige avec eux.

Sans ouvrir les yeux, il sentit que les chiens avaient hâte d'arriver au campement principal où quelques soleils de repos les attendaient.

Sans ouvrir les yeux, il se vit occupé à aider la belle Ikwe, sa femme, à nettoyer les peaux de ses dernières captures.

Sans ouvrir les yeux, il sentit que le contact de son contraire briserait son impatience des derniers jours.

Sans ouvrir les yeux, il revit le jour où il choisit ce contraire magnifique pour compagne afin de se compléter et pouvoir, comme ses ancêtres, se continuer en d'autres.

Sans ouvrir les yeux, il plongea plus avant dans ce rêve pour voir ces deux choix de conti-

nuation, Ogimah, douze hivers et Kakons, dix printemps. Deux mâles qui feraient ce que lui, son père et son aïeul avaient fait avant eux.

Le bruit d'une branche brisée lui fit ouvrir les yeux pour la première fois ce matin-là.

Son premier regard fut pour la neige qui tombait abondamment.

Son second regard fut un ordre à ses chiens qui s'étaient mis à grogner en regardant vers le froid.

Son troisième regard fut pour un magnifique chevreuil qui semblait indécis sur le sentier à prendre pour fuir ces chiens qu'il craignait beaucoup plus que cet Anish-Nah-Be, encore étendu sur la couche de branches de sapin, sous l'abri construit le soir précédent et à moitié enfoui sous la neige.

L'indécision de la bête permit au chasseur de compléter la charge de la traîne tirée par ses six chiens.

À l'heure où le soleil aurait été à son plus haut s'il s'était montré, la traîne précédée des six chiens et suivie de Minji-mendam fit son apparition sur la neige blanche recouvrant la nappe glacée du lac Pok-O-Nok, face au campement du trappeur.

Au milieu des rires d'enfants et des aboiements des chiens il déballa de la traîne les prises de cette dernière tournée des pièges.

Repus de la viande du castor, les deux garçons se glissèrent sous les chaudes couvertures de peaux de lièvres pendant que le contraire de Minji-mendam déposait le chaudron de fonte dans la neige à l'extérieur de la cabane.

Depuis que les enfants s'étaient emmitouffés sous les couvertures, Minji-mendam n'avait pas quitté des yeux ce contraire qui le complétait si bien.

Lorsqu'Ikwe revint vers le fond de l'abri, Mendam se dressa devant elle. Il la regarda longuement comme s'il avait voulu la prendre des yeux.

Ikwe sourit.

Les mains du chasseur se mirent à caresser lentement le visage et les longs cheveux noirs de ce contraire qui ferma les yeux.

Les yeux fermés, Ikwe défit la lanière de peau fumée qui fermait son vêtement, du cou à la taille.

Elle glissa lentement ses épaules hors de cette robe qui tomba sur le sol recouvert de branches de cèdre et d'épinette.

Elle resta un moment immobile, nue devant son compagnon, sauf pour ses makissins qui lui montaient à mi-jambes.

Les bras puissants du trappeur enlevèrent ce corps nu et offert pour l'étendre sur la couche de peau d'original.

Jamais deux êtres ne s'étaient aimés plus complètement.

Lorsque ces deux corps ruisselants de sueur s'endormirent sous la peau d'original servant de couverture, deux sourires enfantins se formèrent dans l'obscurité de la cabane.

Jamais une famille n'avait été aussi unie...

Tout au long de cette nuit de sommeil, les rêves devinrent calmes et reposants.

Tout au long de cette nuit de retrouvailles, Ogimah et Kakons revirent le scintillement dans les yeux de Mendam et d'Ikwe, signe évident de la joie de se revoir.

Tout au long de cette nuit de sommeil, l'acte d'amour accompli dans la pénombre de la cabane par ces compagnons plus expérimentés qu'eux et la traîne remplie de gibier et de fourrures leur redonna ce sentiment de sécurité du lendemain nécessaire à chaque enfant Anish-Nah-Be.

Tout au long de cette nuit de repos, la voix douce et mélodieuse d'Ikwe chantant l'Air des Retrouvailles hanta harmonieusement le sommeil des enfants et l'esprit amoureux de

Minji-mendam. Cet air doux et envoûtant qu'elle avait fredonné tout en préparant le festin de castor de la veille.

Et sur cet Air des Retrouvailles venu de la nuit des temps anciens, tous les habitants de la cabane reposèrent, baignant dans la douce chaleur qui rayonnait du feu central allumé pour la nuit.

Seule la neige tombait mollement près de l'ouverture du toit d'où la fumée s'échappait.

Bert Côté s'éveilla très tard ce matin-là. Il secoua la tête comme un chien s'ébroue au sortir de l'eau.

Il avait encore bu la veille et s'était couché très tard, après que tout le village se fût endormi.

Il s'étira longuement puis, d'un seul coup, s'assit sur l'amas de guenilles qui lui servait de lit. Il se passa la main sur le visage, il vivait toujours.

Après un long moment de prostration, il tendit la main vers l'étagère qui lui servait d'armoire et de table à la fois pour tenter d'atteindre une bouteille. Son geste malhabile fit qu'il la renversa. Il se leva précipitamment pour l'empêcher de se vider au complet, mais elle était vide. Il se laissa retomber lourdement sur sa couchette.

Au bout d'un moment, il eut un frisson. Le froid s'installait peu à peu dans la cabane malgré la douceur du temps.

Bert regarda près de la truie qui chauffait habituellement cette pièce unique. Il n'y avait plus de bois.

Il se leva. Habillé de la veille, il n'eut qu'à mettre son parka de peau d'original pour sortir *cri du bois* comme il maugréa entre ses dents.

Il neigeait toujours. La neige formait une épaisse couche molle; elle tombait, calmement, depuis sept jours.

Soufflant et suant à cause de son embonpoint marqué, Bert se dirigea vers son hangar, calé dans la neige jusqu'au haut des cuisses. En arrivant à l'entrée de l'abri d'épinette, il buta sur un objet enfoui dans la neige et s'étendit de tout son long, la face la première.

— Tabarnak!

Toujours à quatre pattes il se ravisa et, levant la tête vers le ciel, il dit :

— Pardon Seigneur, j'voulais pas sacrer.

Il se releva, ramassa une hache plantée dans une bûche tombée.

— Baptême, j'l'avais laissée traîner aussi!

Arrachant l'outil de la bûche il en vérifia la coupe. Puis, replaçant la bûche à la verticale il mit dessus une pièce d'érable qu'il fendit d'un seul coup.

Tout en travaillant à fendre son bois, Bert voyait le village vivre. Il le voyait sous cet angle pour la première fois car, depuis des mois, il n'avait pas dessaoulé.

Petit à petit son rythme de travail ralentit et il se laissa aller de plus en plus à l'observation de ses semblables.

La vie augmentait de rythme chaque jour depuis l'arrivée des coupeurs de bois. Les attelages doubles tirant des charges de billots vers la rivière se faisaient plus nombreux et ren-

daient la circulation dangereuse pour les simples piétons de ce paisible village du nord de la Gatineau.

Bert voyait les gens entrer au nouveau magasin général tenu par un Canadien français. Cela fera un peu de compétition à cet Écosais qui nous vole tout rond depuis dix ans et les Algonquins vont faire plus d'argent avec leurs fourrures.

Pendant qu'il regardait vivre son village, Bert oubliait le froid, la neige, la pluie, la mesquinerie des gens, la cupidité des marchands et des exploiters de la forêt. Il oubliait les raisons profondes de son désœuvrement habituel. Il oubliait la bouteille dont il était l'esclave, la pauvreté dont il était la victime et la déchéance face à la société dont il faisait partie. Il oubliait ses propres misères, tout comme s'il avait été saoul. Il oubliait surtout de se pencher sur ses *bad lucks* comme il le faisait quand il était ivre.

Perdu dans ses réflexions, Bert n'avait pas vu venir un homme en raquettes. L'homme était béat de voir que Bert ne l'avait pas entendu venir; le visage souriant de grimaces, il mit la main sur l'épaule du penseur qui sur-sauta :

— Maudit qu't'es bête d'arriver dans l'dos du monde comme ça. J'te l'ai déjà dit Ti-Trou,

quand j'travaille avec un outil coupant comme celui-là, y faut pas me surprendre! J'aurais pu m'faire mal, baptême.

Le visage de l'homme ne changea point d'expression, il demeura béat. Il répondit pourtant sans attendre:

— Paresseux comme tu l'es, ta hache a doit même pas couper.

L'arrivant était habillé de guenilles, portait son casque tout de travers et ses souliers de boeuf étaient usés. Il passait pour l'idiot du village mais au fond, personne n'était vraiment sûr qu'il le fût.

Il enleva ses raquettes qu'il planta dans la neige. Puis il s'assit sur le tas de bois déjà fendu et il se mit à suivre des yeux les mouvements de Bert qui s'était remis à fendre son bois.

Longtemps Ti-Trou l'idiot observa Bert Côté travailler. Longtemps il sembla intrigué par le fait que cet homme, considéré comme incapable et sans-cœur, un ivrogne invétéré, par tout le village, soit capable d'effort en cas de nécessité. Mais cet effort ne dura pas au-delà de la pensée de Ti-Trou. Bert s'arrêta soudain, et regarda l'idiot du village dans les yeux.

— Ça fait combien de temps que tu restes avec le curé? Comment qu'tu t'arranges avec lui?

Ti-Trou sembla surpris de la question et ne répondit pas. Il baissa même les yeux et perdit son sourire béat.

— Ben quoi? Y t'magane pas?

Ti-Trou s'empressa de répondre en regardant Bert droit dans les yeux comme s'il avait peur que celui-ci s' imagine que le curé ne soit pas un homme gentil.

— Non, non, ben non. Ben seulement, y dit que j'suis innocent pis que j'vas aller au ciel pour ça. Moé, j'aime pas ça être innocent. Parsonne y m'parlent parc'qu'ils disent que c'est rien que les innocents qui vont au ciel direct pis y sont jaloux. Moé, j'aimerais mieux pas aller au ciel, pis pas être innocent, pis que le monde y m'parlent.

Bert s'approcha de Ti-Trou, lui mit une main sur l'épaule de façon très amicale et lui remit la hache de l'autre en lui disant:

— Bah, sois pas triste. Quand tu s'ras au ciel, y vont s'fendre le cul pour te parler. Pis là, ben... tu... tu. tu d'manderas au Bon Dieu si tu peux les punir en t'fermant la gueule?

Ti-Trou se mit à rire comme si Bert avait fait une grosse farce et il se mit à fendre du bois avec la hache que Bert lui avait remise.

Il neigeait.

Depuis trois jours la femme conduisait la traîne tirée par les six chiens et dans laquelle se trouvait Minji-mendam.

Il neigeait abondamment.

Depuis trois jours et avec quelques brèves pauses pour faire reposer les deux jeunes garçons, Ikwe avait poussé les chiens pour arriver à la Pointe-aux-Algonquins, là où la Kitiganisipi se jette dans la Gatineau.

Il neigeait toujours.

Depuis plus de sept jours la neige tombait sans arrêt. Jamais personne au campement de la Pointe n'avait parlé d'une tempête de neige si longue. Cette neige épaisse et le peu d'habitude de la conduite d'une traîne de six chiens rendaient la tâche doublement compliquée pour la femme du trappeur.

Il neigeait lourdement.

Les deux garçons, alternativement et lorsque la traîne faisait halte, se remplaçaient sur l'unique paire de raquettes à neige disponible pour d'aussi petits pieds. L'autre se recroquevilait sur l'avant de la traîne, aux pieds de Minji-mendam malade et délirant.

Il neigeait calmement.

Depuis que son homme était tombé malade de cette fièvre que les herbes n'avaient pu enrayer, Ikwe n'avait pris aucun répit.

Il neigeait jusque dans l'esprit d'Ikwe depuis qu'elle s'inquiétait pour la vie de son homme.

Et les deux enfants, courageux et bien entraînés à la marche, ne s'étaient pas une seule fois plaints de la fatigue qu'ils ressentaient.

Même les chiens, habitués à manifester leur fatigue en se couchant, semblaient trouver l'énergie nécessaire à poursuivre le sentier enfoui sous la couche épaisse de neige accumulée depuis des jours et des jours.

Il neigeait aussi sur le village lorsque la traîne, toujours tirée par les six chiens complètement épuisés, s'engagea dans la rue principale pour se rendre au chemin de la Pointe-aux-Algonquins.

Il neigeait.

Minji-mendam avait commencé à délirer et il était de plus en plus agité depuis que la traîne s'était engagée dans cette rue du village des coupeurs de bois.

Il neigeait continuellement.

Ikwe avait préféré suivre la Kitiganisipi plutôt que de risquer de la traverser avec cette charge humaine. Le courant très fort de cette rivière empêchait souvent la glace de bien prendre; à moins de bien connaître les tournants où les amoncellements formaient des ponts naturels permettant la traversée en toute

sécurité, il valait mieux ne pas s'y risquer. Toutefois, le trajet en était de beaucoup plus long puisque cette rivière était faite de multiples détours et revenait souvent sur elle-même.

Il neigeait.

Ikwe avait dû s'engager dans l'artère principale du village car le sentier du long de la rivière était coupé par une cour où le contracteur McManamy faisait empiler des billots, prêts à être transportés à la jetée de la Gatineau. Ce n'est qu'à la hauteur de «l'Auberge», comme l'appelaient les Français, que le chemin de la Pointe-aux-Algonquins continuait.

Il neigeait moins fort depuis quelques instants. Ikwe ne se sentait pas à son aise dans ce village composé en majorité d'étrangers et elle avait hâte de l'avoir traversé. En arrivant devant ce *Inn*, comme le nommaient les Irlandais et les Écossais, Ikwe eut un frisson. Elle revit en esprit cette image d'épouvante qui l'avait marquée dans son enfance, à cet endroit même. Elle revit plusieurs hommes agissant comme des bêtes enragées, se battant et bavant, gesticulant et vociférant. Des hommes ivres de l'alcool des coupeurs de bois.

Au moment où elle passait devant le débit de boissons (de cette boisson dont se gavaient les bûcherons chaque fin de semaine), un homme s'avança vers la traîne en titubant.

Il bafouilla quelques mots qu'Ikwe ne comprit pas mais elle ordonna aux chiens d'aller plus vite et, malgré leur fatigue, ils redoublèrent d'efforts pour s'éloigner le plus vite possible de cet endroit.

Il neigeait beaucoup moins.

Dès que les chiens sentirent le campement de la Pointe-aux-Algonquins, ils se mirent à aboyer pour manifester leur joie. Ils pourraient s'y reposer.

Ikwe se sentit soulagée.

Ogimah, qui avait marché en raquettes tout l'après-midi, se sentit bien las mais heureux d'avoir réussi un parcours d'homme sur une paire de raquettes d'enfant.

Kakons, endormi aux pieds de Minji-mendam, s'était éveillé dès les premiers aboiements des chiens et il savait, malgré son jeune âge, que son père aurait désormais les soins que son état nécessitait.

Lorsque la traîne s'immobilisa devant la grande cabane de bois rond d'où sortirent un homme et une femme d'un certain âge, les chiens se turent.

L'homme, Ajjiwa, père d'Ikwe, et son épouse Tanis, aidèrent leur fille à transporter Minji-mendam à l'intérieur, pendant que les deux enfants délaient les chiens pour les attacher aux arbres autour de la cabane.

Et lorsque les deux futurs hommes entrèrent à leur tour dans la cabane, la neige avait cessé de tomber.

Bert Côté avait regardé vivre son village durant toute une journée pendant que son ami Ti-Trou avait fendu assez de bois pour qu'il puisse passer le reste de l'hiver confortablement chauffé sans avoir à s'éreinter pour en refendre.

Bert Côté avait passé une journée entière sans boire une seule goutte d'alcool.

Bert avait passé une journée entière à parler, à passer ses commentaires sur ce qu'il voyait et à philosopher devant son seul admirateur, Ti-Trou.

À la tombée du jour, devant le souper qu'il avait préparé pour son ami, il était triste. Triste de ne pouvoir offrir plus que des oeufs à cet ami qui avait fendu plus de deux cordes de bois pendant que lui, Bert Côté, l'ivrogne du village, avait fait son éducation sociale.

Il aurait aimé que cet idiot ne le soit pas. Il aurait aimé que ce Ti-Trou soit un être écouté de tous.

Il aurait tant voulu que ces coupeurs de bois lui reconnaissent une valeur d'homme même s'il était incapable de bûcher comme les autres travailleurs du village.

Il aurait tellement voulu que les Algonquins lui reconnaissent une valeur intellectuelle malgré son incapacité à trapper les animaux à fourrure et le gros gibier des forêts environnantes.

Il aurait tellement voulu se sentir, lui-même, respecté par la communauté qui l'entourait, ou avoir le courage de partir de cet endroit où il n'était que Bert Côté l'ivrogne et s'établir dans une ville où les gens seraient venus l'entendre raconter les hommes, les oiseaux et les fleurs qu'il connaissait si bien.

Mais il n'était que Bert Côté, sans famille, sans autre ami que Ti-Trou l'idiot et sans ce courage de tout recommencer comme il l'avait fait en venant s'installer dans ce pays de coupeurs de bois et de trappeurs où il croyait faire fortune sans avoir à se faire mourir au travail.

Bien sûr on l'avait écouté au début. On avait ri de ses farces et on s'était amusé des travers des gens de villes que Bert avait si bien su décrire. Mais on s'était vite lassé d'entendre les mêmes histoires et l'on ne voulait plus l'écouter à présent.

— Ça fait vingt-deux ans que j'suis icitte pis ça fait dix-sept ans que j'travaille pas plus qu'une journée par-ci par-là. Ça fait que pour passer le temps, ben j'prends un coup.

Bert avait parlé presque pour lui-même mais Ti-Trou s'était arrêté de manger et le regardait tout surpris :

— T'as déjà travaillé Bert? J'veux dire... une vraie job?

— Ouais, cinq ans. J'sus r'monté jusqu'ici en canot d'écorce avec le Grand Chef Pakina-

watik en 1851. Oh! j'étais pas tout seul. Y'avait un père oblat avec nous autres. On était parti du lac des Deux-Montagnes pour remonter la rivière des Outaouais et puis la Gatineau et se retrouver ici, sur la terre des Algonquins du castor. Les Amik-Ininis comme y s'appellent eux autres mêmes. Les Algonquins voyaient leur premier missionnaire venir jusque chez eux pis moé, j'voyais mon premier Algonquin *de visu*. C'était tout un homme, c'te chef-là. Pas grand mais fort comme un boeuf. Y riait tout le temps et pouvait te raconter une histoire française ou bien t'en traduire une de l'algonquin pis qu'était aussi drôle que la française. J'aurais dû dev'nir Indien au lieu de travailler pour le maudit McManamy.

Le Bert resta silencieux quelques instants et Ti-Trou n'osa pas troubler son silence. Puis il reprit son récit comme par besoin de communiquer ce que personne ne semblait connaître dans la région. Mais peut-être les gens avaient-ils oublié ce qu'il avait été autrefois, occupés à vivre leur propre vie.

— Quand j'suis arrivé à la Pointe-aux-Algonquins dans l'canot d'écorce du Chef Pakinawatik, j'avais jamais touché à une maudite goutte de boisson. J'étais un niaiseux d'Montréal qui avait été à l'école plus longtemps qu'les autres sans connaître le monde comme y'était. Tout l'monde voulait que j'devienne prêtre pis c'est pour ça que l'évêque avait payé

mes études. Mais j'étais pas fait pour c'te vie-là, ça fait que y'ont tous été en beau maudit quand j'sus sorti du séminaire pour vivre dans l'monde normal. Mon père m'a dit: « Mon garçon, après avoir apporté la honte à ta famille, pense pas que j'vas t'garder icitte à rien faire. Si tu peux te trouver une job en dehors de la paroisse, j'aimerais mieux ça que d'te voir traîner autour d'la maison pour que tout le monde parle de contre nous autres. Le lendemain, j'm'engageais à Compagnie d'papier comme *paymaster* mais comme personne me parlait plus dans famille, j'suis parti pour Oka où j'savais qu'ça grouillait pour les jobs dans l'nord. Sans argent, j'pouvais pas prendre la calèche pour monter icitte, ça fait que j'ai d'mandé au chef si m'prendrait pas avec lui pis y'a dit oui. Ça m'a pas coûté une cenne pour monter dans région. C'est le seul homme qui m'a pas d'mandé d'où est-ce que j'venais, qu'est-ce que j'avais fait ou bien combien d'fois par semaine que j'allais à la messe. Y m'a accepté comme j'étais pis je l'ai aimé tout de suite. En arrivant à Manito-akki, comme l'appelait le chef, McManamy était à la Pointe pour trouver des gars pour travailler su'a drave mais les Algonquins voulaient pas travailler pour lui. Ça l'air qu'ils le connaissaient. Mais comme y'avait besoin d'un gars instruit comme *paymaster*, j'ai eu la job en débarquant. Ça duré cinq ans. En 1856, McManamy a eu besoin d'argent pour financer ses chantiers. Y'est allé voir MacIntosh, le marchand général, qui y'a prêté

c'qui avait besoin mais à condition qu'y engage Stewart MacIntire à ma place. Entre eux autres, y s'protègent, les Écossais pis les Irlandais. J'étais pourtant un maudit bon employé. J'me paquetais ben une fois de temps en temps mais j'achalais personne.

Bert se tut à nouveau. Il pensait, le regard vide. Ti-Trou, fort intéressé par ce que Bert venait de dévoiler pour la première fois, se pencha vers le conteur qui venait de lui faire l'honneur de la confiance, dans le but de l'entendre continuer son récit mais Bert ne bougea point, absorbé par sa pensée.

Ti-Trou, sans intervenir, attendit que son ami soit prêt à se raconter. Au bout d'un moment, Bert continua:

— C'te maudit MacIntosh, y'a bâti son magasin général avec l'argent de son père qu'était au Parlement du Haut-Canada mais y s'est mis riche avec l'argent des gens d'icitte, en les volant tout rond pis en forçant ceux qui d'mandent crédit, à travailler pour lui pis à payer le double de c'qui doivent. Ceux qui veulent pas payer à sa demande, y leur fait casser la gueule par son boxeur, le grand John Ireland. McManamy lui, y'est obligé d'faire plaisir à MacIntosh qui y fournit son argent pour ses chantiers. C'est pour ça qui donne une paye à Stewart MacIntire juste pour aller porter la paye aux bûcherons dans les chantiers. Y travaille rien qu'une fois par mois mais y'est payé tout le temps à rester à l'auberge

pis à prendre un coup. Mais lui, y'a personne qui l'appelle un ivrogne même si y'est saoul la moitié du temps. Y travaille avec gages pis quand y peut pas payer, son boss Jim McManamy paie pour lui. Les gens d'icitte sont assez chieux qu'y oseraient pas l'traiter d'ivrogne parce qu'y'ont peur de lui pis des Écossais du boutte. Moé, y savent que j'sus pas capable de m'battre même si des fois j'aurais envie de toute leur casser la gueule chacun leur tour.

Longtemps l'ivrogne officiel du village, à sec et triste, parla de son passé, de l'attitude des gens qui l'entouraient, de leurs défauts et de leurs qualités sans pourtant les salir sur le plan personnel aux yeux de Ti-Trou, l'idiot qui avait su écouter sans interrompre, mieux qu'une personne intelligente n'aurait su le faire.

Bert ne parla pas des Algonquins qui vivaient au milieu de ces gens, si ce n'est de l'histoire de son arrivée avec le grand Chef Pakinawatik, vingt-deux ans plus tôt. Il ne parla pas non plus des Canadiens français, ses compatriotes, qui le dénigraient tout autant que les anglophones pouvaient le faire. À quelques exceptions près, il avait réussi à dresser le tableau de l'adversité en faisant abstraction de celle qu'avaient formée ceux qu'il acceptait comme pareils à lui.

Mais à la fin de ses confidences il se rendit compte que son compagnon Ti-Trou s'endormait, les yeux lui fermaient de temps en temps.

Il se rendit compte qu'il parlait depuis plusieurs heures et qu'il était très tard. Assez tard pour envoyer Ti-Trou regagner son lit au presbytère du village où le curé serait content de voir que son protégé lui revenait aussi régulièrement, malgré « l'influence néfaste de Bert Côté, l'ivrogne invétéré du village », comme il le disait lui-même.

Une fois seul, Bert se déshabilla et se mit au lit. La truie était chaude et Bert fatigué d'avoir tant parlé sans boire une seule goutte de boisson. Il dormit cependant, tout comme s'il avait bu.

Dehors, la neige avait cessé de tomber et le froid avait commencé à prendre sa place.

Ikwe aimait beaucoup Mendam.

La maladie, bien que longue, semblait vouloir quitter le corps et l'esprit de l'Amik-Inini. Avec la fonte des neiges, les maladies se devaient de quitter les hommes car le soleil aurait bientôt fait de les chasser loin vers le nord. L'Algonquin devait refaire ses forces pour reprendre le métier de ses ancêtres et redonner à sa famille la fierté de pouvoir dire qu'il était toujours le meilleur trappeur de la région.

Ikwe aimait tellement Mendam qu'elle voulut qu'il reprenne des forces plus rapidement.

Elle se rendit donc un jour au village avec une traîne pour y faire des provisions. Il faisait un soleil magnifique et la neige fondait. Ikwe devait marcher dans cette neige lourde qui pénètre les meilleurs makissins même enduits d'huile de pied d'ornignal.

Arrivée dans la rue principale elle hésita, indécise sur le choix du marchand à consulter pour obtenir la nourriture nécessaire à rebâtir les forces de Minji-mendam. D'un côté, le nouveau marchand Jos Parent, Canadien français nouvellement établi au village. On le disait honnête mais sa femme était tout ce qu'il y avait d'antipathique. De l'autre, Ian MacIntosh, l'Écossais arrivé il y avait plus de vingt ans. Il était un traiteur dur et pas toujours très honnête mais faisait généralement crédit s'il pou-

vait y trouver son profit. Ikwe réfléchit. Elle ne connaissait pas Parent; et accepterait-il de lui faire crédit? MacIntosh connaissait bien son époux à qui il avait jadis acheté des fourrures. Elle entra chez lui.

Ikwe aimait assez Mendam pour risquer de subir l'humiliation d'un refus venant de ce marchand peu scrupuleux.

Timidement, elle ouvrit la porte activant une cloche fort bruyante qui la fit sursauter. Elle eut l'impression que le monde entier la regardait entrer et elle eut envie de fuir. Elle n'osa regarder vers le fond du magasin de peur de reconnaître quelqu'un. Elle demeura immobile près de la porte qu'elle avait refermée avec beaucoup de soin pour que la cloche ne tinte pas.

Après un moment, elle entendit une voix à fort accent anglais lui crier:

« Rentrez, rentrez, soé pas gênée. J'finis avec lui pis j'te sers ».

Ikwe s'avança lentement vers le comptoir mais la voix lui avait déplu.

Ses yeux s'habituèrent peu à peu à la pénombre du magasin et elle commençait à distinguer tous les objets d'ordre utilitaire dont elle avait rêvé depuis longtemps et que Minji-mendam avait promis de lui acheter dès que la vente des fourrures le permettrait.

Ikwe aimait passionnément Mendam; mais

elle ne put s'empêcher d'avoir envie d'une poêle de fonte et d'un grand châle de soie rouge qu'elle avait repérés au premier coup d'œil. Si le marchand le lui permettait, elle achèterait ces articles et peut-être aussi un peu de ces bonbons sucrés qu'elle voyait dans les pots de verre. Ces bonbons constitueraient une récompense pour les deux enfants qui avaient tellement travaillé depuis le début de la maladie de leur père.

— What... Oh! Excuse-moé... j'peux-tu faire quelque chose pour toé, la noère?

Ikwe sursauta au son de la voix qui s'adressait à elle. Perdue dans ses pensées, elle avait presque oublié le marchand écossais qui venait à peine de terminer sa séance de troc avec un autre trappeur.

— As-tu besoin d'quèque chose?

La voix sonnait faux à l'oreille de la belle Ikwe mais elle fit un effort pour surmonter sa crainte.

— Ton mari y'é tu mieux? J'te parle, la noère!

Ikwe voulut répondre mais aucun son ne sortit de sa bouche. Un léger hochement de tête affirmatif permit à l'Écossais d'apprendre que Minji-mendam se portait mieux.

— As-tu besoin de fleur¹? Une poche de cent livres?

1. Fleur: de l'anglais *flour* pour farine. Anglicisme employé couramment par les Canadiens français.

Encore une fois Ikwe voulut dire oui en français comme elle en était habituellement capable, elle ouvrit la bouche pour le faire, mais aucun son n'en sortit. Un signe d'acquiescement suffit à l'Écossais pour qu'il aille chercher le sac de farine et le mette sur le comptoir.

— À part de ça?

Cette fois elle répondit très vite:

— Binnes².

— Yes mam, tout de suite.

Et il disparut vers l'arrière-boutique pour réapparaître avec un sac de vingt-cinq livres.

— M'lasse.

Le mot avait été beaucoup plus lancé que dit mais Ikwe en était très fière et cela lui donnait confiance au point que l'énumération de ses besoins devint un jeu.

— Lard salé, sucre, thé...

— Is that all?... J'veux dire, c'est-tu toute?

De nouveau Ikwe se sentit glacée de terreur. Elle avait oublié de dire qu'elle n'avait pas d'argent pour payer et qu'elle voulait obtenir crédit.

— C'tu toute? Damn it, réponds-moé?

2. Binnes: de l'anglais *beans* pour fèves. Anglicisme employé couramment par les Canadiens français.

Elle fit un effort surhumain pour dire :

— Pas d'argent...

Elle fut incapable d'en dire plus et elle se sentit paniquée.

— Tu veux du crédit? Sure, no problem. Ton mari c't'un bon trappeur. Prends c'que tu as besoin, don't be shy.

Ikwe se sentit soulagée et elle lança :

— Bonbons... un sac en papier.

Et pendant que le marchand, traiteur, prêteur, financier, juge de paix, maire et le reste, faisait une sélection de friandises pour les enfants de la magnifique Ikwe la noire, celle-ci s'emparait de la poêle de fonte et du châle de soie rouge qu'elle convoitait tant et les mit sur le comptoir avec les autres articles. Quand elle eut signifié que c'était tout, Ian MacIntosh se mit à faire l'addition des marchandises achetées. Puis, il ordonna à son employé, le grand boxeur John Ireland, qui lui servait aussi d'homme de main, de porter le tout sur la traîne de la belle Ikwe.

La charge était lourde et Ikwe, bien qu'heureuse d'avoir obtenu crédit, se prit à regretter les achats superflus qu'elle s'était permis. Mais ce n'était pas la poêle de fonte, les bonbons ou le châle de soie rouge qui pesaient le plus. La farine, les fèves, la mélasse et le lard salé constituaient à eux seuls une charge

beaucoup trop lourde pour une aussi frêle personne.

Elle s'engagea dans le chemin de la Pointe-aux-Algonquins. Elle devait s'arrêter fréquemment pour reprendre son souffle et ses forces. Elle regrettait de n'avoir pas amené les chiens pour qui une telle charge était si facile à traîner.

Sur le chemin de la Pointe, Ikwe fut à maintes fois dépassée par des attelages doubles de chevaux tirant des charges de billots vers la jetée de la rivière Gatineau. Elle pensa : « Si seulement je n'étais pas aussi gênée, je demanderais à un charretier d'accrocher ma traîne à sa charge. » Mais elle n'osa pas.

Au moment où une charge tirée par deux chevaux passait près d'elle, les chaînes retenant les billots se brisèrent et les arbres ébranchés déboulèrent sur Ikwe, l'ensevelissant du même coup.

Elle n'avait pas eu le temps d'avoir peur. La mort avait frappé avec une telle force et de façon si soudaine que le charretier en resta figé sur place, debout sur le bas-cul de l'attelage, à l'avant de la charge.

Par miracle il ne fut pas touché quand les billots déboulèrent, même si les chevaux eurent peur et faillirent prendre le mors aux dents. Par un réflexe normal de charretier il les retint mais après fut incapable de réagir.

Il ne fit aucun mouvement pour libérer la femme, écrasée sous la charge. Il était là, les yeux fixés sur un châle de soie rouge qui dépassait entre deux billots.

Ikwe avait tant aimé Minji-mendam.

Les yeux fixés vers l'immensité des esprits,
Minji-mendam était transporté dans un autre monde.

Les enfants jouaient autour de lui sans troubler le voyage qu'il faisait vers son passé.

Les yeux fixés vers l'immensité des esprits,
Minji-mendam chiffonnait inconsciemment le châle de soie rouge qu'on lui avait remis à la mort d'Ikwe.

Les yeux fixés vers l'immensité des esprits,
Minji-mendam ne perdait pourtant rien de l'activité de ses fils. Kakons plantait un bâton dans le sol encore tendre et mouillé de la saison de la repousse pendant que Ogimah tentait de le faire tomber par un manège semblable. Et à tour de rôle le jeu recommençait.

Les yeux fixés vers l'immensité des esprits,
Minji-mendam revivait en pensée les saisons de bonheur vécues avec cette femme silencieuse et aimante qui avait été la sienne.

Les yeux fixés vers l'immensité des esprits, Minji-mendam ressentait une profonde douleur; le départ trop brusque de celle qui lui avait procuré tout ce qu'un homme peut espérer d'une femme saignait en lui comme une plaie.

Les yeux fixés vers l'immensité des esprits, Minji-mendam entendait Ikwe fredonner l'Air des Retrouvailles et son front s'assombrit. Il revivait, par cet air, chacun de ses retours de chasse. Il revivait par cet air, le prélude à l'union physique qui les laissait tous deux sans force et heureux, exténués et satisfaits d'être des contraires qui se complétaient si bien.

Les yeux fixés vers l'immensité des esprits, Minji-mendam sentait peu à peu les sueurs couler le long de ses tempes et son esprit revenir vers le présent.

Les yeux moins fixés et l'oreille prête à revivre, il sentit une présence autre que celle des enfants et Minji-mendam redevint le chasseur à qui aucun bruit n'échappait.

Le froissement des makissins sur l'herbe encore courte et fraîche était suffisant pour que l'oreille du chasseur revive.

Le froissement à peine perceptible du pas du nouvel arrivant dénotait la grande souplesse de son corps et la discrétion naturelle de l'homme d'un autre âge que celui du chasseur.

La silhouette de cet homme d'un grand âge se dessinait à travers les rayons du soleil, encore bas dans son levant, et l'œil du chasseur en fit l'examen complet.

L'œil du chasseur vit les longs cheveux blancs et les profondes rides de la sagesse sur le visage de l'aîné des Amik-Ininis de la Terre des Esprits.

L'œil du chasseur vit le sourire sur les lèvres de Mashkiki-winini, le sorcier des plantes, alors qu'il remettait des sifflets aux deux enfants et cela le fit sourire aussi pour la première fois depuis la mort d'Ikwe.

L'œil du chasseur reconnut le genre de sifflet fait d'un morceau de jeune tremble dont on enlève l'écorce que l'on replace après avoir fait des encoches pour permettre à l'air de passer.

Le cœur du chasseur fut rempli de joie devant l'enthousiasme de ses deux fils qui reprenaient goût à la vie et sa reconnaissance fut grande pour l'aïeul.

Les sourires du chasseur et du vieil homme accompagnèrent leurs regards aux deux enfants, continuation de leur race et leurs oreilles se remplirent des sifflements stridents produits par les instruments de tremble entre les lèvres de Kakons et d'Ogimah. Puis les deux hommes se regardèrent longuement, l'un et l'autre, et leurs sourires s'effacèrent. Mais au-delà des pa-

roles qu'ils n'échangèrent pas, leurs deux esprits communiquèrent comme deux morceaux d'un même arbre que les coupeurs de bois remettraient en place après les avoir sciés.

L'esprit du chasseur saisit ce que le vieil homme aurait voulu lui dire et Mashkiki-winini comprit que les mots de réconfort sont inutiles quand la blessure du cœur saigne encore.

Le sage aux cheveux blancs, qui était venu sur cette terre des esprits avec le grand Pakinawatik, longtemps avant que les coupeurs de bois ne commencent à abattre la forêt, avait procédé à la cérémonie traditionnelle de l'union de Minji-mendam, fils du grand-chef et d'Ikwe, fille d'Ajjiwa et de Tanis. Cet homme, dont on ignorait l'âge, avait préparé les mélanges d'herbes qui avaient facilité la naissance du premier des fils d'Ikwe. À l'instar de ses ancêtres, il croyait que les herbes médicinales devaient servir à prévenir la maladie et non seulement à la soigner.

Après le long regard entre les deux hommes, le chasseur rejoignit ses deux fils pendant que le vieil homme se dirigeait vers le village des coupeurs de bois, par le chemin de la Pointe-aux-Algonquins.

Et Minji-mendam entreprit d'enseigner aux deux jeunes la façon de fabriquer ces traditionnels sifflets de jeune tremble.

Et lorsque le vieil homme se retourna vers les trois membres vivants de cette famille jadis unie, ses yeux à moitié voilés par le soleil levant aperçurent un long châle de soie rouge accroché à une branche d'arbre.

Les feuilles tombaient abondamment des arbres. La saison d'abondance était terminée. Le chasseur travaillait déjà à la préparation de sa saison de trappage et frottait ses pièges d'acier avec des rognons de castor. Ses raquettes à neige et ses mocassins d'hiver étaient déjà bien enduits d'ail sauvage pour que les animaux ne puissent flairer l'odeur de l'homme.

Les feuilles tombaient abondamment des arbres et les cinq canots alignés sur la grève de la Kitiganisipi vibraient au gré des bourrasques de l'automne. De temps à autre, Minji-mendam jetait un coup d'œil vers les cinq embarcations comme pour s'assurer que les provisions qu'elles contenaient déjà ne s'envoleraient pas.

Les feuilles tombaient abondamment des arbres et l'Amik-Inini songeait qu'il faudrait d'autres pièges de métal apportés par les coupeurs de bois s'il voulait rapporter beaucoup de fourrures.

Déjà, il ne pensait plus en fonction de ses propres besoins, mais à la façon dont on lui avait dit et redit qu'il devait penser. « Il lui fallait beaucoup de fourrures pour obtenir nourriture et vêtements pour ses deux enfants ». Il lui fallait tuer toujours et encore pour se procurer le fusil, la poudre, le plomb, les pièges de métal et les couteaux à dépecer.

Il lui fallait de l'argent pour l'échanger contre ce qu'il avait désormais besoin. Pour-

tant, ses ancêtres avaient vécu sans ces choses? Mais les temps changent et ne sont jamais plus les mêmes, alors le Mendam se devait de faire comme les autres pour obtenir ce qu'ils possèdent.

Mais cet alcool que ses frères recherchaient, il n'avait jamais voulu y goûter après avoir vu son oncle propre échanger sa femme contre une cruche de cette eau et s'endormir après l'avoir vidée, pour ne plus jamais se réveiller.

— Non! Les nécessités j'accepte, mais pas l'alcool. Les Amik-Ininis en ont déjà trop bu.

Sur cette pensée, le chasseur se leva et malgré le vent froid qui engourdissait ses doigts, malgré le vide qu'il ressentait depuis le départ d'Ikwe, malgré son hésitation à laisser ses fils au campement d'été de la Pointe-aux-Algonquins, il continua à répartir ses provisions entre les cinq wigwass-tchiman alignés sur la grève de la Kitiganisipi.

La nuit était déjà là lorsqu'il termina de couvrir les quatre charges qu'il devrait traîner en remontant la rivière vers son territoire de trappe.

La nuit était déjà là lorsque le gémissement plaintif de sa chienne blanche le fit se rendre compte que les chiens avaient faim et qu'il se devait de les nourrir.

Attachés à un arbre, les six animosh constituaient autant de gardiens redoutables

contre ceux qui, ivres ou mal intentionnés, auraient envie de s'approprier ses canots remplis. Il se dirigea vers la rivière, tira de l'eau un filet flottant et se mit à cueillir les poissons blancs qui s'y étaient pris et à les lancer vers ses chiens qu'il nourrissait ainsi en dehors de la saison de chasse.

Puis il étendit le filet sur des buissons, afin de le laisser s'égoutter.

Content de sa journée de travail, il ramassa un énorme poisson qu'il avait gardé pour lui et se mit à le faire rôtir sur les braises du feu mourant.

Malgré la nuit, il sentait toujours les feuilles tomber abondamment des arbres et décida de se rendre au village des coupeurs de bois, dès son repas terminé. Il avait besoin de plusieurs autres articles.

En arrivant au village, Minji-mendam eut envie de se rendre à l'hôtel où il savait que beaucoup de ses amis buvaient déjà l'alcool des bûcherons. Il eut envie, par curiosité, d'aller s'asseoir à une table pour observer ces gens qui prenaient plaisir à boire et qui, bien souvent, étaient incapable de marcher pour retourner à leur campement.

Il eut envie de revoir son ami Jos qui avait accepté de prêter sa force au propriétaire de

l'hôtel pour mettre fin aux bagarres qui ne manquaient jamais d'éclater entre les Algonquins, les Français et les Irlandais et Écossais, chaque samedi soir.

Il eut envie de contempler ce spectacle navrant d'hommes qui perdaient tout sens de dignité dès qu'ils entraient à cet endroit, afin de ne pas avoir à regretter de ne pas avoir fait comme eux jusqu'au bout.

Mais il se ravisa et continua son chemin vers le magasin général de Jos Parent, juste en face de celui de Ian MacIntosh.

Debout sur la seconde marche de l'escalier menant au magasin général, Minji-mendam essayait de s'imaginer ce qu'avait pu être l'aspect de ce village avant qu'on y coupe le premier arbre. Il chercha dans ses souvenirs d'enfant et dans les récits des grands-pères du campement de la Pointe les images que son peuple avait gardées de ce merveilleux pays de chasse et de pêche.

Un instant inconscient sur les marches du magasin général, il revit, dans la pénombre automnale de ce début de soirée, des dizaines de chevreuils traverser les rues du village pour fuir les arbres qui tombaient tout autour d'eux. Il revint à la réalité de la vie présente lorsqu'il entendit une voix l'interpeler du centre du chemin. Tiré de sa rêverie par cette voix nasillarde et grasse en même temps, il ne réagit pas

tout de suite mais, lorsque la voix insista, il descendit les deux marches et se dirigea vers celui qui l'avait interpellé.

L'homme parlait en français, langue que Minji-mendam comprenait bien, mais il avait un fort accent et le trappeur reconnut le marchand écossais, Ian MacIntosh. En levant les yeux, Minji-mendam vit que la lampe était éteinte dans le magasin de son interlocuteur et il comprit que lui aussi se rendait au débit de boisson.

— You... tu vas mieux, Mendam?

La voix était désagréable, il ne répondit pas.

— Tu... plus malade? Tu vas payer ton dette?

Le chasseur ne comprit pas le sens de la dernière phrase de l'Écossais et celui-ci le vit bien. Pointant alors le châle de soie rouge accroché à la ceinture de Minji-mendam il lui dit:

— Your femme y l'acheter ça quand tu malade avec des binnes pis d'la flour pis all other things too! Y pas payé pour ça!

Dans un geste machinal, Minji-mendam porta la main au châle de soie rouge ayant appartenu à Ikwe, comme s'il avait eu peur que le marchand le lui enlève. Ce châle de soie rouge qui ne le quittait plus depuis ce départ

trop brusque. Le marchand remarqua le geste du trappeur et s'empressa s'ajouter:

— Pas peur, j'te l'ôte pas! Ben, y va falloir que tu m'les paies. T'as-tu d'argent?

Minji-mendam se mit à penser à toutes sortes de choses. Il savait que MacIntosh était reconnu comme un « sans scrupules » lorsque venait le temps de traiter. Il ignorait aussi que sa femme devait de l'argent à ce marchand. Tout ce qu'on lui avait remis après l'accident, c'était ce châle de soie rouge qu'il gardait précieusement. Il ne comprenait pas qu'il dût rembourser pour des marchandises qu'il n'avait pas eues.

— Combien?

Le mot avait été lâché sèchement et presque avec colère alors que, de surprise qu'elle était, sa physionomie devint froide et fermée.

MacIntosh fit même un pas en arrière, tellement l'attitude de l'Algonquin changea brusquement.

— Ben, ça fait pas mal, mais j'ai pas ton compte su moé. Mais je sais que ça fait à peu près la moitié de ta trappe d'hiver. Ça fait que t'as pas besoin t'en faire. Dans l'printemps, j'te compterai une peau pour toé, une peau pour moé. Ça marche-tu?

Le regard du trappeur se durcit à un tel point que l'Écossais comprit qu'il se retenait

pour ne pas lui cracher au visage. C'est d'ailleurs avec une fierté presque arrogante que Minji-mendam lui déclara :

— Minji-mendam est trappeur et libre. Il ne travaille pour personne d'autre que pour Minji-mendam. Au printemps, Mendam vendra ses fourrures et il te paiera. Au printemps, tu sauras combien Ikwe a acheté chez toi? Alors attends!

Et sans plus s'occuper de l'Écossais qui le regardait s'en aller, il monta les marches du perron du magasin général de Jos Parent et entra sans se presser.

Le MacIntosh fut surpris de l'assurance du trappeur algonquin. C'était la première fois qu'il avait affaire à un Indien qui montrait une telle assurance, mis à part le gros Jos qui travaillait au *Inn*. Il fut choqué mais trop surpris pour réagir et c'est en maugréant qu'il se dirigea vers le *Inn* rencontrer ses compagnons de beuverie.

Imelda Parent était à épousseter les rebords de fenêtres lorsque Minji-mendam s'arrêta sur les marches du perron.

— Jos, un autre Indien su'l'perron. I blo- que l'entrée aux clients.

Commère dans l'âme, humiliée de n'être que la femme d'un marchand de village, rien ne lui échappait de ce qui se passait autour d'elle. Et les commentaires qu'elle ne manquait jamais de passer aidaient à la déformation de la vérité.

— Y'a t'i des clients qui veulent entrer dans l'magasin? demanda son époux négligemment, tout en continuant à peser des pois.

— Non, mais si y'en arrivait, ils s'raient gênés de rentrer. Et ben, ça parle au yable: MacIntosh qui appelle l'Indien. Ben, c'est-tu rendu qu'il va venir chercher nos clients sur notre galerie à-c't'heure!

Lorsque Minji-mendam ouvrit la porte du magasin et que tinta la cloche suspendue à celle-ci, Imelda se dirigea prestement vers le fond de la pièce tout en faisant semblant d'épousseter rapidement le dessus du comptoir. Mais elle ne perdait aucune parole et surveillait chacun des gestes du trappeur. Jos Parent étalait la série de nouveaux pièges reçus de la compagnie de la Baie d'Hudson et l'Amik-Inini les tâtait, les soupesait et mettait de côté ceux dont il croyait avoir besoin. Puis, sortant quelques billets de banque de sa poche, il les déposa sur le comptoir en demandant :

— Y en a-t-il assez?

Le marchand compta l'argent et répondit :

— Y manque un écu, mais c'est pas grave, tu me le remettras à ton retour de trappage au printemps.

Sans aucune forme de remerciement, l'Algonquin sortit du magasin avec un sac de farine sur l'épaule et les pièges dans la main. La nuit le dévora. Mais Imelda ne manqua pas de maugréer contre ce manque de savoir-vivre du « Sauvage » comme elle nommait ceux qu'elle jugeait moins sympathiques que les autres.

Sans du tout s'occuper des commentaires de sa femme, Jos se remit à peser des petits pois secs.

Il faisait froid ce soir-là.

La farine dans le canot, les pièges bien frottés, les peaux bien tirées et ficelées, les chiens bien nourris et tous attachés à une seule corde, les enfants sous la protection d'Ajjiwa et de Tanis, les haches et couteaux bien aiguisés, le couteau croche bien trempé, les herbes médicinales bien enveloppées, les trois paires de makkissins bien huilés, un écu qu'il devait à Jos Parent et une demi-saison de trappage (pour de la marchandise qu'il n'avait jamais eue) à rembourser à MacIntosh, toute cette revue des besoins et de ses responsabilités lui passait dans l'esprit, alors que ses yeux fixaient le plafond de sa cabane.

Il faisait froid ce soir-là et Minji-mendam, anxieux, étendu sur son grabat de peau d'orignal, cherchait le sommeil.

Mais les pensées qui le harcelaient ne pouvaient lui laisser la quiétude nécessaire à l'abandon total au sommeil.

Comment ce MacIntosh avait-il pu penser que lui, Mendam, l'homme libre, accepterait de nouer son destin à un étranger?

Jamais il n'accepterait de servir d'outil à un profiteur, à quelqu'un qui ne savait même pas tendre un collet à lièvre.

Mais il le paierait pour ce qu'Ikwe avait acheté, même s'il n'avait aucune preuve que ce fut vrai.

Et avec la pensée pour Ikwe, il se remit à rêver du passé et à entendre sa compagne fredonner l'Air des Retrouvailles. Il s'endormit dans le souvenir de cet air, et le rêve se continua dans l'inconscient du trappeur... Pourtant il faisait froid ce soir-là.

Le bruit était assourdissant dans cette salle basse de petit hôtel de village et la fumée dense des fumeurs de pipes formait un brouillard assez insupportable pour le nouvel arrivant.

Toutefois les buveurs réguliers qui se réunissaient chaque fois que l'occasion se présentait ne semblaient nullement incommodés par l'odeur et la densité de la fumée mêlée à l'alcool.

Au milieu de cette masse grouillante et volatile, un homme circulait avec des bouteilles et des verres sans pourtant faire comme les autres. Il était serveur, barman, homme de bras et agent pacificateur des esprits échauffés par cet alcool qu'il versait lui-même.

Il accomplissait son travail sans joie et sans octroyer le sourire traditionnel du serveur. Il était craint par les anglophones, respecté par les francophones et aimé par les Amik-Ininis, groupe ethnique auquel il appartenait.

Dans cette salle, les tables alignées le long du mur étaient détenues par les Indiens, avec ici et là, un Canadien français assis parmi eux. Rétrécissant la circonférence de la pièce, les tables des francophones voyaient de temps à autre un Amik-Inini s'y asseoir avec quelques amis de beuverie.

Et le centre du plancher était entièrement occupé par les tables des anglophones, rois commerçants de la région et pourvoyeurs des

argents nécessaires à l'exploitation de la forêt. Nul n'osait leur contester la place centrale, obligés qu'ils étaient envers ces employeurs. S'interposer entre leurs pouvoirs patronaux et leur personne signifiait perdre son emploi ou ne pas en obtenir.

Ce soir-là, pourtant, un Indien avait osé lancer une mauvaise plaisanterie vers le centre de la salle à l'effet que l'air devenait de moins en moins respirable et que cela sentait le *boss*. Prestement, le grand John Ireland, homme de main du marchand MacIntosh, s'était levé et dirigé vers l'intrus. Un coup de poing en pleine figure projeta l'Indien au plancher en renversant tables et chaises.

Les autres Indiens présents s'étaient levés en menaçant le boxeur. Le barman Jos, que tous appelaient Ti-Cœur, se plaça devant l'Irlandais en le repoussant vers sa table.

— Frappe plus jamais personne ici-dedans. OK ?

Et devant la résistance silencieuse de Ireland qui semblait vouloir retourner vers l'Indien que ses amis relevaient, Jos dit Ti-Cœur l'empoigna par sa culotte et la chemise de laine et le souleva de terre pour le déposer près de la table des *boss* et le forcer à se rasseoir.

— Quand Jos dit assez, c'est assez. Compris ?

S'époussetant comme si le barman l'avait sali, John Ireland se rassit en maugréant en anglais.

— Dam savage. I'll teach him a lesson.

Mais Jos dit Ti-Cœur, était déjà rendu à la table suivante et n'entendit point l'insulte indirecte à ceux de sa race.

Dans tout ce brouhaha, pas un seul autre anglophone ne s'était levé, feignant de n'être pas intéressé : la bataille n'irait pas plus loin que l'affrontement du boxeur et de l'Indien Ti-Cœur.

Pourtant, jamais la bataille n'était venue si près d'éclater entre deux groupes ethniques du village des coupeurs de bois.

Jamais auparavant, un Indien n'avait osé adresser la parole à un *boss*. Jamais non plus n'avait-on vu un clan complet se lever, prêt à défendre un compatriote à la suite d'une altercation privée.

La table du marchand général était occupée par cinq autres hommes. En plus du boxeur Ireland, il y avait Jim McManamy, contracteur forestier employant une cinquantaine d'hommes (et qui devait sa survivance commerciale à son bailleur de fonds, MacIntosh), Paul Francis, un des employés du contracteur, Charles McCartney, le cordonnier du village et Stewart Mac-

Intire, le maréchal-ferrant et transporteur de la paye pour McManamy.

À six, ils savaient boire, gueuler et en imposer à tous. MacIntire, quarante ans, gueularde et batailleur, ne se promenait qu'armé d'un long crochet de fer qu'il avait forgé lui-même. Grand et fort, il criait à qui voulait l'entendre que rien ni personne ne lui faisaient peur. Il n'avait pas de famille et ne frayait avec personne d'autre que ses cinq compagnons de beuverie. Il habitait à l'hôtel même où il buvait et personne ne lui posait jamais de questions.

Paul Francis, le plus jeune des six, était grand et mince. Du type nerveux, il était un peu considéré comme peureux par ses compatriotes. Il tentait toutefois de cacher cette peur par des bravades soudaines et imprévisibles. Célibataire, il demeurait seul dans une petite maison de pièces au centre du village.

Charles McCartney, cordonnier, était un homme simple mais ivrogne comme pas un et ne savait dire non qu'à sa femme. Près de la cinquantaine, il savait coudre à merveille les souliers de bœuf et clouer les semelles des bottines des travailleurs.

Quant à McManamy, il ne songeait qu'à faire de l'argent et penchait généralement vers son intérêt beaucoup plus que vers son sentiment. Ses travailleurs appartenaient aux trois

groupes ethniques vivant au village des coupeurs de bois.

Pendant que les six hommes discutaient ferme, Bert Côté s'avancait vers leur table en titubant. Arrivé à la hauteur du boxeur Ireland, il lui mit la main sur l'épaule en disant :

— Un grand champion.

Ireland sursauta et vint pour se lever mais MacIntosh le retint en lui disant :

— It is just Bert Côté, the drunkard.

— Ben voyons donc, le grand champion aurait'y peur du baquet à Côté? enchaîna l'ivrogne du village. Puis il enleva sa casquette et salua le marchand général comme un courtisan.

— Monsieur MacIntosh, je vous salue en français, pis in *English*, pis en couleurs de l'arc-en-ciel.

À ce moment Paul Francis se leva, menaçant, pour faire peur à Bert, mais Jos qui passait près de lui, posa une main sur son épaule en lui disant :

— Jos a dit: pas de bataille

Puis, regardant Bert, il lui dit :

— Bert, c'est l'heure de rester tranquille. Va t'asseoir.

Et l'ivrogne se dirigea à reculons vers la rangée des tables occupées par les Canayens en disant :

— Cher monsieur McManamy, j'avais pas vu. Pardon, mais vous sentez pas assez l'argent pour que j'soye attiré par vot' personne.

Et les anglophones firent semblant de n'avoir pas compris l'insulte volontaire d'un ivrogne qui boit pour se donner le courage de faire ce qu'il n'ose à jeun.

Au beau milieu de tous ces événements, Ti-Trou se berçait tranquillement, conversant avec des personnages imaginaires et se racontant des histoires qu'il trouvait très drôles. Il ne semblait nullement se rendre compte de la réalité qui l'entourait. Les discussions, les disputes, les batailles, rien ne venait briser sa concentration : il avait son monde bien à lui.

Un grand verre de lait reposait sur une petite étagère placée près de la fournaise et se réchauffait. Mais Ti-Trou ne semblait pas y avoir goûté. Ce verre était le prétexte dont il avait besoin pour être accepté à l'Auberge et il savait s'en servir. Mais il ne consommait jamais.

L'alcool aidant, les esprits se réchauffaient et, à la table des *Boss*, on en était arrivé à évaluer la reconnaissance des travailleurs et des trappeurs qu'on avait aidés à un moment ou un

autre. McManamy parlait du saoulon qu'était Bert Côté et du temps qu'il était à son service.

— He was always mixed up with some kind of problems and never could be on time for the pay day. I was told he once was a catholic priest and was always late for the mass. I think he started to drink the mass wine in those days.

Et toute la table éclata d'un rire gras que les voix des autres buveurs couvrirent sans peine. McManamy continuait :

— And I was always advancing him some money for him to pay his debts. Today, he is blaming me because he become a drunken bum without a job.

MacIntosh enchaîna :

— French, Indians or even Irish and Scots, they're all the same. You help them and they have no respect for you. They never remember the good things you've made for them.

Les autres acquiesçaient :

— You take that trapper Mendam, the day his wife got killed by that log load that fall on her, she had brought a tobogan full of food and supplies at the store. She had no money, so I gave her credit because the guy was sick. Well, now, he doesn't want to pay me back. I offered him to trap half and half this winter and he refused, saying he'd pay me next spring with mo-

ney. It means that he won't even sell me his pelts. Is that enough?

Indignés ou feignant de l'être, les cinq hommes l'approuvèrent en maugréant quelques injures. Le boxeur Ireland voulait qu'on lui donne une bonne leçon. Il ajouta même que « si les Indiens se mettaient à pousser l'arrogance jusqu'à devenir complètement indépendants des habitants du village, (les troubles ne manqueraient pas d'éclater au sein d'une population paisible) ». À quoi le jeune Paul Francis rétorqua :

— Don't you think they have the right to be independant? We are all living on their land and they don't mind.

— They do mind, but they need us more than we need them, enchaîna le cordonnier McCartney, instead of making mocassins, they are now sometime buying them from me.

— I don't give a shit about this land being theirs before. They never did anything with it and we had to develop it for them to benefit from it. I think we've got to teach this guy a lesson. Ireland is right, a licking would make him understand that when you buy, you have to pay for.

Mais le jeune Francis n'était pas d'accord; il avança d'autres arguments qui ne firent qu'envenimer les choses. Ses cinq compagnons

étaient bien décidés: ils feraient une bonne peur à l'Algonquin.

Ils se levèrent tous, sauf Francis, et Ireland lui cria presque :

— Dam chicken, are you going to pee in your pants? Aren't you man enough to do something at least once in your life?

McManamy le décida tout à fait :

— If you drop us now, you'll have to find another job! You understand?

Et Paul Francis, subjugué, se leva pour suivre ses compagnons.

— Let's go, dit McCartney. I know where he stays. His shack is near the Desert river.

Les six hommes mirent leurs casquettes, leurs vestes et sortirent dans la nuit.

Paul Francis fermait la marche en maudissant intérieurement sa lâcheté: il n'avait pu refuser de suivre comme un jeune chiot mal entraîné et la laisse lui faisait mal.

Il faisait froid ce soir-là.

Il faisait froid dans la cabane du trappeur et son sommeil était agité. Malgré le rêve qui le ramenait vers le temps heureux, malgré l'Air des Retrouvailles que chantait Ikwe dans sa tête, malgré l'assurance du bien-être de ses enfants, il se réveillait souvent. Était-ce le froid? Était-ce son obsession amoureuse du passé toujours présent? Il n'aurait su le dire. Quelque chose d'indéfinissable le rendait mal à l'aise.

Il réussissait tout de même à vaincre momentanément cette sorte d'angoisse qui le réveillait souvent; il s'assoupissait à nouveau et se réveillait encore peu après. La nuit serait longue, le jour n'était pas près de se lever pour lui.

Dans cet état de demi-conscience, il crut percevoir des pas et quelques murmures de voix inconnues. Il ne comprit pas les paroles prononcées.

Il faisait froid dans la cabane et cela l'empêchait de dormir; son imagination lui jouait peut-être des tours et lui faisait croire à toutes sortes de bruits inexistantes.

Il fit un effort pour ne pas ouvrir les yeux et retrouver le sommeil.

Soudain un bruit énorme le fit se jeter au bas de sa couche, prêt à faire face au danger qu'il venait de pressentir. Il n'avait pas rêvé: les voix, les pas étaient réels. Les yeux du dormeur, mal habitués à la noirceur, aperçurent à peine ces silhouettes qui l'entouraient. Il n'osa

pas bouger, incapable de comprendre la raison de cette intrusion dans sa demeure. Puis une voix nasillarde et désagréable se fit entendre. Cette voix, il la reconnut.

— Tu pas vouloir payer ton dette, ben tu vas payer pareil. You can be sure of that, mon ami.

Son instinct lui disait qu'il fallait faire quelque chose mais ses yeux distinguaient à peine le couteau de chasse posé sur la table, près de la porte. Deux pas le séparaient de cette table mais... trois, quatre, cinq hommes étaient prêts à l'en empêcher.

Il vit une sixième silhouette se dessiner dans l'embrasure de la porte. Celui qui entra lentement, comme s'il avait peur de quelque chose, était grand et mince. Minji-mendam le vit tendre le bras vers le mur au-dessus de la table et il comprit qu'il venait de décrocher la hache. Il décida alors de foncer vers la table pour se saisir du couteau.

Bousculant l'homme à la voix désagréable, il bondit vers la table, tendit le bras et saisit le couteau, pour ressentir aussitôt une douleur atroce l'envahir et lui pincer le cœur. Au même moment, il put voir sa main et une partie de son poignet sur la table. Il comprit: elle avait été coupée. Il saisit instinctivement son bras ensanglanté comme pour arrêter le sang qui en pissait. Il y eut un moment d'arrêt.

Paul Francis était celui qui était entré le dernier par peur. Il avait saisi cette hache bien en évidence au mur près de la porte et en voyant Mendam sauter sur son couteau, dans un geste instinctif, il avait frappé au hasard.

Horrrifié du geste qu'il venait de poser, il laissa tomber l'arme dont il s'était servi.

Les cinq autres hommes étaient tout aussi stupéfaits de ce qui venait de se passer et demeurèrent là, paralysés, regardant cet homme qui se tenait le bras, fixant Francis, comme s'il eût voulu dire: « pourquoi m'as-tu fait ça? »

Soudainement, Minji-mendam s'empara de la main coupée et fonça sur Paul Francis qui tomba à la renverse, il sauta par-dessus lui et se dirigea à toutes jambes vers la rivière.

Il put tout de même entendre une voix qui disait:

— Let's get out of here, come on.

Mais il ne s'arrêta qu'une fois rendu près de ses six chiens qu'il détacha en tirant sur l'unique câble qui les retenait à l'arbre. Il n'eut pas besoin de leur donner d'ordre, les six bêtes avaient flairé les étrangers et s'élançaient déjà sur leurs traces.

Minji-mendam les entendit grogner en se jetant sur les intrus. Les salauds qui venaient de lui couper le bras ne s'en sortiraient pas sans quelques morsures.

Mais déjà il oubliait presque leur sort, ne pensant qu'à son bras coupé. Il jeta la main coupée dans le fond du canot vide et s'empressa de détacher la corde qui le reliait aux autres. Puis il déchira une partie de la chemise de laine qu'il portait et se fit un tourniquet pour arrêter la perte de sang. Il éprouva quelques difficultés et dut se servir de sa bouche comme second bras. Puis, poussant le canot à l'eau, il entreprit la descente de la rivière Désert, tourna vers le sud dans la Gatineau et descendit le courant en s'efforçant de gouverner avec la main du cœur.

Il n'avait qu'une pensée: survivre.

Il sentait le canot se dérober sous lui et la tête lui tournait. Il entendit quelques aboiements: ses chiens le suivaient sur la rive. Il perdit presque conscience mais fit un grand effort, et résista à la tentation de s'abandonner. Il ne ressentait que peu de douleur dans son bras, si ce n'est quelques coups semblables à des épines à la hauteur de l'estomac. Mais, il sentait ses forces l'abandonner.

Au loin, il vit la lueur d'un feu de camp. Il gouverna vers la rive avant d'arriver aux rapides.

En accostant, il aperçut ses chiens. Une ombre se détacha du feu pour venir tirer son canot hors de l'eau. Il se leva de lui-même, dé-

barqua et regarda le vieil homme venu l'aider. Il esquissa un semblant de sourire et s'affaissa.

Le vieillard traîna Minji-mendam jusqu'à son wig-whom et l'étendit sur la couche de fourrure, près du feu central.

Il approcha un flambeau au-dessus de la figure du trappeur, le planta dans un anneau de babiche suspendu à cet effet, et se mit à défaire le nœud du tourniquet plein de sang.

Puis le médecin des plantes, qu'on appelait aussi Sorcier, tira un sac d'herbes de toutes sortes et se mit à en faire une sélection.

Il ne se pressait pas. Il savait parfaitement ce qu'il fallait faire, mais il ne devait pas se tromper. Il fit une décoction dans un récipient d'écorce de bouleau; la pâte ainsi obtenue fut étendue sur une espèce de bandage et le cataplasme fut placé sur la blessure sanglante.

L'Amik-Inini eut quelques soubresauts et le vieil homme lui fit boire une tisane qui le calma en quelques minutes. Il s'assit alors près du feu, bourra puis alluma sa pipe et, les yeux fixés sur le malade, il entreprit la veillée du blessé qu'il avait vu naître et grandir.

Toute la nuit et sans jamais fermer l'oeil, il veilla sur cet enfant de la forêt. Toute la nuit et sans jamais cesser de fumer, il surveilla le moindre mouvement, le plus petit sourcillement de celui qui ne s'était pas encore consolé d'avoir perdu son contraire.

Au matin, il se leva, se dirigea vers le canot protégé par les chiens du trappeur et ramassa la main coupée. Il la nettoya dans l'eau de la rivière et vint la suspendre au trépied du feu extérieur du wig-whom.

Il ne sembla même pas étonné de voir que les chiens n'avaient point touché à cette pièce de chair humaine. La main du maître. Il revint à l'intérieur de l'habitation d'écorce, jeta un coup d'œil au blessé étendu près du feu et, constatant qu'il reposait paisiblement, s'étendit de l'autre côté du feu, s'abrita d'une peau d'orignal et s'endormit.

Les jours passaient et les nuits duraient.

Longues, longues étaient les nuits.

Le vieux Mashkiki-winini (le sorcier des plantes) que les anciens appelaient toujours Niganadjimowinini à cause de ce don de voir dans l'avenir, « celui qui peut voir demain », n'avait pas ménagé ses efforts pour soigner le blessé. Il y avait maintenant autant de jours que les mains ont de doigts que Minji-mendam avait sombré dans le monde des rêves. Il faisait de brefs retours vers la réalité en appelant Ikwe. Le vieil homme lui faisait alors boire sa tisane et le forçait à prendre quelques nourritures solides.

Et la neige recouvrait maintenant le sol. Et le froid habitait maintenant les nuits. Et les rê-

ves habitaient maintenant l'esprit de Minji-mendam, et la bonté habitait toujours le cœur de l'aîné des Amik-Ininis. Et la fidélité habitait encore les chiens amis. Les animosh du trappeur. Ceux qui l'avaient défendu lors de l'attaque.

Et la fidélité amicale, sentimentale ou filiale était la raison principale de l'entraide mutuelle des Amik-Ininis.

Et le vent soufflait maintenant du froid.

Le dimanche matin, tous les habitants du village des coupeurs de bois se retrouvaient à la messe.

Français, Irlandais catholiques, Écossais et Algonquins venaient assister à l'office dominical célébré par le père missionnaire affecté à la mission indienne de Manito-Akki, la terre des esprits.

À l'avant de la première chapelle on retrouvait Jos Parent, le marchand francophone, et son épouse vêtue de la façon la plus extravagante possible. Elle était courte et grosse, commère et prétentieuse. Il lui fallait donc la première place, bien à la vue du célébrant et des autres fidèles. Jos, lui, était mal à l'aise dans son costume de noces, trop petit maintenant.

Le barman de l'auberge, Jos dit Ti-Cœur, était assis avec tous les Indiens pratiquants, dans la section spécialement réservée pour les « Sauvages de la mission ». Il était accompagné de sa femme et de ses quatre enfants qui ne cessaient de bouger. Comme tous les Amik-Ininis, il n'allait nulle part sans être accompagné de sa famille. Toutes les familles indiennes présentes étaient complètes.

Ajjiwa et Tanis, les beaux-parents de Minji-mendam, étaient aussi présents, accompagnés des deux enfants du trappeur et de leur fille défunte.

Très digne, Ogimah ne cessait de réprimander son jeune frère Kakons qui s'amusaît à

tirer la langue à sa jeune voisine sans trop s'occuper de la cérémonie, à laquelle il ne comprenait rien.

Dans la section « blanche » derrière les Parent, se trouvaient les autres gens bien du village. Bert Côté et son ami Ti-Trou faisaient pourtant contraste avec l'entourage. Leurs vêtements étaient malpropres et déguenillés et Bert empestait l'alcool qu'il n'avait dû cesser de boire que peu de temps avant la messe.

Puis, le groupe des anglophones fermait la parade. Mais ce matin-là, ce groupe était décoré de bandages multiples. Le jeune Paul Francis marchait avec peine. Il avait une blessure à une jambe... une entaille assez profonde faite par une hache déviée sur un crâne de chien. Ian MacIntosh demeurait debout dans le dernier banc, incapable de s'asseoir : une morsure de chien. Jim McManamy avait des bandages aux deux mains et son chapelet était accroché à son poignet droit. Charles McCartney avait un bras en écharpe et Stewart MacIntire portait un pantalon déchiré à la hauteur de la cuisse gauche.

Pendant que les gens baissaient la tête à l'élévation des Saintes espèces, Bert Côté sortit son flasque de caribou pour en prendre une ou deux gorgées. Mais, au même moment, Ti-Trou éternuait de si bruyante façon que tous les fidèles se tournèrent vers lui et virent Bert prendre son coup. Le pauvre ivrogne, pourtant

habitué aux insultes, rougit d'avoir été pris en flagrant délit de boisson dans l'église. C'était un peu comme s'il avait été pris par Dieu lui-même et il en eut profondément honte. Il remit vite le flacon dans sa poche et baissa la tête, humilié. Et il jura qu'il ne boirait plus jamais.

À la sortie de la messe, sur le perron de l'église, les gens se massèrent autour des blessés afin de savoir ce qui s'était passé.

Tous racontèrent la même histoire. Ils étaient allés rendre visite à Minji-mendam dans le but de lui offrir une affaire et celui-ci avait lâché ses chiens sur eux. Ils avaient dû se défendre et contre les chiens et contre l'Indien qui les attaquait à l'aide d'une hache. On lui avait enlevé la hache et, dans la bataille, le trappeur avait été frappé et s'en était allé saigner dans les bois.

La population du petit village fut stupéfaite. Les Indiens n'en croyaient pas leurs oreilles. Les Français furent surpris. Jamais personne n'avait vu le Mendam prendre un verre de boisson. Serait-il soudainement devenu fou ? Ajjiwa, à qui Jos venait de dire ce que les gens racontaient, refusa de croire à cette histoire. Il connaissait Minji-mendam depuis sa naissance et lui avait donné sa fille comme compagne. Il refusa d'y croire et Tanis de même.

Mais l'histoire était racontée et, bien que les opinions fussent partagées sur les raisons

qui avaient fait agir le paisible trappeur, il n'en était pas moins blâmé pour sa conduite. Même Bert Côté, qui aurait dû rire dans sa barbe de voir les *boss* un peu « maganés », n'en avait pas envie. Bien qu'il s'interrogea aussi sur les motifs que pouvait avoir le trappeur d'attaquer les Anglais, il demeurait trop gêné d'avoir été pris à boire pendant l'office dominical pour poser ses questions tout haut.

Les conversations s'étirèrent jusqu'aux deux magasins généraux du village. Même après la nuit tombée, à la lueur des lampes à l'huile, on discuta de l'affaire du Mendam et des Anglais mordus par ses chiens.

Et la nuit vint, noire et froide comme toutes les nuits de l'automne. C'était le mois des morts, et l'on pria un peu plus qu'à l'habitude ce soir-là.

Les jours passèrent et la neige tomba. La froidure s'installa pour l'hiver et les habitants du village des coupeurs de bois s'endormirent, comme chaque année depuis l'arrivée des premiers colons.

Minji-mendam ouvrit les yeux. Il regarda autour de lui et reconnut l'intérieur d'un wig-whom d'écorce de bouleau avec, en son centre, le trou laissé pour que la fumée du feu central puisse s'en échapper. Il n'avait pas froid.

Quand Minji-mendam ouvrit les yeux, il se demanda pourquoi il était ainsi couché. Il eut peine à se rappeler les événements qui l'avaient conduit hors de son monde habituel. Il ne sut pas immédiatement où il se trouvait et voulut se tourner mais, en s'appuyant sur son coude pour se lever, il ressentit une vive douleur et retomba sur sa couche. Il souleva alors son bras à la hauteur de son visage et comprit qu'il n'avait plus de main. Il ferma les yeux un instant.

Il se souvint de son éveil soudain en pleine nuit. Il entendit de nouveau les voix des hommes qui parlaient dans cette langue qu'il ne comprenait pas. Il revit sa main sur la table et le couteau qui y était resté. Il revit la silhouette longue et mince de l'homme qui avait décroché la hache du mur de la cabane.

Minji-mendam ouvrit les yeux. Cette fois, il regarda longuement cette plaie qui était déjà à demi cicatrisée: un affreux moignon de sang coagulé recouvert d'une croûte qui séchait peu à peu. La blessure était propre et l'amputation avait été faite très nettement, très droite.

Il remarqua que la peau était tirée par-dessus la blessure mais qu'elle ne se rejoignait pas vers le centre.

Minji-mendam, les yeux grands ouverts, regardait sa main jadis si habile à manier la hache, le couteau et à tirer le fusil à baguette. Il regardait fixement cette main jadis si utile au trappeur qui doit ouvrir le piège dans lequel l'animal s'est pris.

Minji-mendam, les yeux fixés sur ce bras sans main, pouvait à peine y croire. Il demeura longtemps couché à regarder cette nouvelle forme de sa meilleure main. Bien sûr, il lui restait celle du cœur, mais serait-elle aussi efficace que celle qu'il avait perdue?

D'un coup de reins, il se mit sur ses pieds mais retomba aussitôt à la renverse. Il souleva alors une jambe puis l'autre pour s'assurer qu'elles étaient bien là, puis il tenta à nouveau de se lever. Il était faible. Il se sentait comme le petit de l'original qui cherche à se tenir sur ses faibles pattes dès qu'il est né. Après quelques efforts, il y parvint et se dirigea vers l'ouverture du wig-whom. Il ouvrit le battant et fut aveuglé par la blancheur de la neige et la clarté éblouissante du soleil. Il eut un frisson, se retourna, cherchant des yeux un vêtement dont il aurait pu se couvrir. Il ne vit rien. Il décida donc d'attendre d'avoir repris des forces pour sortir et rabattit la toile de marine qui servait de battant d'ouverture à l'habitation

d'écorce. Il se laissa tomber sur sa couche, complètement épuisé. Sa blessure lui faisait mal. Un mal lancinant et régulier. Il remit quelques morceaux de bois sec pour raviver le feu et prit une pièce de viande séchée qui pendait à une partie du trépied servant de séchoir au-dessus du feu central. Il avait faim et cela était bon signe. Il n'était plus malade et devait refaire ses forces. Il étendit le bras du cœur, saisit le petit chaudron servant à faire le thé et le suspendit au-dessus du feu.

Minji-mendam, bien éveillé, fut surpris de ne point entendre ses chiens. Pourtant, lorsqu'il avait ouvert le battant, il avait vu des traces dans la neige. Ils ne devaient pas être loin.

Après avoir bien mangé et s'être réchauffé du thé des blancs que les siens appelaient Anibish-wabo, il s'étendit, se couvrit de la peau d'original qu'il avait sur lui en s'éveillant et referma les yeux.

Lorsqu'il les ouvrit à nouveau, Mashkikiwinini était assis de l'autre côté du feu et fumait calmement sa pipe d'ébale.

— Kwe: Combien de soleils ai-je été endormi?

Le vieil homme montrait ses deux mains plus deux doigts. Le trappeur hochait légèrement la tête et s'assit droit, faisant face au feu et au

Niganadjimowinini. Il le regarda droit dans les yeux et dit à celui qui avait pris soin de lui :

— Migwetch.

Le sorcier des plantes sourit légèrement. Rares étaient les Amik-Ininis qui remerciaient. Cela n'appartenait pas aux habitudes de la race. Cette façon de faire était venue avec les Français et cela faisait sourire le vieil homme chaque fois qu'un des siens employait cette formule de politesse qui, généralement, ne voulait rien dire.

Puis, à l'image de ceux qui avaient vécu avant eux, les deux hommes demeurèrent longtemps sans parler. Ils surent résister à l'envie de poser des questions et attendirent mutuellement que l'autre soit prêt à se raconter. Le vieil homme parla le premier.

— Tes chiens m'ont aidé à traîner les canots jusqu'ici. La neige était assez épaisse. L'écorce d'un des canots s'est déchirée sur une pierre. Il faudra le réparer au printemps. Comme je suis vieux, il m'a fallu quatre soleils pour tout transporter.

Ces paroles furent prononcées avec la lenteur des gens de son âge et entrecoupées de longs silences pendant lesquels il tirait la fumée de sa pipe. Il ajouta ensuite :

— Si j'ai transporté tes affaires, c'est qu'au village des coupeurs de bois on dit que tu es

devenu fou et que tu as attaqué les *boss* à coup de hache.

Puis le silence se fit de nouveau.

Le Mendam leva lentement les yeux et regarda le vieil homme. Lentement il étendit le bras à la main coupée vers le feu et dit simplement :

— Et je me suis coupé avec le taillant.

Il baissa le bras et ses yeux suivirent le mouvement.

— Quand le soleil brillera de nouveau, je sortirai pour endurcir ma peau au froid de la saison. Je devrai aussi apprendre à utiliser la main du cœur pour manier la hache et le couteau ainsi que pour charger et tirer le fusil. Il faudra que je me serve d'une branche de frêne pour ouvrir mes pièges. Ce sera long. Pourras-tu trouver assez de nourriture pour deux, vieil homme ?

Et le Niganadjimowinini qui savait les lendemains des gens et des choses, sourit. Il avait donné sa réponse.

Sans en dire davantage, le trappeur à la main coupée s'étendit sur sa couche et se couvrit de la peau d'original. Il ferma les yeux et s'endormit aussitôt. Le vieil homme mit une bûche de bouleau dans les braises chaudes du feu central, mit son makinaw et sortit du wig-whom. Il contourna l'habitation, sortit son

couteau et coupa le lien qui retenait une carcasse gelée de castor à la branche d'un arbre, la mit par terre, prit une hache et s'en servit pour faire plusieurs morceaux et les jeta aux chiens affamés.

Puis il se dirigea à l'avant du wig-whom et se pencha près de l'endroit où le feu extérieur brûlait généralement. Avec son couteau il coupa la lanière de cuir qui retenait la main maintenant séchée qu'il avait suspendue au séchoir à viande. Le gel avait aussi fait son œuvre. Il la ramassa dans la neige et entra à l'intérieur de l'habitation en écorce de bouleau.

La pâleur de l'aube apparaissait lentement vers la barre du jour et les chiens, silencieux pendant la nuit froide du « mois du froid », s'étiraient, bâillaient tout en secouant la neige fine de la nuit de leur fourrure hivernale.

Le trappeur au bras coupé souleva le battant du wig-whom et sortit. Il devint le témoin de ce lever de soleil lent et incertain. Des cinq chiens qu'il avait avant cette nuit, qu'il n'oublierait plus jamais, il n'en restait que quatre. Un des deux nabessims qu'il avait élevés était absent. Il songea que ses agresseurs avaient sans aucun doute mis fin à ses jours de la même façon qu'ils avaient coupé sa meilleure main. Il lui restait tout de même un nabessim et trois nojessims (femelles). Quatre animosh pour tirer un tabashish. Il lui faudrait à l'avenir mettre de moins grosses charges.

Mais pourrait-il seulement charger un traîneau avec cette main unique?

Il sourit et les chiens comprirent que le maître était mieux. Il s'assit dans la neige et se mit à caresser les bêtes une après l'autre en s'attardant sur sa nojessim favorite. Elle était de la couleur de la neige et n'avait qu'une tache de nuit sur un œil. Elle était sa préférée et la plus fidèle des cinq animosh. Âgée de près des doigts des mains d'un homme, elle servait de tête de file lors des longues randonnées.

Lorsque le jour fut plus complètement installé, l'époux de la belle Ikwe repéra ses canots dissimulés dans un petit bois d'épinettes blanches. Il se dirigea vers le plus petit, coupa la corde assujettissant la charge à l'aide de son couteau, puis se pencha dans la pince pour en ressortir une hache à manche court.

Il la soupesa longuement, la fit tourner autour de sa tête comme s'il combattait plusieurs ennemis à la fois, puis se dirigea un peu plus loin et se mit à abattre un jeune tremble.

Le chasseur Amik-Inini manquait visiblement d'adresse de cette main, il échappa même l'arme à quelques reprises. Puis il ébrancha ce jeune arbre gelé. À l'aide de son bras coupé et replié, il tint la longue tige et, agenouillé, il se mit en frais d'en aiguiser un bout.

Il avait chaud et la sueur coulait de son front. Mais plus il avait chaud et plus il y mettait d'ardeur. Puis il abattit une épinette de la même façon et refit le même manège.

À quelques reprises il se leva, visa un arbre debout à plusieurs pas de lui et lança la hache à manche court. Mais chaque fois, il ratait son but et dut ramasser l'outil dans la neige.

Pendant des heures et des heures, il refit les mêmes exercices afin de retrouver l'adresse et l'équilibre perdus en même temps que sa main.

Pendant des jours et des jours, il refit les mêmes gestes, afin de retrouver l'homme qu'il avait jadis été.

Et les lunes passaient et les exercices d'apprentissage recommençaient. De la hache il passa au couteau, au couteau croche, au fusil à baguette à chargement par la gueule.

Il s'entraîna à la fabrication d'objets utilitaires tels des cuillères de bois, des louches à boire, des raquettes à neige (agims). Il réapprit à tresser le fond des agims et à tailler la babiche.

Il n'abandonnait ces exercices que lorsque son bras coupé s'engourdissait de froid. Très longtemps sensible, il devait prendre certaines précautions pour ne pas le voir s'infecter.

Souvent, découragé, il abandonnait les outils ou les lançait avec rage et entraînait dans l'habitation du vieux Mashkiki-winini. Et celui-ci respectait par son silence et sa discrétion, l'état d'esprit de l'homme qui devait réapprendre comme s'il n'avait jamais su.

Chaque jour, le Niganadjimowinini sortait relever les pièges tendus la veille et revenait avec le gibier nécessaire à la subsistance des Amik-Ininis et des animosh. Le soir, près du feu central du wig-whom, le Bras Coupé aidait le vieil homme à écorcher les bêtes à fourrure capturées.

Il apprenait comme jadis, quand il était enfant.

Chaque fois qu'il éprouvait du découragement de ne pouvoir réussir aussi bien qu'autrefois, le chasseur maudissait les hommes qui lui avaient enlevé son moyen de subsistance en lui coupant la main.

Chaque arbre de la forêt devenait pour lui un ennemi de plus à détruire et lorsqu'il recommençait à lancer sa hache, il le faisait comme s'il se vengeait sur un des responsables. Il entendait les voix, revoyait les ombres des Anglais et s'imaginait le visage apeuré du marchand général MacIntosh le suppliant de ne point lui faire de mal. MacIntosh, le seul homme qu'il avait reconnu. Mais il y avait cette silhouette longue et fine qui avait saisi la hache au mur et qui avait coupé son bras. Cette silhouette, il ne l'oublierait jamais et saurait la reconnaître n'importe où.

Et l'image d'Ikwe, la belle, la douce Ikwe qui chantait l'Air des Retrouvailles. La belle Ikwe qu'il ne prendrait jamais plus dans ses bras mais avec qui il vivait toujours. Non il n'oublierait jamais. Et les deux fils qui devaient devenir des hommes. Il fallait vivre pour eux. Il fallait venger cette période stérile de l'apprentissage et de l'impossibilité de vivre avec eux. Il fallait faire payer ces lâches qui s'étaient mis à plusieurs pour lui infliger cette blessure. Blessure d'amour-propre et d'orgueil autant

que blessure physique. Oui. Il fallait se venger, mais d'une façon différente. À la façon du chasseur. Il ne demanderait l'aide de personne. Il agirait seul. N'était-il pas le maître de la forêt? Qui mieux que lui pouvait faire corps aussi parfaitement avec la nature? Il fallait qu'il le prouve. Et il recommençait à travailler du couteau et de la hache, et à tirer du fusil, et à écorcher des animaux à fourrure et à...

Le vieil homme le regardait vivre mais dans ses yeux on pouvait lire la crainte. La crainte pour le chasseur. Car le vieil homme pouvait connaître demain et se rappelait encore hier.

Il savait, ce vieux Niganadjimowinini.

Le Minji-mendam redoublait d'efforts. Il redoublait du désir de vengeance et de l'envie de voir revivre la belle Ikwe et d'entendre sa voix lui chanter l'Air des Retrouvailles.

Et il redoublait d'ardeur en aiguissant son désir de vengeance.

Ajijiwa avait été très inquiet de ne plus entendre parler de Minji-mendam. Il désirait savoir. Il voulait comprendre. Il ne croyait pas que son « fils », comme il l'appelait, se soit laissé mourir au bout de son sang.

Il le savait fort et résistant, connaissant les moyens de guérir les blessures. Il le savait intelligent et rusé. Il le savait bon père. Aussi,

sut-il que l'époux de sa fille était vivant puisque ses chiens avaient disparu avec lui. Une seule bête avait été trouvée morte, le crâne fendu, non loin de la cabane du trappeur. Et quelques jours plus tard, le vieux Mashkikiwinini était venu chercher les canots remplis des provisions d'hiver du chasseur.

Bien plus, il avait effectué le travail à l'aide des chiens de Minji-Mendam et avait refusé l'aide d' Ajijiwa et de quelques jeunes hommes de la Pointe-aux-Algonquins.

Et lorsque ces jeunes avaient questionné le vieil homme afin de savoir s'il savait où était le blessé, celui-ci s'était contenté de sourire et s'en était allé. Ajijiwa avait alors compris que Minji-mendam vivait encore et qu'il reviendrait un jour.

Tanis, elle, se contentait d'effectuer les travaux réservés aux femmes qui demeuraient maintenant au petit village de cette pointe située à la rencontre de deux rivières, prenant soin de ses deux petits-fils, Ogimah et Kakons.

Les deux enfants étaient aussi au courant des événements, ils avaient entendu les gens de la Pointe en parler. Mais chaque fois que le jeune Kakons posait une question à ce sujet, son frère aîné lui répondait que les Amik-Ininis ne posaient jamais de questions pour ne pas forcer les gens à mentir. Et le jeune cessait ses questions. Il valait mieux se taire pour ne pas

attirer l'attention sur l'Algonquin. Il ne fallait surtout pas soulever le vent de la colère chez les gens du village. Les Indiens vivaient en paix avec les Français et les Anglais et ils voulaient demeurer silencieux.

Lorsqu'un Wimetigoji ou un Jaganash demandait à un Algonquin s'il avait entendu parler de Minji-mendam, celui-ci répondait que non et il ne mentait pas.

Il valait mieux ne rien savoir que de mentir.

Les mois passèrent, calmes et plats, et l'hiver fut chassé par le printemps.

Durant l'hiver, l'histoire du Minji-mendam devenu fou agrémenta les conversations des habitants isolés par la neige. Certains en rejetèrent la cause sur la mort tragique de sa femme et le plaignaient. D'autres soupçonnaient les *boss* de ne pas avoir raconté la vérité. Quelques-uns insinuèrent même que les Anglais s'étaient rendus chez le « Sauvage » pour lui faire un mauvais parti et que celui-ci s'était défendu.

Mais les intéressés, eux, évitaient de parler des événements. À ceux qui leur posaient des questions, ils répondaient évasivement en prétextant que cela appartenait à l'histoire ancienne et qu'il valait mieux l'oublier.

Le MacIntosh ajoutait souvent :

— If I ever turn crazy, I hope I won't do as this poor fellow did.

Bert Côté n'avait pas tenu parole. Il s'était remis à boire après avoir connu quelques jours de tempérance. Il avait eu honte de lui à la messe de ce dimanche-là, il était demeuré sobre jusqu'au samedi suivant. Mais le soir de la beuverie arrivé, il n'avait pas su résister à la tentation de revoir les « amis de la bouteille ». Il avait récidivé.

Un bel après-midi du mois de Marie, alors qu'il était assis sur son perron en compagnie de Ti-Trou l'idiot, il vit un homme habillé à la façon typique des Algonquins arriver par la piste de la Désert. L'homme était accompagné par quatre chiens de traînes comme en possédaient tous les bons trappeurs de la région. Ti-Trou s'écria :

— Hey, garde Bert... c'est lui.

— Qui ça lui? Baptême c'est ben'que trop vrai, de s'écrier Bert en lâchant le flacon qu'il tenait dans sa main.

— Ben, maudit, y va s'passer d'quoi dans l'village aujourd'hui, d'ajouter l'ivrogne en ramassant la bouteille par terre.

Ti-Trou se tourna vers Bert en écarquillant les yeux, presque apeuré :

— Y va-ti s'battre avec les Anglais, Bert?

— J'pourrais pas te l'dire, mais j'voudrais pas manquer ça pour une cruche de caribou.

Bert descendit de son perron pour suivre, de loin, le Minji-mendam qui se dirigeait directement vers le magasin général de MacIntosh. Il marchait avec assurance et sans se presser, en jetant des regards discrets autour de lui. Il cherchait visiblement quelque chose... ou quelqu'un.

Il monta l'unique marche du perron du magasin général et entra à l'intérieur pendant que ses chiens faisaient halte près de la porte.

Bien que curieux, Bert eut une hésitation à passer près des chiens du trappeur. Le récit des *boss* y était sûrement pour quelque chose. Si Bert eut une hésitation, Ti-Trou, lui, courut presque pour s'accrocher à son ami l'ivrogne de peur d'être mordu par ces bêtes qui avaient déjà attaqué des hommes. Chez les Français, on abattait à vue tout chien qui avait mordu un être humain. Il était généralement reconnu comme un chien malin.

Bert entra dans le magasin et demeura près de la porte, collé au mur. Ti-Trou se blottit contre son ami. Silencieux, ils purent observer la scène.

Le chasseur au bras coupé s'avança lentement jusqu'au comptoir. Les quelques clients qui étaient dans le magasin s'écartèrent pour le laisser passer, surpris de voir réapparaître l'Algonquin que beaucoup croyaient disparu à jamais. Minji-mendam demeura debout, très

droit, attendant que l'Écossais réapparaisse de dessous de son comptoir où il ramassait des clous carrés servant à ferrer les chevaux. L'attente dura un long moment dans le silence le plus complet. L'Amik-Inini demeurait impassible. Pas un trait de son visage ne bougeait. Il attendait depuis huit lunes. Huit lunes de souffrances morales et physiques. Ce moment d'attente devant le comptoir constituait le début de la vengeance du Bras-Coupé.

Lorsque Ian MacIntosh se releva de dessous de son comptoir avec le cabaret de sa balance plein de clous, il le déposa un instant sur le comptoir et saisit un linge dans le but évident de s'essuyer les mains. Mais, à l'instant même où il saisissait le linge, ses yeux s'arrêtèrent sur la silhouette immobile du Bras-Coupé. Il demeura interdit, incapable de bouger ou de dire quoi que ce soit, fixant l'Indien droit dans les yeux, comme s'il voyait un fantôme. Il y eut une sorte d'affrontement inégal qui dura un bon moment.

Minji-mendam savourait cette confrontation qu'il attendait depuis huit lunes. Il avait espéré, souhaité et décidé cette rencontre mais avait attendu d'avoir retrouvé son habileté et ses forces. Il était maintenant sûr de tenir son gibier. Le piège d'acier s'était refermé sur la patte de l'animal. Mais l'animal, l'Indien avait appris à le tuer sans tarder pour qu'il souffre le moins possible.

Voyant que le *boss* était incapable de parler, il parla le premier.

— Pour combien d'argent Ikwe a acheté? demanda-t-il.

Le marchand ne put répondre immédiatement et le Mendam sentit la peur naître au cœur de celui qui, d'habitude, parlait très fort, trop fort. L'Écossais parvint tout de même à balbutier:

— Fourteen... je veux dire quatorze piastres.

Mendam sortit quelques billets de banque de sa poche gauche de veste tout en gardant le bras droit dissimulé sous son *makinaw*. Il les jeta sur le comptoir en disant:

— Prends quatorze.

Inquiet et méfiant, le marchand compta l'argent et repoussa le surplus vers l'Amik-Inini sans dire un seul mot.

Minji-mendam remit l'argent dans la poche le plus lentement du monde et ressortit la main séchée qu'il plaça sur le comptoir en disant:

— Et ma main. As-tu assez d'argent pour me la payer?

Les gens qui avaient fait un pas pour ne rien manquer de la conversation reculèrent, dégoûtés, effrayés par l'objet répugnant que l'Indien venait de sortir. Le Mendam sortit

alors son bras coupé de dessous son makinaw pour le faire voir à MacIntosh en même temps que la main.

— Ça aussi tu l'as acheté et pas payé! Minji-mendam lui, fait crédit. Quand Mendam aura besoin d'argent pour t'acheter de la farine, il t'avertira d'avance. Oublie pas... tu dois une main à Minji-mendam.

Et après avoir empoché la main séchée et devenue toute noire, il tourna les talons et sortit aussi lentement qu'il était entré, sans se retourner ou même saluer les gens qui se trouvaient sur son passage et qu'il connaissait tous très bien. Bert sentit un frisson lui parcourir l'épine dorsale lorsque le trappeur passa près de lui, pendant que Ti-Trou fondait comme la glace au printemps.

Une fois dans la rue principale du village, Minji-mendam appela ses chiens et se dirigea vers la première maison à la droite du magasin général de l'Écossais. Une fois près de l'escalier qui mène à la galerie avant, il incita les chiens à sentir. Puis il fit le tour de l'habitation toujours en invitant les chiens à sentir. Et il guettait très attentivement les moindres réactions de ces bêtes au flair aiguisé. Ces quatre bêtes avaient eu à se battre contre ses assaillants huit mois plus tôt. Aussi craignait-il qu'elles aient oublié les odeurs de cinq ou six personnes différentes. En faisant le tour d'un hangar, il son-

geait que quelques propriétaires pouvaient bien avoir envie de lui défendre de passer sur leur terrain et qu'il devrait alors employer d'autres moyens.

Une fois cette première inspection terminée, il entreprit le même manège à la maison suivante, puis à la troisième et ainsi de suite. À la nuit tombée il avait terminé tout un côté de la rue principale et, au détour du sentier, il disparut en forêt avec ses quatre chiens aussi discrètement qu'il était venu. Personne ne manqua le manège de cet Indien fantôme dans le village, surtout pas ceux qui avaient quelque chose à se reprocher envers cet homme qui n'avait jamais eu maille à partir avec personne avant ce malheureux incident, un soir de novembre. Plusieurs se posèrent des questions sur les raisons de ce manège, pendant que d'autres crurent simplement qu'il était véritablement devenu fou et qu'il fallait se méfier.

Les femmes poussèrent les verrous des portes et mirent les crochets aux fenêtres. Même ceux qui connaissaient bien l'Indien ne prirent aucune chance et fermèrent leur porte à clé.

Dès le lendemain matin à l'aube, le trappeur était revenu au village et recommençait le manège de la visite des maisons du côté opposé de la rue, cette fois.

De temps en temps un chien grognait en reniflant une piste ou en repérant la trace d'un

des agresseurs de son maître. Minji-mendam esquissait alors un très léger sourire et continuait sa tournée. À la nuit tombée, l'ombre de l'Indien disparut en forêt suivie de celles des quatre chiens. Il ignorait toujours les noms de ses agresseurs de la nuit de novembre, mais il savait parfaitement où chacun d'eux habitait. Le reste viendrait maintenant de l'observation des maisons. Une chose était embêtante toutefois : les chiens avaient donné des signes de nervosité devant l'auberge. Il y avait beaucoup de gens qui y venaient.

Il faudrait donc observer avec attention.

Il fallait être sûr de ne pas se tromper.

Il ne fallait pas que des gens innocents se voient mêlés à une histoire comme la sienne.

C'était une affaire entre lui et six hommes.

Cette nuit-là, Minji-mendam eut beaucoup de mal à s'endormir. Étendu sous un abri rudimentaire construit dans un talus de l'orée de la forêt, il pouvait voir une bonne partie de la rue principale et des commerces environnants.

Ses chiens blottis contre lui, il ne risquait pas d'être surpris par les veilleurs nocturnes ou par ces six hommes qui l'avaient déjà attaqué.

Malgré la chaleur relative de cette nuit de printemps, il frissonna. Il n'osait faire de feu,

les habitants du village auraient pu le repérer. Aussi dût-il se rapprocher de ses chiens, sous cet abri de branches de cèdre et d'épinette. Lorsque le sommeil vint, il fut assailli par les pensées les plus étranges. Ikwe lui reprochait de chercher vengeance et d'attirer sur les siens le discrédit, la méfiance et la crainte. Il avait beau expliquer qu'il fallait réagir pour que ces gens ne recommencent pas avec un autre Indien ce qu'ils avaient osé avec lui, Ikwe ne l'écoutait pas et recommençait à lui faire le même reproche. Et pourtant, avant sa disparition de ce monde, cette femme, qu'il avait tant aimée, ne lui avait jamais fait le moindre reproche...

Dans son rêve il voulait convaincre Ikwe qu'il ne pouvait accepter d'être jugé à la place de toute sa race; ses actions à lui ne pouvaient jeter le discrédit sur un peuple entier car ce peuple n'avait rien à voir dans cette histoire.

Ikwe parlait très peu et ne voulait rien comprendre à ces explications. Elle persistait à donner tort à Mendam de chercher une vengeance pour cette main perdue.

— Puisque tu es maintenant aussi habile de cette main du cœur, tu n'as plus à avoir de ressentiment. Tu as vaincu ton habitude à ne travailler que d'une main. Tu as développé une habileté alors que bien d'autres personnes seraient restées sans ressources! Tu devrais en être fier. Et ces gens qui ont fait mal en t'attaquant, te savoir vivant et près d'eux à connaître la vérité

devrait les punir suffisamment. Ils doivent constamment craindre que tu ne dévoiles cette vérité.

Minji-mendam sursauta sur sa couche, en alerte. Un des chiens venait de gronder et cela avait suffi pour l'éveiller complètement. Un léger craquement dans un arbre tout près lui fit déceler une présence. Puis le grignotement de l'écorce de cette branche de grand pin lui fit réaliser qu'il s'agissait de Kagwa, le porc-épic nocturne qui se régalaient de l'écorce du pin sans s'occuper de la présence de l'homme et des chiens tout près. Il referma les yeux et, bien qu'éveillé, il revivait ce rêve où Ikwe le dissuadait de mettre sa vengeance à exécution. Ce rêve pouvait avoir une signification, il devrait peut-être abandonner. Mais comment pouvait-il le faire? Il avait promis devant plusieurs personnes qu'il viendrait chercher son dû! Et de plus, bien qu'en possession de la vérité, comment pourrait-il redorer son image contre la parole de six hommes blancs? Il ne savait même pas ce que ces gens avaient raconté sur cette aventure et il s'était bien aperçu que sa seule présence au village apportait la crainte. Il s'était bien rendu compte du comportement différent des gens à son égard lorsqu'il était venu au magasin du MacIntosh et s'était promené dans les rues du village à la recherche de ses agresseurs!

Non, Ikwe ne pouvait comprendre! Elle était femme et bien qu'elle fut devenue esprit, elle n'avait pas acquis le sens de la fierté de l'homme face aux autres hommes.

Elle n'avait pas compris qu'il fallait que justice soit rendue contre ces gens. Elle ne comprenait pas que si Minji-mendam avait coupé la main d'un Anglais, il aurait été puni pour ce geste alors que personne n'avait semblé être ému du geste posé par ces hommes.

Il est vrai que le Mendam ne s'était plaint à personne et qu'il avait rongé son désir de vengeance pendant huit lunes complètes, à reprendre le métier d'homme et à reprendre ses forces et son esprit d'homme. Il avait vécu huit lunes de frustration à n'avoir envie que de retrouver Ikwe dans le monde des esprits et seul son désir de vengeance l'avait gardé en vie.

Non, Ikwe ne pouvait comprendre et il fallait que son destin à lui, Minji-mendam, suive son cours. Il fallait que ce MacIntosh et les cinq autres hommes vivent une peur et une douleur au moins égale à la sienne. Il avait donné sa parole, il la respecterait jusqu'au bout.

À moins que celui à qui il l'avait donnée, ce MacIntosh, lui demande de la reprendre? Et encore faudrait-il qu'il le fasse devant les mêmes personnes qui étaient présentes lors de cette promesse? Mais comment cette chose

était-elle possible? Jamais le marchand ne ferait une chose pareille. Jamais il n'avouerait devant tous ces gens qu'il avait eu tort et qu'il avait peur de la vengeance d'un Amik-Inini!

Il fallait donc continuer. Il fallait vivre pour faire regretter ce geste bête et méchant. Après... après il verrait bien.

Se levant, il sortit de son sac, qu'il portait toujours en bandoulière, un morceau de viande séchée et un peu de skons (pain de farine et d'eau) qu'il mangea en guise de petit déjeuner. Il puisa de l'eau fraîche à une source qui coulait près de là et se désaltéra. Ensuite, il surveilla les maisons et l'auberge où ses chiens avaient reconnu l'odeur des attaquants flairée dans la nuit du mois des morts des catholiques.

Pendant des jours et des jours il observa le village de loin sans jamais se montrer à personne et en ne prenant que quelques heures de repos pour se nourrir et vaquer aux nécessités quotidiennes de l'homme. Il ne fit que deux voyages vers le campement de Mashkiki-winini pour prendre quelques provisions et pour y laisser les chiens qui risquaient de le faire découvrir. Il ne garda avec lui que sa chienne favorite. Celle qui lui servait de chien de tête lors de ses voyages en traîneau, l'hiver.

Ses observations lui apprirent *qui* étaient les personnes demeurant dans ces maisons désignées par les chiens. Il apprit aussi qui était

celui qu'il cherchait parmi les gens qui fréquentaient l'auberge que les Anglais appelaient *Inn*. Il reconnut la silhouette longue et fine de celui qui avait décroché la hache du mur de sa cabane de bois rond et qui avait tranché sa main. Il reconnut le maréchal-ferrant, le boxeur et employé de MacIntosh, le cordonnier et le contracteur McManamy. Il connaissait aussi leurs habitudes et les heures auxquelles ces hommes vauquaient à leurs tâches.

Lorsqu'il sut tout ce qu'il désirait savoir, il quitta son poste d'observation et revint vers le campement du Niganadjimowinini.

Il ramassa tous ses objets personnels, ses armes, munitions et quelques provisions, en fit un bagage de portage qu'il assujettit à son support à dos et, en compagnie de ses quatre chiens, quitta le campement de celui qui avait pris soin de lui comme s'il avait été son propre fils, sans lui dire adieu.

Le vieil homme était absent lors du départ du Minji-mendam, mais il ne se poserait même pas de questions à son retour. Comme tous les Indiens, il savait que cela n'apportait ni n'enlevait quoi que ce soit à personne. Pas plus que les remerciements. Son destin était tracé, le Mendam se refusait à impliquer le vieil homme et à lui attirer des ennuis. Et le Niganadjimowinini, qui savait demain, le comprenait. Il n'avait jamais tenté de dissuader le trappeur de mettre son plan à exécution et pourtant, il sa-

vait aussi et depuis fort longtemps, que le Mendam s'y préparait.

Rien ni personne ne pouvait changer le destin.

Après la sortie du Minji-mendam du magasin général, MacIntosh, blême et visiblement surpris d'avoir revu celui qu'il croyait mort, demanda aux clients présents de revenir une autre fois et il ferma son magasin.

Assis à la table de son arrière-boutique, il se versa une bonne rasade de « p'tit blanc » et l'avalait d'un trait.

Après avoir verrouillé les portes, son commis, Dan Ferguson, métis par sa mère, déboucha dans l'arrière-boutique pour demander à son *boss* s'il pouvait quitter et s'il devait revenir le lendemain? MacIntosh réfléchit un peu puis dit à Ferguson d'aller au *Imm* dire à Ireland de venir le rejoindre.

Quelques minutes plus tard, le boxeur se présentait à la porte arrière du magasin général en compagnie de Dan Ferguson.

Après avoir renvoyé le métis chez lui, MacIntosh fit entrer John Ireland et lui versa un verre de « White stuff », comme il appelait le « p'tit blanc » des travailleurs francophones.

Pendant plus de deux heures, attablés devant la bouteille d'alcool, les deux hommes discutèrent du retour inattendu du Mendam et des mesures à prendre pour éliminer ce gêneur.

À la fin de cette conversation, il avait été résolu qu'on attendrait pour voir ce que ferait le trappeur. Il fallait prévenir les quatre autres de se tenir sur leurs gardes et de ne commettre

aucune imprudence. On décida aussi qu'il fallait revenir sur la version déjà donnée des faits et prétendre que le bonhomme était toujours fou puisqu'il était venu au village le menacer devant plusieurs témoins et qu'il agissait drôlement en inspectant les alentours des maisons du village.

Il fallait que les six participants à cette incursion de la nuit de novembre se tiennent et animent la rumeur de la folie de l'Indien pour se réserver l'appui du village.

Ireland quitta donc le marchand pour se rendre avertir les autres des nouvelles instructions. Il sortit du magasin juste à temps pour voir Minji-mendam suivi de ses quatre chiens, disparaître au détour du sentier menant au village de la Pointe-aux-Algonquins.

Le lendemain de cet événement, qui avait rendu nerveux les acteurs du drame de novembre, on vit réapparaître l'Algonquin avec ses quatre chiens et recommencer le manège de la reconnaissance des maisons. Personne durant cette journée, pas même un autre Indien, n'adressa la parole à Mendam et c'est en toute quiétude qu'il effectua son enquête. Personne n'osa lui interdire l'accès à son terrain et aucun chien de garde n'osa l'en empêcher non plus.

Et lorsqu'au terme de son enquête il reprit la direction du sentier au bout de la rue principale, la peur était définitivement installée

dans le cœur de chacun des responsables de l'accident.

Ce soir-là, les six hommes se réunirent.

On discuta fort tard et à plusieurs reprises la bataille faillit éclater entre eux.

Tous blâmaient Francis d'avoir eu peur et de s'être servi de la hache. Tous lui reprochaient sa lâcheté bien connue et son habitude de suivre.

Francis, lui, se défendait en prétendant que s'il n'avait pas eu ce geste instinctif, l'Indien aurait saisi son couteau et en aurait éventré une couple avant de se faire casser la gueule.

— I saved you all, you bunch of fuckers.

Les plus violents voulaient lui faire un mauvais parti. Le MacIntosh aidé de McMammy les retenaient. Ireland, McCartney et MacIntire acceptaient mal les insultes du jeune Francis qui leur rappelait qu'ils l'avaient en quelque sorte forcé à les suivre; au départ il ne voulait pas se mêler de cette correction que les cinq avaient voulu administrer au trappeur algonquin.

Lorsque les six hommes se séparèrent, tard ce soir-là, il n'y eut pas de poignées de mains ou de bonsoirs amicaux.

Il y eut, par contre, six paires d'yeux inquiets qui regagnaient leur domicile respectif.

Six paires d'yeux qui inspectaient les moindres recoins sombres de la rue principale du village des coupeurs de bois et que les Indiens appelaient Manito-Akki.

Plusieurs jours passèrent sans qu'on ne revit le Minji-mendam. On crut simplement qu'il avait prononcé quelques paroles en l'air et qu'il ne mettrait pas ses menaces à exécution. Les gens du village l'oublièrent presque, n'étant pas concernés dans la fameuse histoire du *Bras-Coupé*, comme on l'appelait déjà.

On oublia peu à peu de pousser le verrou à la porte d'entrée, le soir, et la vie continua son cours normal.

Pourtant, un beau matin, on vit le Mendam arriver au village par le chemin du haut de la rivière, où l'Irlandais Gilmore avait obtenu une concession de coupe et commençait à rivaliser avec McManamy pour l'embauche des bûche-rons.

Tous furent étonnés de ne voir qu'un chien l'accompagner. Il se dirigea vers le magasin de Jos Parent et y pénétra sans même avoir jeté un coup d'œil aux alentours. Là, il acheta quinze têtes de hache à deux taillants, un rouleau de babiche qu'il avait lui-même vendu à Jos Parent l'année précédente et qu'il rachetait au double du prix qu'il avait eu pour la marchan-

dise, du fil de laiton, de la « corde à pendu » faite de chanvre fin, ainsi que deux gallons d'huile à lampe et dix pierres à fusil pour faire du feu.

Puis, voyant un magnifique fusil à deux coups avec deux petits marteaux à l'extérieur, il s'informa de son fonctionnement. Jos Parent, patiemment, expliqua qu'il était fait pour tirer des cartouches toutes prêtes à l'avance et que l'on pouvait recharger soi-même en « *paquetant* » avec du coton et de la poudre. Après une heure de théorie et de pratique sur le rechargement d'une cartouche, le Bras-Coupé acheta l'arme.

Quand vint le temps de payer le tout, Minji-mendam demanda :

— Les fourrures de l'hiver paient-elles pour tout ce que j'ai pris ?

Et Jos Parent se mit à aligner des chiffres. Il compta et recompta.

— Il manquerait à peu près trois peaux de castor ou de renard pour tout couvrir, mais c'est pas grave, tu m'as fait confiance en me laissant tes peaux à la fin de l'hiver, j'peux bien te faire confiance pour trois peaux. Tu me paieras quand tu le pourras. J'suis prêt à t'attendre.

L'Indien hochait la tête en guise de remerciement et s'empara du paquet qu'avait fait Pa-

rent, le mit sur son épaule et sortit sans dire un mot de plus.

Imelda Parent, qui n'avait rien perdu de la scène, se tourna alors vers son mari et lui dit en mettant les mains sur les hanches :

— Tu fais crédit aux sauvages à c't'heure! Pis tu avais traité avec lui le printemps passé quand tout le monde le pensait mort? Pis tu l'as jamais dit qu'était vivant? Tu me caches tout le temps c'que tu fais. Des fois j'me d'mande si tu t'caches pas pour rencontrer les femmes de mauvaise vie qui montent de Bytown. C'est rendu que j'pus rien que l'épousseteuse icidedans! J'ai plus le droit d'savoir c'que tu fais. Tu traites avec des fous pis tu l'dis pas à personne, pis tu leur fais crédit...

Le sermon se continua longtemps; Jos, haussant les épaules, écrivait dans son livre de crédit ce que lui devait le Bras-Coupé. Il avait l'habitude de ces sermons qui se terminaient toujours par une crise de larmes et par le départ d'Imelda pour les appartements à l'arrière du magasin. Et la phrase finale du monologue était de rigueur.

— Je l'sais depuis longtemps que tu m'aimes plus. Sans cœur va.

La sortie se fit dramatique comme à l'habitude. Dramatique et digne, alors que la dernière larme était presque sèche au sortir même de l'œil.

Une fois sa femme partie, Jos se prit à murmurer :

— J'me d'mande ben c'qui va faire avec quinze haches? C'a pas de bon sens! Quinze haches. Y'a pas acheté de manches. I va sans doute les faire lui-même. Mais quinze têtes de hache?

Et le Jos de se gratter la tête tout en se mettant à préparer une commande pour le voyageur de Montréal qui ne manquerait pas de venir comme il le faisait chaque année pour son compétiteur MacIntosh et pour lui depuis deux ans.

À l'arrière du magasin, on pouvait entendre les remarques que se faisait à haute voix Imelda, entre les sanglots bien espacés, afin que son époux les entende distinctement.

Pendant plusieurs jours, le Minji-mendam confectionna des manches de haches recourbés. Lorsqu'il en avait fixé un, il soupesait l'arme et la lançait. S'il était satisfait du balancement, il la mettait de côté mais il reprenait son travail tant que l'arme n'était pas parfaite.

Il déroula la babiche après l'avoir trempée dans l'eau puis il l'étendit le mieux possible et avant qu'elle ne soit complètement séchée, il se mit à la huiler et à la graisser pour l'assouplir.

Ce travail fini, il transporta tout son matériel dans un campement bien dissimulé du bout de la rivière Désert appelée en algonquin Kitiganisipi. Puis il revint à sa cabane du bas de la rivière, quelque peu en amont du village et du campement de la Pointe-aux-Algonquins.

Là, il se mit à se promener dans le village en s'arrêtant longuement en face de chacune des maisons de ses agresseurs et en fixant obstinément un point en particulier. Souvent, arrêté presque une heure entière devant le magasin du MacIntosh, il regardait par la fenêtre qui donnait derrière le comptoir, jusqu'à ce que le marchand, excédé, baisse la toile.

Ce manège répété pendant plus d'une semaine rendit les six *boss* terriblement nerveux. Aucun d'eux n'osait plus sortir sans être armé, de peur d'être attaqué par le Bras-Coupé. On ne voyait d'ailleurs plus ces six hommes à l'au-

berge durant la semaine et, le samedi soir venu, leur table restait vide.

Le barman Jos, dit Ti-Coeur, trouva que les *boss* devaient avoir drôlement peur pour ne plus oser sortir de chez eux. Seul le grand Stewart MacIntire, qui logeait à l'étage supérieur du *Inn*, venait parfois prendre un verre mais il restait debout au bar et ne se départissait plus de son long crochet de fer.

Une fois ivre, il se mettait à crier qu'il n'avait peur de personne et que les « sauvages » n'étaient pas plus hommes que les Blancs. Mais il n'osait jamais mentionner de nom. Il s'en tenait à des généralités.

Ce dimanche-là, lorsque les premiers habitants sortirent de chez eux pour se rendre à la messe, ils purent voir le Bras-Coupé debout devant la maison du jeune Paul Francis. Il fixait obstinément la fenêtre avant dans laquelle il voyait une ombre passer de temps à autre.

MacIntosh attendit d'être accompagné par sa femme et son homme de main, le grand John Ireland, pour sortir de chez lui. Il s'arrêta devant le *Inn* et fut rejoint par Stewart MacIntire qui avait toujours son long crochet de fer accroché à l'épaule. Ce n'est que lorsqu'il fut encadré de ces deux mastodontes qu'il osa passer devant le Bras-Coupé pour se rendre à l'église. Le cordonnier McCartney sortit aussi de chez lui quand il vit les trois autres passer en compagnie de Madame MacIntosh.

Le groupe rencontra Jim McManamy et son épouse sur le perron de l'église. Ils entrèrent tous ensemble.

Seul Paul Francis n'osa sortir de chez lui, apeuré par la présence du Bras-Coupé. Il n'avait pas eu la protection du groupe auquel il appartenait.

Pendant l'office, le MacIntosh se promit bien d'aller parler à l'Indien, avec ses quatre compagnons.

Mais lorsque la messe fut terminée, le Bras-Coupé avait disparu.

MacIntosh invita alors le groupe des *boss* et quelques amis à venir manger avec eux sur la véranda de sa maison située presque à côté de son magasin général. Plusieurs le suivirent.

Tous s'amuserent ferme pendant l'après-midi. On joua au fer à cheval, on tira au poignet, on exécuta quelques tours de force et on termina par un concours de souque à la corde.

Plusieurs cruches de caribou et de p'tit blanc furent vidées et quand chacun regagna son domicile, à la brunante, les esprits avaient eu le temps de s'échauffer et les langues de se délier.

On avait beaucoup parlé de la folie du Bras-Coupé et de son attitude étrange qui faisait peur aux femmes et aux enfants du village, qui mettait peut-être la sécurité des familles en

danger. Il fallait, selon certains, mettre fin à cette histoire en lui défendant de flâner au village. D'autres parlaient de contacter la police de Bytown pour obtenir une certaine protection. Mais, le soir venu, aucune mesure n'avait été prise et rien ne se faisait différemment des autres jours.

Après avoir bien bu et bien mangé, Charles McCartney se dirigea vers sa demeure. Sa femme était absente, partie visiter des parents à Montréal. Elle avait pris la diligence du premier jeudi de chaque mois. Elle ne serait de retour qu'en septembre.

En titubant il gravit les marches du perron. Il s'agrippa à la rampe pour ne pas tomber. En arrivant à la porte, il aperçut un rouleau d'écorce de bouleau, retenu par un morceau de babiche et attaché à la poignée de la porte. Il arracha la pièce qui se brisa alors que la babiche resta bien attachée à la poignée. Il déroula l'écorce et en ressortit un objet presque noir et de forme cylindrique. Il l'examina longuement, ne comprenant pas ce que cela pouvait bien être puis soudain le laissa tomber en ayant un haut-le-cœur. C'était un doigt humain.

Il ne pouvait s'agir que d'un doigt provenant de la main coupée du « Sauvage ». McCartney comprit alors qu'il avait été désigné par l'Indien: il serait le premier sur la liste. Sans

perdre un instant, il se dirigea vers la maison de MacIntosh. La peur lui donnait des ailes. Il n'y paraissait plus du tout que deux minutes auparavant il avait peine à grimper les deux marches de son perron, tellement il avait bu.

Chez MacIntosh, il rencontra tous les autres, sauf Paul Francis. Personne ne l'avait vu de la journée. Montrant le doigt qu'il avait ramassé, il expliqua comment il l'avait trouvé accroché à sa poignée de porte et le signe qu'il y voyait. Les autres invités, qui n'étaient pas mêlés à cette affaire, décidèrent de rentrer chez eux, craignant qu'être vus en compagnie des *boss* attire sur eux les foudres du Bras-Coupé. Une fois entre eux, les cinq anglophones se dirigèrent vers l'arrière-boutique du magasin général de MacIntosh. Autour de la lampe à l'huile, ils décidèrent de la marche à suivre. « Il fallait être très discret », prévint MacIntosh. Le Bras-Coupé avait été vu plus souvent au village depuis un mois que de toute sa vie auparavant. S'il disparaissait, il fallait que ce fût sans éclat et de façon à ce qu'on ne le retrouve pas tout de suite. Il fallait que cela ait l'air d'une seconde disparition soudaine. Son étrange caractère des derniers temps expliquerait assez facilement cette nouvelle fugue.

Qui serait volontaire pour accomplir ce que tous souhaitaient ?

John Ireland se leva et dit à MacIntosh :

— Have you got a gun? A double barrell if you have one?

Il se dirigea vers l'avant du magasin pour revenir aussitôt avec un de ces nouveaux fusils à cartouches et une poignée de munitions. Il tendit le tout à l'homme de main qui sortit aussitôt.

Les autres le suivirent pressés de rentrer chez eux.

La nuit tombait, lente et belle en cette fin du mois où les jours sont les plus longs dans l'année.

Cette nuit marquait le début de l'été, mais elle fut froide.

Viendrait-il, celui qui ne pourrait plus souffrir la présence de l'Amik-Inini?

Viendrait-il, celui qui, le premier, aurait envie de voir disparaître le souvenir encombrant de «Celui qui se souvient», Minji-mendam?

Le trappeur le souhaita ardemment. Il souhaita voir ce premier homme qui tenterait la même folie que la première fois.

Il souhaita que cela se passe comme il l'avait prévu; aussi avait-il laissé ses chiens à son campement du haut de la rivière avant de s'installer dans sa cabane.

Sur la table rudimentaire placée près de la porte, on pouvait encore voir la tache noire du sang coagulé qui avait coulé du bras coupé, le soir fatidique.

Ses yeux fixaient cette tache avec insistance et les images des jours heureux de sa première vie vinrent s'interposer entre cette tache et son désir de vengeance.

Il revécut les arrivées de chasse et les heures qui suivaient ces retrouvailles. Il entendit la voix d'Ikwe lui chanter la vie de tous les jours, la fierté d'être mère et d'offrir deux fils à l'homme qui l'avait choisie.

Un instant, le monde n'exista plus, et la douleur mourut dans l'âme de celui qui avait mal.

La haine s'estompa peu à peu et la joie de ne plus haïr envahit son esprit.

Et l'esprit de son esprit flotta sur l'espace opaque du monde qu'il ne comprenait plus.

Et ce qu'il ne comprenait pas devint clair et la clarté se changea en soleil.

Mais le soleil disparut et la nuit devint noire.

Il fut tiré de sa rêverie par un léger bruissement. L'ouïe aiguisée de l'homme de la forêt avait senti une présence insolite à l'extérieur de la cabane.

Il s'assit sur le rebord de sa couche en peaux d'original et attendit sans bouger en gardant son rythme respiratoire le plus régulier possible. Il attendit longuement que ce qu'il avait prévu arrive. Il attendit que le piège tendu se referme sur le premier coupable. Il attendit que le destin lui vienne en aide en punissant un de ceux pour qui tout semblait permis. Il attendit.

Le sifflement d'une branche retenant un piège étendu au sol suivi d'un cri de surprise et de rage firent se lever le chasseur.

Il ouvrit la porte de sa cabane et distingua une forme humaine suspendue par une jambe à une lanière de babiche tressée qu'une branche d'arbre à bois dur retenait.

La forme se débattait en essayant de rejoindre la corde pour se libérer mais le fait de

n'avoir qu'une jambe de prise rendait ses efforts vains.

Minji-mendam scruta la nuit pour s'assurer que l'homme n'était pas armé. Il était fier de son piège. Il avait hésité un instant avant de mettre en œuvre son plan pour punir les responsables de la perte de son bras. Il revit tous les gestes posés dans la journée. Il avait soigneusement huilé la babiche pour en faire une tresse, grimpé dans le jeune frêne, attaché cette tresse à une branche puissante encore flexible. Puis il était descendu de l'arbre en laissant pendre cette tresse vers le sol.

Sous l'arbre, en diagonale avec le centre de suspension de la tresse, il avait planté un piquet encoché très profondément dans le sol. En fabriquant une espèce de crochet de bois à encoche proéminente, il l'avait fixé à la tresse, à environ la moitié de sa longueur. Puis en s'aidant de son pied et en attachant une corde à l'arbre, il parvint à plier la branche, suffisamment pour en faire un ressort capable de soulever un homme. Il fixa l'encoche du crochet à celle du piquet et fit de l'extrémité de la tresse un collet, comme pour prendre un chevreuil.

Au crochet qui retenait la branche pliée, il fixa une fine broche de laiton qu'il attachait à un arbrisseau au travers du collet étendu.

Dès qu'un homme s'accrocherait dans la broche, le crochet sortirait de l'encoche et la branche déclencherait le collet.

Il avait choisi ce jeune frêne-là, car quiconque s'approchait de sa cabane à la dérobée devait se servir de cet arbre unique pour se dissimuler, avant de traverser la petite clairière au centre de laquelle la cabane était construite.

L'homme suspendu à la branche n'était pas un véritable chasseur puisqu'il avait voulu traverser la clairière plutôt que de la contourner.

Il ne pouvait s'agir que d'un « coupeur de bois » ou d'un de ces hommes venus de la ville.

L'ombre criait des injures et sacrait indifféremment en anglais et en français.

Lorsque le Bras-Coupé s'approcha de l'homme suspendu, il put reconnaître l'employé du marchand MacIntosh. Celui qu'on disait être un batailleur pour de l'argent.

Il vit alors, sur le sol, un fusil presque identique à celui qu'il avait acheté au Français Jos Parent. Il le prit et le lança au loin. Il saisit une autre tresse de babiche qui pendait le long de l'arbre et il entreprit de ficeler l'homme qui se débattait comme un poisson que l'on sort de l'eau. L'homme gigotait trop et le chasseur dut prendre un bâton et lui en asséner un coup sur la tête.

Puis, lentement, avec l'assurance du trappeur qui répète les mêmes gestes pour la millième fois, il transporta des branches mortes et les plaça tout autour de l'arbre, sous l'homme pris au piège.

Lorsqu'il jugea en avoir assez, il prit un morceau d'écorce de bouleau, l'alluma à l'aide d'un peu de poudre à fusil et d'une pierre à feu, et le mit sous le tas de branches.

Ce ne fut qu'à cet instant que l'Irlandais reprit conscience. Il se mit à crier des injures à l'Indien en le traitant de « fou » de « Sauvage dangereux » : ils auraient dû le couper en morceaux plutôt que de ne lui couper que le bras. Mais, lorsque le feu commença à lui chauffer le visage, il se mit à supplier, à pleurer, à promettre un tas de choses à celui qui, impassible, avait regardé sans dire un seul mot.

Quand les injures devinrent supplications, quand la haine du boxeur se changea en promesses d'amour, quand son mépris pour le Sauvage devint assurance de respect futur, le Minji-mendam au bras coupé se glissa prestement vers la rivière pour retrouver le même canot d'écorce qui l'avait conduit chez le Niganadjimowinini, le soir du mois des morts des catholiques où il perdit une main.

Et de loin, alors qu'il remontait la rivière, en se retournant, il pouvait apercevoir la lueur du feu qui cuisait lentement le premier des six coupables.

Avant de partir, il avait planté un mince piquet à plusieurs pas du lieu du feu et y avait attaché un doigt de sa main séchée, en guise de signature. Cela allait soulever contre lui la

haine et la peur de gens à qui il n'en voulait nullement et contre qui il refuserait de se battre, à moins d'avoir à défendre sa propre vie. Il savait parfaitement à quoi il s'exposait en agissant de la sorte, mais il avait donné sa parole.

À moins d'être un lâche, on ne peut reprendre une parole. Il le savait depuis sa plus tendre jeunesse puisque son père et les aînés du village le lui avaient répété souvent.

Tous sauraient que lui, Minji-mendam, tenait toujours parole, quelles qu'en soient les conséquences.

Et il perdit la notion des choses lorsqu'il entendit à nouveau la voix d'Ikwe chanter l'Air des Retrouvailles. Alors il se confondit à la nuit du pays des Amik-Ininis, envahi par les coupeurs de bois.

Bert Côté avait soif ce matin-là. Mais il était résolu à ne plus boire. Cette résolution n'était pas nouvelle chez lui mais elle était prise avec sérieux chaque fois que les lendemains de cuite étaient durs.

Aussi décida-t-il de boire du thé, beaucoup de thé pour laver son « intérieur » de l'alcool des six derniers mois. Il sortit de chez lui et descendit la rue principale.

Le soleil était déjà haut dans le ciel, et les mouches collaient. L'humidité des forêts envi-

ronnantes apportait son épidémie de mouches noires.

Il faisait chaud et Bert Côté suait gros quand il arriva devant le magasin général de Jos Parent. Il sortit son grand mouchoir de coton rouge, aussi sale que la poussière du chemin, et essuya son visage au nez rouge.

Alors qu'il s'apprêtait à rentrer au magasin du marchand canadien-français, il entendit quelques cris d'enfants venant du bas de la rue vers la rivière. Il se retourna et vit plusieurs personnes qui remontaient la rue en suivant une charrette basse tirée par deux chevaux.

Montés sur la charrette on pouvait voir, debout à l'avant, le maréchal-ferrant Stewart MacIntire qui conduisait l'attelage ainsi que le contracteur Jim McManamy et l'employé du marchand MacIntosh, le métis Dan Ferguson. Plusieurs enfants, curieux de savoir ce que transportait cette charrette basse, suivaient en posant des questions. Plus grand que tous les autres, Ti-Trou l'idiot essayait de soulever la bâche de toile qui recouvrait le véhicule. Sur la voiture, McManamy avait véritablement l'air malade et restait assis à l'arrière, tournant le dos.

Bert Côté, intrigué par cette étrange procession, redescendit les marches du perron.

L'attelage s'immobilisa devant le magasin du MacIntosh qui sortit aussitôt à la rencontre de cet équipage.

— What happened? demanda-t-il.

— He's dead. Roasted like a pig. He has been tied at the tree and burned there by that crazy Savage, répondit MacIntire avec un trémolo dans la voix.

Les gens commençaient à se réunir autour de la voiture d'où une senteur de chair grillée se dégageait.

Bientôt, tout le village fut là.

On raconta alors que le boxeur était allé convaincre le Bras-Coupé qu'il ne fallait plus qu'il vienne au village, cela faisait peur aux enfants.

Comme il était parti depuis deux jours et que MacIntosh avait besoin de lui, il avait demandé à McManamy et MacIntire de le rechercher, en effectuant leur tournée des camps de bûcherons pour la paie.

Bert trouvait invraisemblable que le boxeur soit allé rendre visite au trappeur pour un tel motif. Il songea que l'histoire de la main coupée de l'Amik-Inini s'éclaircissait lentement et que la légitime défense de six hommes contre un trappeur et ses cinq chiens, si elle avait paru plausible au début, commençait à sentir aussi fort que le cadavre rôti sous la toile recouvrant la voiture.

Soudain, Ti-Trou souleva la toile et tous purent voir, à côté du cadavre, un fusil nou-

veau genre et un mince piquet sur lequel était attaché un doigt séché.

Fort de sa vérité, Bert Côté retraversa la rue et entra au magasin général de Jos Parent.

Imelda était dans la fenêtre du magasin et regardait ce spectacle de l'autre côté de la rue.

À l'entrée de Bert, elle le pressa de questions. Que se passait-il? Qu'y avait-il dans la charrette, sous la toile?

Bert répondit, et ne put s'empêcher de commenter:

— J'trouve pas mal drôle de voir que l'bo-xeur avait besoin d'un fusil pour rencontrer l'Sauvage pis juste y parler? Pas vous?

— L'Mendam est pas plus fou qu'toé pis moé Bert», répondit Jos Parent, derrière son comptoir. Si y a fait ça, c'est parce que ce gars-là y avait fait quelque chose de pas catholique!

— I'y ont coupé la main, vain Dieu, ça serait peut-être ben assez pour qu'il leur en veuille, renchérit Bert. On tue pas un homme pour rien, pis l'Sauvage y'é pas plus sauvage... Hey, elle est bonne, j't'après dire que l'Sauvage est pas plus sauvage que nous autres, pis c'est vrai en bâtard, Jos! C'gars-là a jamais rien d'mandé à personne pis y s'est toujours mêlé d'ses affaires.

Jos regarda Bert droit dans les yeux en disant:

— En tous les cas, j'donnerais ma chemise pour savoir la vérité sur c't'affaire-là. Penses-tu qu'ils vont faire venir la police d'en-bas?

Bert haussa les épaules en signe d'ignorance:

— Moé en tous les cas, j'vois pas comment le gars va s'en sortir. Y'a commis un meurtre, à moins que le feu, ça soit un accident aussi... ou bien une légitime défense? Mais l'Indien viendra pas s'plaindre à nous autres. Les Blancs, on a pas la réputation d'pleurer trop trop sur les malheurs des Sauvages. Pis, y'z'ont trouvé un doigt séché attaché après un petit piquet. Pareil comme celui trouvé par McCartney dans sa vitre de porte. Ça voudrait dire que lui aussi y va y goûter au Bras-Coupé! En tous les cas, j'aime mieux être dans ma peau que dans celle des boss. J'prends pas d'chance, j'barre ma porte, au cas qu'il se tromperait d'maison pis qui voudrait rentrer chez nous. Mais y'a pas de danger, y m'connaît pis il sait que moé, Indien ou Blanc, je r'garde pas la différence. Du monde, c'est du monde. Même les boss anglais. Donne-moé donc une livre de thé noir, Jos. J't'arrêté d'boire...

Après avoir bien fait peur à la population, MacIntosh proposa de faire venir la police. Mais fallait-il demander celle de Bytown devenu Ottawa ou celle de Montréal?

MacIntosh proposa d'écrire une lettre et d'envoyer Dan Ferguson la porter à Bytown qui était beaucoup plus près. Les gens présents acquiescèrent, sauf les Indiens qui s'éloignèrent, préférant ne pas se mêler d'une affaire qu'ils ne comprenaient pas encore trop bien. Les Français ne réfléchirent pas longtemps; ils acceptèrent la suggestion du marchand général. D'ailleurs, même si les gens n'avaient pas été d'accord, MacIntosh aurait quand même écrit cette lettre à la police de Bytown...

Il avait peur, cela se lisait sur son visage. Et tous les autres avaient peur. Ils ne sortaient jamais sans un fusil ou une arme quelconque et Paul Francis s'était encabané chez lui depuis que le Mendam avait commencé ses incursions dans le village.

À cause de la chaleur de l'été, on décida d'enterrer tout de suite le cadavre à moitié calciné de l'ancien boxeur, auquel on ne connaissait aucun parent.

Il fut enseveli l'après-midi même; quelques personnes assistèrent à la cérémonie religieuse exécutée avec hâte par le curé, à cause de la

senteur. Pas de cérémonie à l'église car il aurait fallu garder le corps jusqu'au lendemain.

Un cercueil rudimentaire fut fabriqué et c'est entre quatre planches de sapin que furent placés les restes calcinés de l'homme de main de MacIntosh.

Le lendemain matin, Dan Ferguson, le métis, partait pour Bytown, monté sur un cheval de trait assez gras pour écarteler le petit homme trapu qu'il était. La lettre, dans un sac porté en bandoulière, était adressée à *Bytown Police* et portait l'inscription *Urgent*.

C'est par le sentier qu'empruntait la diligence et les voitures à bois que partit le messenger, longeant la rivière la plupart du temps pour se rendre jusqu'à la rivière des Outaouais.

Ce soir-là, toutes les portes du village des coupeurs de bois furent verrouillées. Même ceux qui croyaient que le Mendam avait de bonnes raisons d'agir ainsi ne prirent aucun risque. Tant que la police ne serait pas arrivée, on ne se sentirait pas en sécurité dans le village.

Bert Côté fit ce qu'il avait déclaré au marchand Jos Parent. Il poussa les deux verrous de la porte en planche de sa petite maison. Il eut quand même beaucoup de mal à s'endormir ce soir-là et il ne put jamais être sûr de la raison

de cette insomnie. La peur d'être attaqué par le Bras-Coupé? Ou simplement le manque d'alcool?

Lorsqu'il s'éveilla le lendemain matin, il y avait déjà de l'activité dans la rue principale. Il ne s'en préoccupa guère et se mit en frais de faire réchauffer des fèves au lard et des «oreilles de Christ» afin de bien commencer cette seconde journée sèche d'alcool, quand on frappa à sa porte.

— C'est qui qui est là?

— C'est moé, pis j'n'ai une bonne à te conter!

Reconnaissant la voix de Ti-Trou, Bert laissa sa poêle de fonte sur le feu et vint déverrouiller la porte. Ti-Trou entra en disant:

— Tu, tu sais pas c'qui arrive, pis tu peux pas deviner! Moé, j'comprends rien en toute.

Bert retourna à sa poêle sans avoir l'air trop curieux et dit simplement:

— J'ai pas besoin de deviner, tu vas tout me raconter dans minute.

— Bert, imagine-toé que le cheval de Dan y'é r'venu à l'écurie, TOUT SEUL. Pas de Dan dessus! C'est-tu assez ça?

Et les yeux du jeune homme qu'on appelait l'idiot ou «le pas fin fin», s'ouvrirent et brillèrent de tout leur feu de fierté. Il venait d'ap-

prendre quelque chose à Bert Côté qui, d'habitude, savait tout.

— C'est quand qu'y est r'venu? demanda Bert en vidant le contenu de sa poêle dans son écuelle de bois.

— Ben, MacIntosh il l'a trouvé devant la porte de l'écurie à matin en allant soigner son autre ch'val. Les Anglais y disent que l'Bras-Coupé y'a dû tuer Ferguson pour pas qu'y apporte la lettre à police.

Bert fit une pause en mettant son écuelle de bois sur le coin de la table. Il pensait. Si c'était vrai, il faudrait que quelqu'un lui ait dit que Ferguson s'en allait à la police? Et pourquoi aurait-il tué Ferguson? Ce gars-là ne lui avait rien fait! Il travaillait pour MacIntosh, mais c'était pas un crime que de gagner sa vie! Non. Cela ne se pouvait pas. Le Mendam ne tuerait pas à tort et à travers comme cela. Il en voulait aux six gars qui lui avaient coupé le bras mais ne s'attaquerait pas à tout un village.

En s'asseyant, Bert déclara:

— Tu penses pas qu'il aurait pu tomber en bas de son cheval? Pis une fois libre, c'est quoi qu'tu penses que ça fait, un cheval? Ben ça revient à l'écurie tout seul!

Une seconde décontenancé par la réponse de Bert, Ti-Trou se sentit perdu, inutile. Mais il se reprit aussitôt:

— Ben, y connaît ben c'te cheval-là, y travaille avec tous les jours. Y'aurait pu l'appeler? Non?

Bert le regarda un instant comme s'il avait voulu dire: «Pauvre imbécile» mais se ravisa et dit:

— Si y s'est estropié en tombant? Si y s'est assommé? Penses-tu qu'il pouvait appeler son cheval en y promettant d'l'avoine à'tonne?

Ti-Trou baissa la tête un peu honteux de n'avoir pas encore pensé plus loin que son nez. Honteux de ne pas être aussi intelligent que son ami Bert Côté. Mais soudain, un sourire illumina son visage. Il regarda Bert un instant et dit:

— Ben, ça, les Anglais y ont même pas pensé plus que moé. Pis les autres non plus. Ben, j'm'en vas leur dire qu'ils sont pas plus fins que moé!

Et il sortit comme un coup de vent, laissant la porte ouverte aux mouches de cuisine qui ne manquèrent pas l'occasion rêvée de s'introduire chez leur ami, l'ivrogne Bert Côté, qui leur laissait si généreusement des restes dans des chaudrons, poêles et assiettes de bois et de faïence. Et, comme les mouches faisaient aussi partie de sa vie et de ses relations, Bert ne prit pas la peine de se lever et d'aller fermer la porte. Une fois son repas terminé, il bourra sa pipe bien comme il faut et l'alluma. En fumant,

les mouches ne l'importuneraient pas et se chargeraient de nettoyer les casseroles...

Ce fut tout un choc pour le MacIntosh de retrouver le cheval qu'il avait prêté à Dan Ferguson la veille. Immédiatement, il sauta à la conclusion que son employé Dan Ferguson, sans ennemi connu, s'était fait tué par le Bras-Coupé. Aussi ne manqua-t-il pas de commenter l'événement.

Très tôt ce matin-là, Jim McManamy, Stewart MacIntire et deux employés canadiens-français, arrivèrent sur la charrette basse tirée par deux chevaux. Les provisions de bouche pour un mois devaient être chargées pour être transportées au chantier du contracteur.

MacIntosh ne manqua pas de mettre les quatre hommes au courant de la disparition et, le temps de le dire, la rumeur de la mort de Dan Ferguson se répandit dans le village comme une traînée de poudre.

À midi, tout le village savait et la nouvelle était parvenue au campement de la Pointe-aux-Algonquins. À la pointe, on ne comprit pas pourquoi le Bras-Coupé avait fait une chose pareille. La mère de Ferguson était la tante de Minji-mendam. Elle était la sœur de sa mère décédée.

Bien sûr, lorsque cette nouvelle parvint au campement d'été des Amik-Ininis, elle faisait

mention de la mort de Dan mais ne mentionnait pas où et quand son corps avait été trouvé ni comment il avait été tué. En fait, elle ne parlait pas non plus de l'histoire du cheval revenu seul! Elle ne parlait que de la mort de Dan Ferguson.

Une fois la charrette pleine de victuailles, MacIntosh demanda à McManamy de laisser MacIntire au village pour qu'il veille à la protection des citoyens, au cas où le Bras-Coupé reviendrait.

Le contracteur se fit tirer l'oreille quelque peu mais consentit finalement quand ses deux employés canadiens-français, Hector et Alphonse, offrirent d'emporter leurs fusils pour le défendre si jamais le Bras-Coupé se montrait le bout du nez. Et la charrette s'ébranla vers le chemin de la rivière Désert où les draveurs s'évertuaient à garder les passages clairs de *jams* dans les multiples croches qu'elle effectuait tout au long de son parcours.

N'ayant pas vu le cordonnier Charles McCartney depuis deux jours, MacIntosh demanda à MacIntire d'aller le prévenir des derniers événements. Il se devait d'être sur ses gardes, puisqu'il avait été le premier à recevoir un doigt de la main du Bras-Coupé. Il lui enjoignit aussi de se rendre chez Paul Francis pour voir ce qu'il devenait. Ce pauvre Francis semblait atteint d'une si grande peur qu'il ne sortait plus

de chez lui que par extrême nécessité. Il gardait sa porte verrouillée et ne se rendait plus au travail. Au service de McManamy il était, avant l'aventure du Bras-Coupé, un homme à tout faire dans l'entreprise du contracteur irlandais. Bücheron, messenger, porteur d'eau, homme d'écurie, il avait tout fait. Mais ses remords le rongeaient, il s'était mis à avoir peur. Et cette peur était devenue incontrôlable. Il voyait le Minji-mendam partout.

Aussi, lorsque Stewart MacIntire vint frapper à sa porte cet après-midi-là, il ne fut pas étonné de voir que Francis prenait du temps à ouvrir. En attendant que le jeune Écossais l'ait reconnu, l'attention de MacIntire fut attirée par une petite pièce d'écorce de bouleau, roulée et suspendue à la poignée de la porte par une petite lanière de cuir.

Il tendit la main, décrocha la lanière et déroula l'écorce, roulée en forme de cornet servant à l'appel des originaux.

À l'intérieur, il trouva un doigt séché. Au même moment Paul Francis ouvrit la porte, ayant reconnu le maréchal-ferrant. Immédiatement, il vit le doigt séché dans la main du MacIntire et fit un pas en arrière, laissant passer l'homme au grand crochet de fer.

Francis demanda :

— You received one?

Sans montrer aucun signe d'émotion ou de nervosité, le maréchal-ferrant répondit :

— No, it was hangned on *your* door.

Le jeune Francis devint livide et crut défaillir. Il se retint à l'armoire et dit d'une voix éteinte :

— It means that he is after me?

Le maréchal-ferrant, homme grand aux muscles puissants, hocha la tête. Et il entreprit de lui raconter en détail les événements les plus récents. Au courant de la fin tragique du boxeur Ireland, Paul Francis fut beaucoup plus impressionné par la disparition de Dan Ferguson. Il voyait le Bras-Coupé comme une espèce de fantôme qui se transporte en canot volant comme dans la chasse-galerie et qui parle au diable pour apprendre ce qui se dit et se fait dans le village. Un frisson parcourut son corps et un spasme le secoua de la tête aux pieds.

Il vit l'Algonquin avec un visage hideux de monstre le dévorer vivant et eut envie de fuir. Mais où pouvait-il bien aller? Ferguson était parti avec une lettre et s'était probablement fait tuer par le trappeur indien? Il ressentit un grand vide et se laissa tomber sur sa chaise les yeux fixés sur le doigt séché que MacIntire avait déposé sur la table.

Le MacIntire lui jeta un regard de pitié et lui dit en sortant :

— Lock your door and let us work. I'll go at McCartney's and we will take care of him. Good luck.

Lorsqu'il sortit de chez Paul Francis, Stewart MacIntire fut surpris: le jeune homme ne tira pas le verrou derrière lui. Mais, comme il faisait beau et très chaud, le forgeron se mit à penser à la pêche qu'il n'avait pas encore eu le temps de faire à cause de ce maudit Bras-Coupé. Il jura contre cet acte stupide qu'il avait posé en même temps que ses cinq compagnons et pesta contre l'invention de la boisson, cause de son malheur actuel.

Passant devant l'église, il fit le signe de la croix. Haut juchée sur la colline, la petite chapelle surplombait la rencontre des deux rivières, le campement d'été des Amik-Ininis et le village des coupeurs de bois.

Le vent s'était levé et soufflait de l'ouest, assez fort pour débarrasser les coins ombrageux des mouches noires qui se nichaient partout dans le nez, les oreilles, les yeux et même les cheveux. Aussi tous les gens portaient-ils des chapeaux, même en été.

En arrivant dans la cour du cordonnier, le maréchal-ferrant put voir la porte de la maison grande ouverte aux mouches et à la brise douce de cette chaude journée d'été. Il gravit les deux marches du perron en se tenant à la rampe et entra dans la petite maison qui servait aussi d'atelier de fabrication et de réparation de bottines et de souliers de boeuf.

Il n'y avait personne à l'intérieur.

Stewart MacIntire ressortit et regarda autour de lui. À l'arrière de la maison il y avait un hangar et une écurie pour un seul cheval. La bête était là et piaffait, en hennissant de temps en temps, visiblement nerveuse ou affamée.

La porte du hangar était fermée.

Le forgeron se dirigea vers ce hangar et ouvrit la porte. Il referma aussitôt. Son cœur se mit à battre avec force. Un grand frisson lui parcourut le dos.

Il ouvrit de nouveau la porte et vit l'affreux spectacle d'un homme étendu sur le dos, la tête ouverte comme un melon coupé en deux et, près de lui, une hache à deux taillants au manche recourbé. Il referma la porte à nouveau et appela les gens qui passaient près de là. En quelques minutes, toute la population était là. Il y avait là plusieurs Algonquins de la Pointe, ainsi que Bert accompagné de Ti-Trou. Arrivant en trombe un fusil à la main, Paul Francis se força un chemin au travers de la foule de curieux massée près du hangar du McCartney.

Il s'arrêta net près du cadavre, le regarda avec horreur et, aussi soudainement qu'il était arrivé, repartit à la course en criant:

— No, no, it can't be.

Apeurée, toute la population, les Indiens en moins, et quelques Français qui refusaient toujours de s'en mêler, fut sur un pied d'alerte. On organisa des patrouilles armées pour tenter de retrouver le Minji-mendam au bras coupé. Le soir tombé, les patrouilles rentrèrent bredouilles. Pas une seule trace de l'Algonquin. Pas une seule trace de son passage nulle part. Et pourtant, il était omniprésent dans l'esprit des gens. Surtout dans celui des quatre *boss* coupables d'avoir coupé la meilleure main du trappeur.

Ce soir-là, la lampe à l'huile ne brilla point dans la maison du jeune Paul Francis. Et la garde fut montée dans les maisons où vivaient les *boss*.

Le lendemain, lorsque MacIntosh rendit visite au jeune Francis, il le trouva pendu à la poutre centrale de sa maison, une chaise renversée sous ses pieds.

Sur la table reposait le doigt séché et l'écorce de bouleau roulée, trouvés par MacIntosh la veille. Rien n'avait bougé. Aucun signe de bataille. Le jeune Francis, pris de remords, avait mis fin à ses jours de façon volontaire. Mais la présence du doigt séché permit à MacIntosh de jeter le blâme sur le Bras-Coupé. Il fut donc déclaré coupable d'un quatrième meurtre en moins de cinq jours par une partie du village des coupeurs de bois.

Plusieurs jours s'écoulèrent sans que rien n'arrive dans ce village où la peur côtoyait le besoin de gagner sa vie, aussi régulièrement que les heures succèdent aux heures.

Un matin de juillet, on vit arriver trois voitures couvertes et un homme à cheval. Dans les trois voitures couvertes, des soldats de la milice de Bytown. Sur le cheval, un certain Bouchard, policier en civil, envoyé pour faire enquête sur l'affaire.

Les soldats ne furent pas longs à installer leurs bivouacs aux endroits stratégiques du village afin d'assurer la sécurité de la population contre les attaques éventuelles de « l'Indien fou » à la main coupée.

Le détective Bouchard questionna les gens sur les événements qui s'étaient passés. Il visita les lieux de tous les crimes et nota les moindres dires de chacun. Il fit le point et interrogea les Indiens qui connaissaient bien le Minji-mendam. Il compilait le dossier peu à peu et se forgeait une idée des raisons qui avaient poussé le Bras-Coupé à agir de la sorte. Les motifs, soudain, s'éclaircirent : l'Indien se vengeait pour la perte de son bras.

Pendant ce temps, le village reprenait sa vie normale et les expéditions organisées par les

petits détachements de soldats revenaient bre-douilles. Invariablement.

Le Bras-Coupé avait disparu à nouveau. On commençait à croire que sa vengeance était terminée.

Ne sachant pas *qui* avait prévenu la police et l'armée du drame que connaissait le village, les gens posaient des questions et formulaient des hypothèses de toutes sortes. On écartait pourtant l'idée que ce puisse être le Ferguson, puisque personne n'avait rien appris de nouveau depuis le retour de son cheval.

Il devait être mort.

Parti le matin sur le cheval de Ian MacIntosh, le métis Dan Ferguson avait chevauché presque toute la journée sur cette énorme bête de travail qui ne pouvait rien de plus que trotter, forçant le métis à faire du tape-cul. Aussi, alors qu'il prenait son repas du soir près du feu de camp qu'il avait fait, il décida de continuer à pied. Détachant le cheval, il le frappa à l'aide d'une branche pour s'assurer qu'il retourne directement à l'écurie. Le lendemain matin, il repartit à pied vers la grande ville. Son voyage dura trois autres journées avant qu'il n'arrive à Hull.

À la sortie du chemin, il rencontra la diligence qui reprenait son service de la *Malle*

Royale. Pendant la période du dégel ce service était abandonné à cause du mauvais état de la route longeant la rivière Gatineau et les lettres étaient acheminées par canot lorsque la crue des eaux printanières le permettait.

Dan Ferguson pensait : « Si on avait attendu deux jours, la lettre aurait pu être délivrée par la diligence et j'aurais évité d'avoir les fesses en sang. »

Il songeait aussi que les voyages étaient moins fatiguants à pieds et en canot qu'à dos de cheval. Il traversa le pont des Chaudières et se rendit à Ottawa (que tous les gens du haut de la rivière appelaient encore *Bytown*). Il s'informa de l'endroit où il devait livrer cette lettre et s'empressa de disparaître. Chaque fois qu'il avait rencontré un policier il avait ressenti comme une espèce de malaise et, cette fois, il en avait été de même. Alors, sans savoir pourquoi, il avait remis la lettre au premier policier qu'il avait vu en entrant et était ressorti sans demander son reste.

Il avait erré dans la ville d'Ottawa en effervescence en cette fin de juin et s'était arrêté sur la place du marché pour manger un peu de viande séchée. Il chercha désespérément un endroit où il put soulager un besoin naturel et se résigna finalement à l'assouvir derrière une charrette de cultivateur. Une dame passa près de lui pendant qu'il pissait.

— Maudit cochon, ça peut pas faire ça dans

les toilettes comme tout le monde. C'est fait pour rester dans l'bois, pas parmi l'monde.

Ferguson était analphabète. À deux pas de la charrette du cultivateur, une affiche indiquait: Toilettes/Toilets.

En se promenant sur la place du marché, il vit quelques hommes sortir d'un endroit qui ressemblait beaucoup à une auberge comme celle du village des coupeurs de bois. Il y entra. On y servait de la bière. Il sortit son argent de sa poche; cet argent que lui avait donné MacIntosh avant de partir en le prévenant de ne pas tout dépenser.

Il commanda une bière et, comme la liasse de billets de banque semblait intéressante, une dame vint s'asseoir à sa table en lui disant:

— Alors, on paie-tu une bière?

Le métis, fier d'avoir attiré l'attention d'une femme de la ville, paya une puis deux puis d'autres bières. Jusqu'à ce que l'inconscience de l'alcool le saisisse et le transporte au pays magique du rêve.

Le lendemain matin il se réveilla dans une cellule du poste de police où il avait livré la lettre la veille. Il fut accusé d'avoir troublé la paix et d'avoir frappé plusieurs clients de l'hôtel du « Marché » en plus d'avoir brisé deux chaises.

Le juge de paix le condamna à dix jours de prison. Ferguson ne pouvait payer les dommages causés, il avait bu tout son argent.

Minji-mendam avait mal à l'intérieur.
Il ignorait pourquoi.

Était-ce Ikwe qui lui serrait le cœur?

Était-ce la conscience d'avoir fait mal?

Était-ce simplement qu'il ne savait plus très bien si cette vengeance était encore nécessaire? Il avait observé l'activité nouvelle dans le village. Les gens avaient peur de lui. Il savait qu'il ne pouvait plus se montrer et il avait vu des hommes à qui il n'avait jamais rien fait se mettre à sa recherche. Il avait mal à l'amitié qu'il avait toujours témoignée à l'endroit des Français du village. Il avait mal à son orgueil de devoir se cacher, comme le gibier que l'on traque pour assouvir le besoin nouveau d'avoir toujours plus de peaux pour avoir plus d'argent pour acheter ce dont son peuple pouvait jadis se passer.

Il avait mal à son pays qui ne lui appartenait plus et où il devait se soumettre.

Il avait mal à ses lacs où il ne pouvait plus tendre son filet sans qu'on lui dise *c'est défendu, propriété privée*.

Il avait mal à sa forêt que l'on abattait arbre par arbre et que l'on remplaçait par des maisons, des chemins, des jardins...

Il avait mal à ses ancêtres qui avaient été les bénéficiaires de la mère-terre depuis des générations et que déplaçaient ceux qui creusaient la terre pour asseoir les maisons de pierres et d'arbres coupés.

Il avait mal à son amour pour cette femme qu'il avait prise pour épouse et que les arbres morts avaient foudroyée.

Il avait mal à sa pensée de n'avoir pas réagi par son père pour empêcher ces coupeurs de bois de tuer ses amis les arbres.

Il avait mal... mal.

Il était assis près de son feu qui ne produisait plus que des braises.

Il n'avait plus besoin de se dissimuler aux yeux des poursuivants; le soir, aucun d'eux n'osait s'aventurer en forêt.

Tout près du village des coupeurs de bois, il était plus à l'abri que très éloigné. En peu de temps il pouvait se rendre à l'orée de la forêt pour surveiller l'activité du village. Aussi ne bougea-t-il pas lorsque son oreille perçut un pas lent et presque silencieux qui s'approchait de son campement. Un de ses chiens grogna. D'un simple regard Minji-mendam le fit taire. Sans regarder, il savait que celui qui s'approchait était un Amik-Inini. Au bout de quelques instants il sut que le pas appartenait à un homme et que cet homme était plutôt âgé malgré l'assurance de sa progression.

Sa chienne favorite grondait sourdement et, bien que couchée, battait lentement de la queue de façon régulière. Elle aussi reconnaissait le pas. Les autres chiens ne s'occupaient de

rien. Comme si le pas avait appartenu au vent léger de la forêt. Comme si le rythme doux de ce pas avait été celui de l'esprit de la nuit qui marche pour ne pas s'endormir de rêves.

Quand les pas débouchèrent sur la petite clairière qui servait d'abri au trappeur, celui-ci dut à nouveau faire taire sa chienne blanche.

Il ne se retourna point. Mashkiki-winini s'approcha du feu de braises et s'assit presque à côté de Mendam. Avec des gestes lents il sortit de son maskimoth un sac de tabac fait d'une vessie de chevreuil et bourra sa pipe.

Sans dire un mot il prit une branche de cèdre sec et la mit dans la braise. Le feu s'y agrippa et il alluma sa pipe, creusée dans du bois d'érable. Il se mit à en tirer quelques bouffées pendant que la branche achevait de se consumer.

Minji-mendam était impassible. Muet. Pas un sourcillement ne venait briser la régularité des traits sur son visage basané. Ses cheveux noirs, tressés à la manière des anciens du village, jetaient des reflets scintillants dans la nuit et les jeux d'ombres et de lumière dansaient sur ses joues. Longtemps les deux hommes demeurèrent cois, dans cette position de compréhension mutuelle.

Si des paroles avaient été prononcées, elles se seraient perdues au creux des vallons sans rien apporter de plus à cette communication de

deux êtres de générations différentes mais d'aspiration commune.

Dans la lourdeur de ce silence, Minjimendam comprit que le Niganadjimowinini voulait faire comprendre l'inutilité des gestes posés pour se venger. Le vieil homme voulait par sa présence lui faire sentir la crainte qu'il inspirait aux habitants du village des coupeurs de bois et la méfiance qu'ils commençaient à manifester à l'endroit des autres Amik-Ininis.

Il comprit que ses propres enfants seraient montrés du doigt par ceux qui auront jugé sa race par ses actions personnelles.

Il comprit qu'il serait longtemps difficile à ses descendants d'obtenir justice de la part de la désormais majorité non-sauvage de la population.

Il comprit que si Ikwe avait vécu, elle aurait désapprouvé sa conduite et que l'obsession de cette présence aimée à ses côtés, chantant l'Air des Retrouvailles, n'était peut-être que la manifestation de ce mécontentement.

Il comprit que depuis la perte de son bras, il avait négligé son devoir le plus fondamental de père pour se consacrer entièrement à cette vengeance dont l'envie lui faisait déjà défaut.

Il comprit qu'à cause des événements, il ne pourrait jamais plus vivre avec ses deux fils en leur enseignant ce qu'il avait lui-même appris de son père et de son grand-père.

Il comprit que sa vie était devenue inutile à sa famille et à sa communauté; qu'elle perdait tout sens en dehors de la vengeance.

Il comprit...

Le vieil homme se racla la gorge légèrement. Il voulait parler et n'attendait que l'attention du Bras-Coupé.

Mendam tourna lentement la tête vers lui et le Niganadjimowinini demanda:

— Celui qui s'est pendu... C'est toi aussi?

Mendam secoua la tête négativement.

— Il y avait un doigt sur la table. Tous croient que c'est toi!

Mendam ne bougea plus et ses yeux devinrent vides d'expression. Il ouvrit pourtant les lèvres pour demander:

— Des enfants?

Et ce fut au tour du vieil homme de secouer la tête en signe de négation.

Entre ces trois phrases prononcées, il y eut de longs silences. Plus tard, le sorcier des plantes qui connaissait bien demain éteignit sa pipe, la remit dans son sac à tabac, plaça celui-ci dans son maskimoth, se leva et repartit du même pas lent et assuré.

Le léger bruissement des feuilles tombées l'automne précédent s'éloignait peu à peu et

Mendam ne l'entendit plus après la traversée du petit ruisseau. Il savait qu'il ne reverrait jamais plus cet homme qu'il aimait comme son propre père.

Alors, au milieu des tourments nés de la compréhension de ses actes, l'esprit de Minji-mendam se perdit dans la justification de son destin. Dans la seule justification possible à l'homme simple qu'il était... le respect de la parole donnée.

Et il réalisa qu'il n'avait pas d'autres solutions.

Son cœur faisait mal et brûlait ses pensées.

Dans le brasier de son esprit, il entendit la voix d'Ikwe lui chanter l'Air des Retrouvailles.

Dans cet esprit brûlant, il revit le corps souple et beau de celle qui l'avait quitté pour le long voyage vers nulle part.

Dans la chaleur de son esprit, il sentit sur sa peau le souffle caressant et chaud de sa compagne.

Et le désir hanta son esprit qui brûlait de l'inoubliable feu de son amour et il sut alors que ce feu ne s'éteindrait jamais...

Ce soir-là, il pleuvait sur le village des coupeurs de bois. L'ancienne terre des esprits des Algonquins, dénudée et poussiéreuse, était un immense bourbier où les gens, les chevaux et les chiens pataugeaient après chaque pluie.

Minji-mendam était à l'affût du moindre mouvement des soldats campés aux deux extrémités de la grande rue et montant la garde près de l'auberge.

Il observa le maréchal-ferrant, Stewart Mac-Intire, fermer les portes de sa boutique de forge et y poser l'énorme cadenas de fer qui empêchait les gens d'y entrer.

Il pensa: « Ces gens-là ont tellement peu confiance en leurs semblables qu'ils doivent cadenasser leurs maisons. » Aucun Amik-Inini ne penserait à barrer l'entrée de son wig-whom.

Le forgeron remonta la rue, son grand crochet de fer sur l'épaule. Il s'arrêta un moment devant un soldat et lui adressa la parole. Puis, il entra à l'auberge où il habitait.

Minji-mendam put observer à loisir tout ce qui se passait sous cette pluie régulière de l'été.

Lorsque la nuit commença à tomber, Minji-mendam déroula une grande peau d'orignal et s'en couvrit entièrement, blotti en elle. Appuyé à un gros pin, il ferma les yeux et s'endormit.

Lorsqu'il s'éveilla, quelques lueurs de lampe à l'huile brillaient encore aux fenêtres des maisons du village. La pluie tombait toujours et le trappeur au bras coupé eut un frisson. Il était trempé.

Il attendit encore. Il attendit que toutes les lueurs de lampes fussent disparues. Il sortit alors de sa cachette et se dirigea vers le centre du village des coupeurs de bois, en longeant l'orée de la forêt. Il parvint ainsi à l'arrière du magasin général du marchand Jos Parent. Il décrocha alors un petit paquet de fourrures roulées qu'il portait en bandoulière et se dirigea vers la porte. Il déposa son paquet de fourrures sur le perron et se glissa rapidement le long du mur.

Ses vêtements se confondaient avec la couleur des murs de billots. La densité de la nuit aidant, le trappeur se déplaçait en silence.

Devant l'auberge, il aperçut l'ombre d'un soldat qui montait la garde, adossé au chambranle de la porte. Mendam se colla au mur du magasin et attendit. Un chien passa près de lui et grogna. Le Mendam ne bougea pas. Le soldat fit un pas vers la rue en essayant de voir ce qui avait fait grogner le chien. La bête s'approcha de l'Algonquin et sentit ses pieds. Le chasseur retint son souffle. Le chien le quitta et traversa la rue en direction du soldat.

Mendam avait eu chaud.

Le soldat se pencha vers le chien et se mit à lui parler en anglais. Le chien se laissa caresser quelques instants puis continua sa tournée nocturne. Le soldat retourna à son abri, près du chambranle de porte.

Arrivant de derrière l'auberge, un autre soldat vint rejoindre le premier. Ils échangèrent quelques paroles et le premier partit vers l'arrière de l'auberge pendant que le second prenait sa place.

Minji-mendam attendit quelques instants et, quand le guetteur tourna la tête vers le vent froid, il en profita pour traverser la rue en prenant bien garde de ne pas mettre les pieds dans les flaques d'eau et faire du bruit. Il contourna le magasin de Ian MacIntosh et se dirigea vers l'arrière de l'auberge.

Doucement et sans bruit, il se glissa le long du mur de l'hôtel, passa près de l'écurie des visiteurs et il attendit quelques instants que le soldat ait le dos tourné pour bondir derrière lui et lui asséner un coup sur la tête avec la poignée de son couteau de chasse. Sans un cri, l'homme s'effondra comme un sac de sable que l'on jette par terre. Le Mendam lui enleva son couteau, prit son fusil et entra dans l'auberge. Il s'arrêta sur le seuil et écouta, tout en habituant ses yeux à cette obscurité nouvelle. Puis il se dirigea vers l'escalier menant au second plancher. Il débouchait au centre d'un hall autour duquel on pouvait compter six portes.

Le Mendam se dirigea vers la première. Il huma l'odeur qui émanait de cette chambre, ouvrit lentement la porte et la referma aussitôt.

Il recommença à la seconde puis, à la troisième... l'odeur du sabot de cheval que l'on taille est tout à fait particulière et ne peut être confondue avec les autres senteurs qui se dégagent des gens travaillant avec des animaux. Il était donc sûr qu'il s'agissait bien de la chambre du maréchal-ferrant Stewart MacIntire.

Il entra lentement, s'approcha du lit où dormait le compagnon de Ian MacIntosh et s'arrêta net lorsque celui-ci se retourna dans son sommeil.

Lorsque l'homme eut cessé ses mouvements, Minji-mendam vint jusqu'à la tête du lit, se saisit du grand crochet de fer et sortit de la chambre.

Là, il appuya le crochet sur le cadrage de la porte, prit une chaise au fond du hall et la plaça face à la porte de MacIntire. Il y posa l'arme du soldat le canon pointé vers la porte et l'attacha solidement à la chaise. Il attach ensuite la chaise à la rampe du haut de l'escalier. Il prit alors une lanière de babiche huilée et assouplie, l'attacha à la poignée de la porte, fit passer l'autre bout sous la chaise et ramena l'extrémité vers la gachette du fusil. Il y fixa la lanière en la bandant le plus possible, tira le chien à marteau tout en s'assurant que l'arme

était bien chargée, et se hâta de descendre et de sortir de l'auberge. En passant près du soldat étendu par terre, il lui ficela les mains derrière le dos avec une autre lanière de cuir. Puis, fonçant vers l'avant de l'auberge, il y trouva l'autre soldat endormi. Il n'eut qu'à traverser la rue et refaire le même trajet. Il regagna son poste d'observation et attendit. Il sursauta soudain réalisant qu'il n'avait pas laissé le doigt séché qui signait son acte. Il se promit de ne pas faire le même oubli pour la prochaine victime. Lorsque la barre du jour se forma, on entendit les coqs chanter sa gloire. Puis, une voix lança des ordres en anglais et il y eut des bruits de pas précipités. Puis des cris plus forts d'hommes en colère et un appel de clairon. Soudain une détonation se fit entendre à l'intérieur de l'auberge.

Sans aucun signe évident de satisfaction, sans être plus fier pour ce qu'il venait d'accomplir, le Mendam au bras coupé se leva, roula la peau d'orignal détrempée et, sous la pluie, regagna son campement du haut de la rivière. Là il alluma son feu à l'aide d'écorce de bouleau et entreprit de sécher ses vêtements. Puis, il s'allongea dans son minuscule abri d'écorce et s'endormit.

Son sommeil fut agité. Il se revit enfant, pourchassé par des monstres aux visages pâles qui crachaient le feu. Et Ikwe qui lui chantait

l'Air des Retrouvailles en s'arrêtant fréquemment pour lui reprocher sa conduite.

Alors, il s'éveilla et s'assit sur sa couche. Dehors il pleuvait abondamment et Mendam sut qu'il ne pourrait pas trouver le sommeil ce jour-là.

Tout le village était en émoi: la présence de l'armée n'avait pas empêché le Bras-Coupé de poursuivre son œuvre destructrice et les membres de la communauté anglophone du village furent pris de panique. On parla de se regrouper pour passer les nuits et, armés de pied en cap, on voulait prendre le village de la Pointeaux-Algonquins d'assaut et y trouver coûte que coûte le meurtrier qui s'y cachait sûrement.

On parla aussi de prendre les deux enfants comme otages afin de forcer le père à se livrer.

Certains extrémistes proposèrent de mettre le feu au village des Sauvages et de tirer sur ceux qui tenteraient de s'échapper.

Mais ce furent là des paroles que personne ne mit à exécution. Le bon sens des gens l'emportait sur la colère et la peur qui les avaient gagnés.

On savait parfaitement bien que les autres Amik-Ininis ne pouvaient être tenus responsables des actes d'atrocités commis par le Bras-Coupé devenu fou.

Le lendemain de la mort du maréchal-ferrant, le propriétaire de l'auberge signifia à Jos, dit Ti-Coeur, qu'il se passerait désormais de ses services, sans lui préciser que son renvoi tenait à sa race. C'était un « Sauvage ». Jos comprit.

Le détective Bouchard admira l'ingéniosité de l'homme qui avait tendu ce piège mortel à

sa victime. Il comprit que le Bras-Coupé s'était introduit dans la chambre puisque le grand crochet de l'homme fort était appuyé sur le cadrage de porte, à l'extérieur de la chambre. Il fut toutefois étonné de ne point trouver l'habituelle signature de l'Amik-Inini.

Il était sûr que le chasseur n'avait pas tué Paul Francis et que ce dernier s'était enlevé la vie lui-même. Mais il était certain que le Bras-Coupé en était directement responsable.

Il était maintenant sûr que l'histoire de la main coupée devait être quelque peu différente de celle que les personnes concernées lui avaient racontée.

Mais il avait un autre meurtre à élucider et celui-là ne portait pas la marque du Bras-Coupé.

Il ne devait rien laisser au hasard et bien que l'Indien soit recherché pour plusieurs meurtres, personne ne l'avait encore vu perpétrer les crimes pour lesquels on l'accusait.

Des preuves tangibles étaient nécessaires. Rien ne restait que le doigt séché de l'affaire du cadavre calciné du boxeur John Ireland.

Charles McCartney avait été tué d'un coup de hache à deux taillants. Hache que le marchand Jos Parent avait formellement reconnue comme une des quinze vendues à Minjendam.

Les lanières de cuir de babiche huilées qui servaient d'attache aux doigts que recevaient les victimes étaient habituellement confectionnées par les Indiens. Mais rien ne prouvait que le Mendam les avait faites.

Le doigt séché trouvé sur la table chez Paul Francis prouvait que quelqu'un l'y avait déposé mais l'absence de signes de bataille et la chaise renversée sous le corps du pendu laissaient plutôt croire à un suicide.

Finalement, le fusil ingénieusement relié à la poignée de la porte de chambre du forgeron par une lanière de babiche huilée, démontrait encore une fois l'emploi d'un même matériel.

Toutefois, l'absence du doigt séché intriguait fort le détective Bouchard.

Le fusil appartenait au soldat en faction qu'on avait retrouvé assommé, et les mains liées à l'aide d'une lanière de babiche huilée pouvaient encore une fois qu'il s'agissait sûrement d'un Indien.

Il fallait absolument faire parler les Indiens de la Pointe avant que les gens du village n'interviennent et prennent à parti des innocents. Il fallait obtenir l'aide des soldats pour arriver à prendre le Bras-Coupé vivant et connaître l'autre version des événements. Le seul qui puisse donner une version différente de celle des Anglais.

Accompagné du lieutenant Rolfe de l'armée du Canada, le détective Aldé Bouchard de la police fédérale décida de rencontrer les beaux-parents de l'Indien recherché et d'interroger les enfants. Les enfants étant plus vulnérables que les adultes, ils commettraient peut-être des erreurs.

Accompagné du lieutenant Rolfe de la milice fédérale et de deux soldats, le détective Bouchard monta dans une des charrettes gouvernementales tirée par deux chevaux tranquilles et forts. Deux immenses percherons noirs, le col arrondi, la crinière rasée. Avec un calme qui n'avait rien de militaire, le conducteur commanda son attelage en secouant les rênes et les deux bêtes se mirent à avancer au pas. L'attelage quitta l'extrémité sud du village, pour suivre la rue principale bordée à droite par la colline de l'église et à gauche par quelques maisons. En moins de dix minutes, malgré la lenteur des chevaux, l'attelage arrivait en vue des premières habitations Amik-Ininis. Deux petites maisons de bois rond, puis quatre wig-whoms d'écorce de bouleau. Plus loin, dispersées çà et là, quelques tentes de toile de marine, légères et faciles à transporter.

Puis finalement, débouchant sur une « clairière » que les Français appelaient « D'sert », abréviation de « Désert », une trentaine d'autres habitations de formes et de constructions diver-

ses. Deux longues maisons d'écorce et de branches étaient placées au centre de ces installations plus ou moins temporaires. Elles servaient de lieu de réunions au conseil de la tribu, sous la gouverne du vieux chef Pakinawatik, malade et ne se déplaçant plus qu'avec grande difficulté. Il avait obtenu des concessions de terres officielles pour les siens mais vivait sur une terre lui appartenant en propre, sur le chemin du nord de la rivière Gatineau.

Plusieurs autres Amik-Ininis vivaient en retrait, de l'autre côté du village des coupeurs de bois et ne venaient à la Pointe que pour les réunions du conseil de tribu. La plus vieille des deux longues maisons avait jadis servi de chapelle aux premiers missionnaires qui y dirent la messe pendant plus de dix ans avant la construction de l'église de pierre.

Ne sachant trop par où commencer, le détective Bouchard se dirigea vers une des maisons de billots et frappa à la porte. Il attendit quelques minutes. Personne ne répondit.

Il allait redescendre lorsqu'il aperçut une ombre à l'intérieur. Il se ravisa, refrappa et attendit encore... La porte s'ouvrit et un grand gaillard presque aussi gras que le barman Jos mais beaucoup plus grand, se pencha pour sortir de son shack. Il se planta devant la porte, le masquant complètement à la vue du policier qui dut faire un pas en arrière et lever la tête vers le ciel pour s'adresser à l'homme.

— Pardonnez-moi de vous déranger mais je voudrais savoir si vous connaissez le Mendam au bras coupé ?

Le torse nu et les cheveux très courts, le Sauvage dégageait une impression de puissance extraordinaire. Il fit signe qu'il ne comprenait pas le français et gêné, rebaissa la tête pour entrer dans la cabane de bois rond.

Un peu soulagé, Bouchard remonta dans la charrette et dit au lieutenant de milice: « I would'nt like to see this guy when he is mad ». Le soldat sourit en signifiant au conducteur de repartir vers la prochaine habitation.

La voiture s'arrêta devant un wig-whom d'écorce de bouleau et cette fois, Bouchard hésita avant de s'en approcher. Il fit le geste de frapper mais se ravisa, réalisant qu'il s'agissait d'une habitation d'écorce et que l'usage de frapper n'était peut-être pas tellement répandue chez les Algonquins.

Il appela: « Il y a quelqu'un ? ».

Une jeune fille passa la tête par l'ouverture ronde du wig-whom et dit dans un très bon français:

— Oui, bien sûr.

— Bonjour. Je suis à la recherche de l'homme au bras coupé. Sauriez-vous où il se trouve ?

La jeune fille regarda l'étranger droit dans les yeux et dit gravement en pesant chaque parole:

— Je ne le connais pas et il n'est pas ici ! Elle rentra la tête en rabattant la toile de fermeture du wig-whom.

Le détective remonta dans la charrette et dit au lieutenant Rolfe:

— C'est drôle mais je ne sais pas comment agir avec ces gens-là. Ils ne semblent pas... Il s'arrêta net en réalisant qu'il parlait français à un soldat de langue anglaise et demanda en anglais: « I am sorry. I don't think you've understand what I've just said » mais avant qu'il n'ait eu le temps de traduire ses paroles, le lieutenant répondit avec un fort accent:

— Il faut faire comme avec les Blancs. Ils ne sont pas différents. Ils doivent apprendre à respecter l'autorité et l'uniforme.

— Ouais, répondit Bouchard. Mais en attendant il faut que je trouve les beaux-parents de ce Mendam. Le vieux s'appelle Ajjiwa. Allons-y.

La charrette s'ébranla à nouveau vers la cabane suivante. Elle était un peu plus grande que les autres et beaucoup mieux entretenue. Située non loin de la rivière, quelques arbres formaient une espèce de haie assez dense pour qu'elle soit isolée. Bouchard remarqua un canot d'écorce qui était là, par terre, à l'état de fabrication. L'écorce de bouleau avait sa forme repliée et plusieurs pierres étaient disposées à l'intérieur pour lui donner ce fond plat néces-

saire à une bonne flottaison et à un équilibre stable. Il était en contemplation devant ce chef-d'œuvre d'invention qui avait permis aux premiers explorateurs français de se déplacer dans ce grand pays qui rapetissait chaque jour, lorsqu'un homme apparut venant de la rivière et portant deux seaux d'écorce remplis d'eau.

L'homme s'arrêta net en voyant le détective. Son regard se porta ensuite par-dessus l'épaule du policier vers la charrette sur laquelle se tenaient les trois soldats.

Il posa les récipients par terre et demanda en français :

— Vous cherchez quelque chose ?

Bouchard tendit la main à l'homme d'un certain âge en lui disant :

— Je m'appelle Aldé Bouchard et je cherche Ajjiwa.

Il y eut silence et Bouchard sentit que l'homme ne prendrait pas sa main tendue. Il la baissa, un peu gêné d'être un policier. Les gens se méfiaient de lui.

Le visage de l'Algonquin se durcit.

— Ajjiwa, c'est moi ! Toi, tu es la police ?

— Je cherche l'occasion de rencontrer ton beau-fils au bras coupé. Sais-tu où il est ? demanda Bouchard sans répondre à la question de l'Indien.

Il y eut un autre silence et les yeux d'Ajjiwa ne quittèrent pas ceux du détective.

Il laissa tomber :

— Tu veux l'amener ?

— Il a tué au moins trois personnes, le savais-tu ?

Et la réponse vint rapide et sèche :

— Ceux qui sont morts avaient coupé son bras.

— Mais il n'avait pas le droit de faire justice lui-même. La loi le défend.

Le front de l'Algonquin se plissa. Il jeta :

— *Ta* loi, celle qu'on nous a imposée. Pas celle de mon peuple.

Le détective ne sut que répondre. Il fallait trouver un argument valable pour connaître la cachette du trappeur. Levant les yeux vers ce représentant de la loi des Blancs, Ajjiwa demanda :

— Ceux qui ont fait du mal à Minjiamdam, tu vas les punir aussi ?

— Si ton gendre me raconte ce qui est arrivé et si j'obtiens des aveux concernant les événements, oui je verrai à les traduire en justice.

Mais il n'avait pas réussi à convaincre cet homme à l'esprit vif et clair qu'était Ajjiwa et il l'entendit dire, avec un calme déconcertant :

— Une grosse amende en argent des Blancs pour avoir coupé le bras d'un trappeur algonquin et une corde de chanvre indien autour du cou du trappeur algonquin pour avoir puni ses agresseurs sans permission. Je ne sais pas où il est mais si je le savais, je ne le dirais pas. Les Algonquins ont toujours obéi aux lois de ceux qu'ils ont toujours aidés, mais ils sont fatigués de perdre leurs membres un à un.

Sur ces derniers mots, il renversa les deux seaux d'écorce de bouleau remplis d'eau qu'il avait déposés par terre à la vue du policier et se dirigea vers sa cabane de bois rond sans plus s'occuper de ce dernier.

Bouchard demeura un instant sur place en regardant s'éloigner ce Sauvage surprenant qui venait de lui parler d'égal à égal.

Il pensait : « Je ne crois pas du tout que le Bras-Coupé soit aussi conscient de cette drôle de situation. Mais cet Ajijiwa ne manque pas de courage et il est franc. Je ne tirerai probablement rien de ces gens. Ils se protègent entre eux, ils le feraient même envers un ennemi. »

Le policier s'éloigna du canot d'écorce et remonta dans la voiture où le lieutenant Rolfe l'attendait.

Machinalement et par gestes, il fit comprendre au conducteur qu'il désirait retourner au village. Pendant que le conducteur manoeuvrait son attelage Aldé Bouchard se plongea dans une

profonde méditation. Il cherchait à comprendre...

Ce soir-là, Ajijiwa, père de la belle Ikwe et responsable de l'éducation des enfants qu'elle avait eus avec Minji-mendam qu'il aimait comme son fils, parla longuement avec les deux enfants du trappeur. Tous trois, assis sur des bûches de bouleau jaune, veillèrent tard : Ajijiwa raconta tout ce qu'il était nécessaire à ces enfants d'apprendre.

Jusqu'à là ils avaient ignoré le véritable motif qui avait poussé leur père à tuer des *boss*. Maintenant, ils savaient. Dans leur tête d'enfant, ils comprenaient que la chose était grave, sans pouvoir mesurer les conséquences de ces actes.

Ils eurent du chagrin de n'avoir pas vu leur père depuis tant de lunes.

Ils ne purent que pleurer quand ils comprirent qu'ils ne le reverraient peut-être plus jamais.

Cette nuit-là, la grand-mère Tanis s'endormit fort tard et Ajijiwa écouta longtemps battre les cœurs dans le silence de la cabane.

Les chevaux étaient fatigués et n'allaient plus qu'au pas. Alphonse, qui tenait les rênes, n'arrivait plus à les faire trotter.

Assis à l'arrière de la charrette, son ami Hector et son patron Jim McManamy faisaient la conversation, les pieds dans le vide. Entre eux deux fusils reposaient. Depuis plusieurs semaines maintenant ils traînaient ces armes, au cas où le Bras-Coupé attaquerait ce maudit contracteur qui les payait le plus mal possible pour les longues heures passées à voyager entre les chantiers et les campements des draveurs.

Pourtant, une espèce de camaraderie s'était établie entre les trois hommes depuis que les deux Canadiens français avaient promis de protéger leur patron contre toute attaque de l'Indien.

McManamy était inquiet. À n'importe quel tournant du sentier l'ombre du Bras-Coupé pouvait surgir. Des six membres de l'expédition nocturne de l'automne précédent il ne restait que MacIntosh et lui.

Des six responsables de la perte du bras droit du Sauvage trois étaient célibataires, ils étaient morts.

Des trois mariés, un était mort. Sa femme l'avait d'ailleurs abandonné avant qu'il ne soit tué et semblait peu peinée le jour de l'enterrement.

Il restait seul à vivre à part le responsable direct de cette expédition sanglante, MacIntosh. Il ne voulait pas mourir si tôt. Puisque la police et l'armée n'arrivaient pas à capturer ce fantôme de la forêt, il avait décidé de se rendre à ce Bouchard pour tout lui raconter de l'événement qui avait provoqué la colère et la vengeance de Minji-mendam. Il lui demanderait de l'arrêter et de le protéger contre ce fou. Il ne pouvait prendre la chance de se faire tuer si jeune, déjà père de trois enfants.

Sa décision étant prise, il réussit à sourire et à fêter cette idée qu'il venait d'avoir. Il sortit un flasque de caribou et en offrit à Hector qui ne se fit pas prier pour ingurgiter la douce liqueur inventée par les Sauvages mais adoptée par tous les Blancs fournisseurs d'alcool.

Puis le flacon changea de main et de bouche de façon régulière jusqu'à ce qu'il fut complètement vidé.

La conversation devint beaucoup plus intime; les chevaux ne se guidaient plus que par leur instinct de «suiveurs de chemins et de pistes battues». Les trois hommes chantaient maintenant des chansons du folklore français. McManamy les apprenait beaucoup plus vite que la moyenne des anglophones.

Hector balançait de grandes claques dans le dos de son patron qui ne pouvait que rire de ces nouvelles familiarités. Il faisait bon, pour

un *boss*, de redescendre au niveau des employés et de leur prouver qu'il était aussi un être humain. Hector demanda :

— Hey boss, sais-tu que c'est la première fois que j'prends un coup avec un Anglais ?

McManamy de répondre en riant :

— And it might be the last too, tu sais-tu que c'peut être le dernier ?

Et tous trois d'éclater d'un rire gras d'hommes ivres.

Soudain, McManamy sauta de la charrette en marche en criant :

— Arrête le ch'fal, j'vas make a crap.

Alphonse cria :

— Who la gang, le *boss* va chier.

Et il rit encore. Hector enchaîna :

— Câlisse, un *boss*, ça chie comme tout le monde, par le cul.

À peine avait-il prononcé ces paroles qu'un cri épouvantable d'homme frappé d'horreur retentit. Malgré l'alcool ingurgité, les deux employés du contracteur saisirent leurs fusils et coururent vers l'orée de la forêt où avait disparu Jim McManamy. Même si la noirceur commençait à tomber, les deux hommes n'eurent aucun mal à trouver leur patron recroque-

villé sur lui-même, les culottes baissées jusqu'aux chevilles, un épieu de frêne planté dans le dos. L'épieu était fixé à un arbre de frêne replié et retenu par un mince fil de babiche retenant un crochet de bois. À l'endroit même où les excréments étaient tombés, une broche de laiton traversait le sentier. La seule pesanteur des excréments avait suffi à déclencher le piège.

Le hasard avait voulu que ce piège à ours soit placé à l'endroit même où l'homme avait décidé de vider ses entrailles.

En examinant les alentours pour tenter de trouver l'auteur de ce crime, si crime il y avait, Alphonse et Hector trouvèrent trois autres fils de laiton tendus à une vingtaine de pas l'un de l'autre.

Ce n'était pas le hasard qui avait fait fonctionner ce piège sur McManamy.

Ils tentèrent de trouver un signe de présence mais n'y parvinrent pas. Ils n'osèrent point toucher à quoi que ce soit et se dépêchèrent de se rendre au village à toute la vitesse dont étaient capables les deux chevaux de trait.

Apeurés et encore sous l'influence de l'alcool, ils racontèrent leur aventure à MacIntosh. En très peu de temps, toute la population parlait du cinquième meurtre du Bras-Coupé. Peut-être le sixième selon certains, si l'on comptait la disparition de Ferguson.

Bouchard, accompagné du lieutenant Rolfe de la milice et de quatre soldats, fut sur les lieux du meurtre assez tôt le lendemain matin. Meticuleusement il étudia le système de piège dans lequel était tombé McManamy.

De la façon dont l'épieu était entré dans le dos du contracteur, soit à un angle d'environ 30° et venant du sol, il en conclut qu'il aurait aussi bien pu tuer un ours passant au dessus, ou encore un orignal. Il examina ensuite les autres fils de laiton tendus.

Il n'y en avait pas que trois comme l'avaient raconté Hector et Alphonse, mais bien une dizaine et tous placés là où des pistes d'originaux étaient visibles. Bouchard les désamorça un à un avec l'aide des soldats tout en songeant que les deux bûcherons étaient passés bien près de subir le même sort que leur patron en furetant aux alentours dans la demi-ombre de la forêt.

Il vérifia soigneusement le sol humide des sous-bois afin de découvrir des pistes d'hommes mais les empreintes de pas laissées par les deux bûcherons, qui portaient des souliers-de-bœuf, pouvaient très bien se confondre avec celles qu'aurait pu laisser le Bras-Coupé.

Était-ce seulement le Bras-Coupé qui avait tendu ces pièges? Ne pouvaient-ils être l'œuvre

de braconniers qui tentaient de prendre du gibier le plus silencieusement possible?

Mais les menaces proférées par le Minjendam laissaient filtrer des doutes sur tout ce qui pouvait toucher aux six responsables de l'amputation de son bras et la population ne manquait pas de le blâmer pour tout acte semblable.

Rien. Pas de trace de doigt séché comme pour les autres meurtres. Le détective prit quand même la résolution d'organiser des battues serrées durant les prochaines journées. La situation avait assez duré et avant que les habitants du village de Manito-Akki ne soient tous pris de panique, il fallait faire quelque chose.

Étendu sur le dos dans son minuscule wig-whom, Minji-mendam avait la gorge serrée.

Quelque chose au sein de son être lui faisait une boule. Il avait mal.

Son corps était meurtri et son esprit en feu.

Il ignorait pourquoi le destin s'était acharné sur lui de la sorte? Pourquoi tous ces malheurs étaient-ils arrivés? Pourquoi Ikwe était-elle morte?

Pourquoi cette longue maladie l'avait-elle terrassé? Sans cette maladie, sa compagne ne l'aurait pas abandonné! Et l'histoire de la dette au marchand écossais n'aurait pas fait de lui un criminel! Il n'aurait pas perdu son bras et le désir de la vengeance ne serait pas né en lui!

Pourquoi ne pouvait-il être comme tous les autres Amik-Ininis de la Pointe-aux-Algonquins? Pourquoi avait-il refusé de trapper de moitié avec le MacIntosh? Pourquoi était-il né différent? Pourquoi n'acceptait-il pas de vivre comme les coupeurs de bois et de servir comme ses frères? Pourquoi voulait-il tellement demeurer indépendant alors que la dépendance de son peuple était de plus en plus évidente à mesure que la forêt rapetissait sous la hache des gens venus du sud? Pourquoi devait-il se cacher, lui qui avait toujours eu la fierté d'être ce qu'il était?

Pourquoi ses enfants devraient-ils subir la honte d'avoir un père meurtrier alors que ses actes avaient été dictés par sa fierté d'homme, respecté par tous? Même par les *Boss*?

Et pourquoi Ikwe venait-elle hanter son esprit chaque fois qu'il assouvissait un peu plus cette vengeance pour laquelle il vivait désormais?

Son esprit, embrouillé par tant de questions, était incapable de lui donner les réponses qu'il aurait voulu obtenir.

Son esprit d'homme simple cherchait désespérément une justification à tous ces actes qu'il n'aurait jamais pu poser sans cette motivation de vengeance!

Il aurait voulu s'arrêter là: ne plus tuer.

Ne plus inspirer la crainte à son propre peuple. Ne plus craindre de rencontrer les gens en face et pouvoir leur dire: «Je ne tuerai jamais plus». Mais il savait que cela était impossible.

On ne retire pas la parole donnée.

On ne tue pas non plus des *boss* sans être puni de mort.

Au milieu de ces pensées, de ces désirs, de ce vide qui était en lui, de cette étreinte au creux de son cœur, de cette angoisse dans son esprit, la voix d'Ikwe lui chantait l'Air des Retrouvailles et l'invitait à la rejoindre. Dans la

confusion de cette pensée de l'homme abandonné, le corps d'Ikwe qui l'invitait à se fondre en elle et à n'être plus qu'un au milieu de ce monde grouillant d'étrangers venus de partout. Dans cette peine qui ne saurait plus mourir qu'avec son propre corps, le souffle d'Ikwe brûlait son cœur de guerrier.

Et la forêt s'estompa peu à peu et les arbres disparurent. Il n'y avait plus rien qui existait pour le Minji-mendam, «Celui qui se souvient». Il n'y avait plus que le vide. Qu'un vide immense où il était seul avec Ikwe.

Puis Ikwe disparaissait et il se retrouvait seul, seul.

Et il eut mal à son mal.

Et il eut peur à sa peur.

Et il se mit à craindre sa crainte.

Et il fut fier de sa fierté mais,

Il eut honte de sa propre honte,

Et détesta la haine.

Il ferma les yeux pour ne plus voir et se ferma la bouche à deux mains pour ne pas parler.

Il noua sa gorge pour ne pas pleurer et pleura pour ne pas vomir.

Et il se leva pour ne pas dormir.

Et il marcha pour ne pas mourir et **marcha** et **marcha**...

Lorsqu'il s'arrêta, il entendit des voix et revint à sa propre réalité. Il se dissimula derrière un sapin et vit une charrette tirée par deux chevaux arrêtée au milieu de la piste.

Un homme, portant un uniforme couleur de feuilles mortes de la forêt, se tenait près des chevaux. Il tenait un fusil à la main et regardait sans cesse vers l'orée de la forêt de l'autre côté de la piste des chevaux.

Minji-mendam fixa son regard vers l'endroit où regardait ce milicien et put apercevoir plusieurs silhouettes qui s'agitaient dans le sous-bois. Il eut envie de voir ce qui se passait.

Il se pencha et ramassa une branche morte qu'il lança à quelques pas devant les chevaux. Les deux bêtes sursautèrent, hennirent et se cabrèrent pendant que le soldat laissait tomber son arme pour saisir la bride afin de les calmer.

Rapide comme un chat, Minji-mendam se glissa hors de son abri et traversa la piste devant les chevaux alors que le milicien, tenant ces derniers par la bride, lui tournait le dos.

Les autres hommes, dans le sous-bois, ne s'occupèrent point de l'énerverment des bêtes de trait et continuèrent leur travail.

Le trappeur au bras coupé vit l'homme habillé en civil et quatre hommes en uniforme en train de désamorcer des pièges tendus.

En observant attentivement il aperçut un corps recroquevillé sur lui-même, un épieu planté dans le haut du dos.

Il ne bougea plus par crainte d'être découvert.

Il n'avait sur lui aucune autre arme que son couteau de chasse et quelques tresses de peau d'original.

On entendit un des soldats dire :

— On dirait que c'est un fantôme, c'te Bras-coupé-là ! Il tue comme il le veut mais personne le voit jamais.

L'Amik-Inini comprit que ce crime lui serait aussi imputé, comme celui du Francis qui s'était pendu lui-même.

Il comprit que tous les crimes lui seraient désormais imputés et que rien ni personne ne pourraient maintenant changer l'opinion des gens du village des coupeurs de bois. Même les siens devaient croire qu'il était un monstre assoiffé de sang.

Et il eut envie de sortir de sa cachette afin de crier à ces gens qu'il avait eu l'intention de tuer tous ces hommes mais qu'il avait été aidé par la peur pour le Francis.

Afin de savoir qui était étendu avec un épieu dans le dos, il s'approcha lentement du corps alors que les autres s'affairaient à déclencher les pièges.

Dangereusement près des soldats, il savait que le moindre craquement provoquerait sa perte. Aussi ne se déplaçait-il qu'avec beaucoup de précaution.

Arrivé à sept ou huit pas de la victime, il reconnut le contracteur McManamy. Il s'éloigna aussitôt de l'endroit, tout en restant assez près pour surveiller le groupe.

Un des soldats parla en anglais aux autres hommes en uniforme et ces derniers ramassèrent le corps du contracteur et le transportèrent dans la charrette.

Déjà les mouches, sentant la mort et le début de putréfaction, s'étaient mises à tourbillonner autour de l'Irlandais. Puis tous se dirigèrent vers la voiture à chevaux et s'éloignèrent par la piste qui menait au village des coupeurs de bois.

Minji-mendam s'approcha alors de l'endroit où reposait le corps quelques minutes plus tôt et se mit à examiner le sol avec attention. Toutes les marques de pas appartenaient à des étrangers. Souliers-de-boeuf, bottes à talons et bottines minces.

En scrutant plus attentivement, il décrocha un brin de laine brune accroché à une épine de cenellier. En l'examinant de plus près, il put reconnaître le tissu que les Français appelaient *l'étoffe du pays*, et avec laquelle les gens du village confectionnaient les pantalons de travail.

L'étoffe avait été colorée avec de la teinture d'écorce d'aulne.

Les pièges tendus étaient donc l'oeuvre d'un Blanc, mais le Mendam devrait en porter la faute.

Minji-mendam prit alors une résolution. D'un pas ferme il se dirigea vers le chemin de la rivière menant à Hull et Ottawa.

Le lendemain, au village des coupeurs de bois, on organisa des battues. Plus de cent vingt personnes y participaient.

Un plan couvrant tout le territoire qui s'étendait de la rivière Désert au grand lac Bítobi fut préparé par le lieutenant Rolfe et le détective Bouchard. Chacun savait exactement quelle grandeur de terrain il aurait à battre. Pendant ce temps, le lieutenant et ses hommes fouilleraient toutes les cabanes et wig-whoms de la Pointe-aux-Algonquins.

Rien ne serait laissé au hasard. Il fallait absolument trouver le meurtrier.

Entretemps, Ian MacIntosh remplissait des valises qu'il chargeait dans sa voiture couverte, à mesure qu'elles étaient prêtes. Il avait décidé de partir de ce village maudit jusqu'à ce que le Bras-Coupé soit arrêté ou abattu.

Il avait condamné les fenêtres de son magasin et la porte de la façade.

Il était décidé à partir de nuit afin de ne pas attirer l'attention des gens du village de crainte que le Bras-Coupé ne l'apprenne et se mette à sa poursuite. Il était devenu la prochaine cible.

Sa femme et ses enfants étaient déjà partis vers Ottawa où habitait sa famille.

Il chargeait les valises à la noirceur depuis un bon moment lorsqu'il s'aperçut qu'une ombre le surveillait.

Debout le long du mur sud de son magasin, la silhouette se dessinait sur les bardeaux pâles. MacIntosh eut peur. Un frisson secoua son corps et il eut l'impression que ses jambes se dérobaient sous son poids.

La sensation qu'il éprouvait était désagréable. Il aurait dû oublier le montant de la dette du trappeur plutôt que de s'embarquer dans cette affaire.

Il songea en même temps que s'ils avaient tué ce « maudit sauvage », ses cinq compagnons ne seraient pas morts à cette heure.

Il n'espéra plus qu'avoir la chance de mettre la main sur sa carabine Winchester laissée à l'intérieur de la maison.

La peur le clouant sur place se changea en panique et il s'élança soudain vers la porte de sa maison. Affolé, il trébucha sur le palier de la porte et s'effondra gueule première dans la cuisine où reposaient ses deux dernières valises. Complètement terrifié, croyant que l'ombre allait fondre sur lui, il se releva et courut vers la table où reposait son arme. Se tournant aussitôt vers la porte et sans presque viser il tira sur l'ombre qui se dressait maintenant dans l'embrasement... l'homme s'effondra face contre terre à l'intérieur de la cuisine en laissant tomber une petite cruche de terre cuite qui se renversa et se répandit sur le plancher.

Il poussa quelques plaintes en tentant de se relever et l'Écossais, toujours en proie à une peur terrible, actionna le levier de sa carabine afin de faire monter une autre balle mais le mécanisme s'enraya soudainement, il eut encore plus peur que l'homme ne se relève.

Dans la rue principale on entendit des voix qui criaient des ordres donnés en anglais. Des hommes couraient. Moins d'une minute plus tard, alors que le marchand tentait toujours de faire fonctionner son arme en ne quittant pas des yeux la forme étendue devant lui, quelques soldats suivis de plusieurs habitants du village arrivèrent sur les lieux. Le lieutenant Rolfe arriva en trombe quelques secondes après.

— What happened?

Il enjamba le corps étendu qui avait cessé de bouger et arracha la carabine des mains de MacIntosh qui n'opposa aucune résistance. Jos Parent apparut dans l'encadrement de la porte en combinaison, son fusil à la main. Il regarda par terre et reconnut le métis Dan Ferguson étendu à plat ventre. Une tache de sang maculait son côté droit juste un peu plus haut que la ceinture.

Parent, aidé du lieutenant Rolfe, tourna le métis sur le côté gauche et déchira la chemise en partant de la brûlure qu'avait faite la balle en touchant l'homme.

Il déclara :

— Chanceux comme un pape; la balle a juste brûlé la graisse. Chanceux en maudit que ç'a pas été un coup de fusil parce qu'y aurait pas rien qu'un trou dans' peau.

Le métis revenait à lui, saoul comme bien peu d'hommes pouvaient l'être.

Il était beaucoup plus tombé par la force de l'alcool que par la brûlure de la balle.

Pendant ce temps, le marchand écossais était assis sur une chaise, les yeux vides et la lèvre tremblante.

Il en avait été quitte pour la peur. Il n'avait pas tué son propre employé revenu, sans que personne ne le sache, de la ville d'Ottawa où il avait séjourné sous bonne garde.

Mais il était maintenant plus sûr que jamais qu'il devait partir.

Quand le détective Bouchard arriva sur les lieux, il recommanda au lieutenant de laisser deux hommes de faction près de la maison du marchand afin qu'il se sente en sécurité pour la nuit.

MacIntosh réclama alors une protection jusqu'à Ottawa et un départ immédiat, mais le lieutenant Rolfe refusa net.

Ses hommes resteraient à le protéger pour la nuit, aucun départ ne se ferait avant la levée du jour.

On transporta le métis ivre au campement de la milice où l'on pansa la blessure superficielle. On l'y garda sous surveillance toute la nuit. Il était tellement ivre qu'il ne se rendit pas compte qu'on désinfectait la plaie et qu'on lui mettait un pansement.

Bert Côté n'avait pas bu depuis plusieurs jours et la soif le tirait. Il ne cessait de puiser dans le seau d'eau potable et de boire pour apaiser sa soif d'alcool.

Il était songeur et se demandait où prendre l'argent pour acheter la boisson dont il avait besoin pour à nouveau se sentir homme, lorsque Ti-Trou arriva en courant, tout échevelé et le souffle court... Bert sursauta.

— Maudit baptême de viarge, j't'ai déjà dit d'pas m'énerver d'même en arrivant dans mon dos.

Le grand adolescent raconta en vitesse les événements de la veille au soir, sans même s'occuper de la remarque de Bert. Prestement et comme si la chose revêtait une très grande importance pour lui, ce dernier passa sa chemise et mit son nouveau pantalon d'étoffe du pays, ses souliers de bœuf et sortit en laissant la porte de son shack ouverte à tout venant.

Suivi du grand idiot Ti-Trou, il se dirigea avec empressement vers le magasin de l'Écos-

sais en passant devant le campement central de la milice où reposait le métis Dan Ferguson.

Il arriva juste à temps pour voir les soldats mettre les deux dernières valises dans la charrette, pendant que MacIntosh montait sur le siège avant de la voiture recouverte d'une bâche.

Le lieutenant donna ses dernières recommandations aux soldats et à MacIntosh :

— Don't forget: you escort him for about five miles and you come back. We will all be at the indian village to check. And you MacIntosh, don't go shooting on the first shadow you see; you can be very dangerous with that rifle of yours.

Les deux soldats enfourchèrent deux énormes chevaux de voiture sans selle et se préparèrent à suivre la charrette de l'Écossais.

L'attelage de deux chevaux du marchand s'ébranla lentement, la charge était lourde.

Lorsqu'il passa près de Bert Côté et de Ti-Trou, l'ivrogne lui cria :

— La peur ça fait chier dans les culottes, Monsieur le *boss*...

Ti-Trou enchaîna :

— Pis la marde ça pue comme les Anglais.

Bert donna un coup de coude à l'idiot.

— Maudit niaiseux, c't'un Écossais s'pas un Anglais.

— Ben pourquoi qu'y parle anglais d'abord?

Bert haussa les épaules, il trouvait la question stupide.

L'attelage s'éloigna par le chemin du sud qui longeait presque la rivière Gatineau jusqu'à Hull.

Bert demeura sur place jusqu'à ce que les deux soldats à cheval eurent disparu de sa vue au premier virage.

Il tourna alors les talons et entra au magasin général de Jos Parent. Ti-Trou, qui le suivait de près, remarqua :

— T'as accroché tes culottes neuves, y'a des fils de laine qui dépassent.

Bert s'arrêta net et se retourna sur lui-même pour constater que plusieurs brins de laine étaient tirés. Il s'avança vers le comptoir et demanda à Jos Parent :

— Si ta femme est pas trop près, peux-tu me donner une cruche de p'tit blanc pis mettre ça sur le bill?

Jos Parent le servit bonassement en rouspétant un peu, pour la forme.

— Ton compte commence à grimper pas mal, j'trouve. J'ai hâte que tu m'en donnes un peu dessus.

Blotti derrière un grand rocher, Minji-mendam guettait la piste des voitures qui longeait la rivière. Il avait passé la nuit à cet endroit en épiant le moindre bruit et le moindre signe de présence humaine.

Rien. Personne n'avait bougé le long du chemin de la rivière. Le trappeur n'avait pas fait de feu pour ne pas être repéré et s'était contenté de quelques morceaux de viande fumée comme repas. S'étant abreuvé à une source d'eau fraîche située à proximité de son observatoire, il attendait patiemment le passage du sième coupable.

Sa patience, il la tenait de son hérité mais la solitude lui pesait beaucoup.

Cette solitude qui troublait son esprit et le faisait agir différemment des autres gens de sa race était devenue insupportable. Avec l'élimination du véritable responsable de l'amputation de son bras mourrait son désir de vivre et il sentait une grande paix l'envahir à cette seule pensée.

Il sentait que le moment des retrouvailles approchait et qu'il reverrait la belle Ikwe.

Il songeait aussi que les deux fils que cette femme lui avait donnés devaient vivre normalement; tant qu'il serait le Bras-Coupé meurtrier, ils ne pourraient obtenir la paix de la part d'une population apeurée.

Il comprenait que ces deux magnifiques continuations de la lignée des Minji-mendam ne seraient jamais plus tout à fait les mêmes à cause des actes posés par leur père.

Il naquit en lui le désir de revoir ces deux Amik-Ininis avant de partir à jamais.

Il naquit en lui le désir de disparaître pour qu'ils puissent devenir de véritables hommes.

Il naquit en lui le sentiment de culpabilité du père qui n'a pas aidé ses fils à sortir de l'enfance joyeuse.

Il naquit en lui le besoin de léguer son titre de chef de famille à un autre qui saurait mieux que lui veiller à l'apprentissage de l'enfant vers la vie d'homme.

Il naquit en lui l'anxiété d'en terminer au plus vite avec cette histoire de vengeance et de parole donnée devant témoins.

Il naquit en lui une grande lassitude devant la tâche qui restait à accomplir.

Et cette lassitude l'écrasa de son poids énorme.

Il aurait tant voulu n'être qu'un trappeur heureux de sa condition et fier de son habileté.

Il aurait tant voulu n'être qu'un père heureux d'enseigner ses connaissances à ceux qui venaient.

Il aurait tant voulu pouvoir continuer à se griser des caresses envoûtantes de cette femme qu'il avait tant aimée.

Il n'avait même pas de remords d'avoir tué par vengeance. Aucun remords d'avoir éliminé des gens qui n'avaient eu aucun respect pour l'homme qu'il avait été.

Il fut tiré de ses pensées par le bruit d'une voiture et des pas de chevaux ferrés sur le gravier du chemin.

Il attendit longtemps encore avant que cette voiture n'apparaisse au détour du chemin. À peine entrée dans son champ de vision, la charrette s'immobilisa. Les deux cavaliers qui l'escortaient s'approchèrent du conducteur. Un d'eux lui adressa la parole puis les deux le saluèrent de la main, firent tourner leurs montures et repartirent par où ils étaient venus.

Le conducteur de l'attelage commanda ses chevaux et reprit son allure première. Minji-mendam savait que ce conducteur ne pouvait être que le marchand écossais, Ian MacIntosh. L'homme fuyait, il avait peur de lui, Minji-mendam.

Il était sûr que l'homme fuirait un jour et qu'il savait, depuis la mort de McManamy, qu'il serait la prochaine victime.

Il attendit que les chevaux s'arrêtent devant l'arbre couché en travers du chemin et que Minji-mendam avait aidé à tomber.

Il regarda MacIntosh descendre de voiture avec sa carabine à la main, décrocher une hache placée sur le côté de la charrette et aller vers l'arbre tombé, sans se douter qu'il était observé. Il déposa l'arme par terre et entreprit de couper le tronc énorme du peuplier.

Minji-mendam regarda le marchand, très peu habitué aux durs travaux de la forêt, suer à grosses gouttes pour couper cet arbre en deux.

Le soleil était haut dans le ciel et le temps très humide. Mendum regardait sans se presser.

Le marchand eut besoin de près d'une heure pour débiter ce corps mort. Mais le plus gros du travail restait à faire. Il fallait l'enlever de là en le roulant sur lui-même. Même ébranché, l'arbre n'est jamais parfaitement rond, il faut une perche solide pour le faire rouler en se servant d'une autre pièce, sous cette perche, comme levier.

Il fallut au marchand une autre bonne heure pour se tailler un levier et rouler l'arbre mort hors du chemin. Bien qu'apeuré, il était visible que ce travail l'avait exténué. Il s'épongea le front et s'assit quelques instants sur le bout du tronc.

Il sortit un flasque de sa poche arrière de pantalon et but une bonne rasade d'eau-de-vie.

Pendant l'opération-arbre, Minji-mendam s'était glissé vers la voiture et, silencieusement, sans que les chevaux ne s'énervent, avait coupé deux des quatre traits de cuir, un à chaque *ba-cul*, puis avait changé les rennes doubles en crosé d'un cheval à l'autre.

Finalement, il avait fait partir les tiges de fer qui retenaient les roues de bois, entourées de métal, à leurs essieux. Ce travail avait été effectué sur les roues droites, avant et arrière, afin que la voiture se renverse d'un côté.

Puis, il retourna derrière sa grosse roche, sur le promontoir surplombant le chemin de voyage. Lorsque l'Écossais remonta dans sa voiture, l'Amik-Inini observait attentivement ce qui allait se produire.

Saisissant les rennes, le marchand les rabattit sur le dos des chevaux pour qu'ils décollent la charge mais chacun ne tirant que sur un trait, ils se sentirent débalancés et voulurent partir, un vers la gauche et l'autre vers la droite.

Tirant les deux guides en même temps, MacIntosh les retint. Il refit ensuite le même geste de laisser tomber les rennes sur leur dos ce qui provoqua un instant de panique chez les chevaux qui donnèrent un grand coup pour repartir. La voiture, en décollant, perdit les deux roues de droite et, à cause de sa charge, se renversa sur le côté du chemin pendant que les chevaux, affolés, prenaient le mors aux dents.

MacIntosh fut projeté à bas de son siège et faillit être écrasé par la charge. La voiture fut traînée jusqu'au bout du tronc d'arbre qui était resté sur le bord du chemin, où elle s'accrocha.

Les chevaux paniquèrent et traînèrent ce tronc et la voiture qui se brisa sur les arbres. Puis soudain, épuisés, les deux chevaux s'arrêtèrent net, incapable d'aller plus loin avec cette charge devenue trop lourde. Les deux traits encore attachés avaient tenu bon et les bêtes étaient restées prisonnières de leur charge.

Étourdi et ne comprenant pas ce qui lui arrivait, Ian MacIntosh se releva pour rejoindre ses chevaux. À peine arrivé près de sa voiture il entendit une voix lui crier :

— Minji-mendam est venu pour la main.

Et au même moment un objet tombait à ses pieds. Il regarda et vit une main séchée amputée de trois doigts. Prestement il sauta à l'intérieur de son wagon et se mit à la recherche de sa Winchester. L'arme était coincée entre deux valises, il eut peine à la sortir de là.

Lorsqu'il l'eut bien en main, il se plaça derrière la voiture et regarda dans la direction d'où venait la voix.

Minji-mendam au bras coupé cria alors :

— Ici, tire!

Et l'Écossais de viser et tirer dans sa direction, une puis deux balles.

Le trappeur se leva alors et courut derrière une autre grosse roche et une troisième balle vint s'écraser sur cette autre cachette.

— You fuckin red dog, come out of there, cria MacIntosh en colère, aussi apeuré que s'il avait vu le diable.

Le Minji-mendam saisit alors une des trois lances en bois de frêne noir qu'il avait confectionnées et se leva pour la lancer dans la direction du marchand mais deux coups de feu successifs le firent se baisser à nouveau pour se relever aussitôt et faire jaillir cette arme meurtrière. Le marchand fut atteint au bras droit et fut projeté au sol. Réalisant qu'il n'était pas blessé sérieusement, il retira l'arme primitivement confectionnée et se fit un tourniquet pour ne pas perdre trop de sang.

Le Minji-mendam ne bougeait pas. Il attendait la suite. Il appela en vain. Rien ne bougea.

Le MacIntosh sentait son bras s'engourdir. La circulation du sang était arrêtée par le garrot qu'il avait attaché à son bras.

Il ne ressentait plus la douleur.

Il attendait depuis plus de quinze minutes quand il vit l'Algonquin sortir de sa cachette et s'avancer vers lui, lentement.

Le marchand voulut prendre sa carabine mais son bras droit ne voulait pas bouger. Il était incapable de faire aucun mouvement de ce

bras. Il saisit donc la carabine de la main gauche et se prépara à tirer.

L'Indien s'était arrêté à environ trente à quarante pas du marchand écossais. Il s'assit alors par terre, en jouant avec son couteau et ses deux lances de frêne noir.

Impassible et sans cesser de jouer avec ses armes, il regardait MacIntosh droit dans les yeux. Les sueurs perlaient au front du marchand de Manito-Akki et la peur mêlée à la rage se lisait dans ses yeux. Il souleva alors sa Winchester de la main gauche et visa le Bras-Coupé.

Le coup partit et la balle toucha un arbre placé derrière le trappeur. C'était la septième balle tirée de cette arme à sept coups.

Le Minji-mendam continua de fixer le marchand droit dans les yeux et dit le plus simplement du monde :

— Tu vois, lorsqu'on tire pour la première fois avec la main du cœur, on rate toujours son coup.

Puis il se leva lentement et s'approcha de MacIntosh qui aurait voulu fuir mais qui, à cause de la peur et de la blessure, en était incapable. Lorsque le Mendam s'arrêta près de l'Écossais, celui-ci était en proie à une si grande frayeur qu'il se mit à pleurer comme un enfant et à geindre doucement.

Minji-mendam eut pitié de cette loque humaine qui se sentait vaincu. Il eut un haut-le-cœur devant cette lâcheté d'homme qui ne peut faire face à son destin. Puis il eut un étourdissement et il entendit la voix d'Ikwe qui lui chantait l'Air des Retrouvailles.

Il secoua énergiquement la tête pour reprendre ses esprits. Il sortit une fine lanière de cuir tressée de son maskimoth et se pencha vers le marchand.

Il défit le tourniquet que s'était fait le Mac-Intosh et le remplaça par la fine lanière de cuir qu'il serra juste assez pour permettre à la circulation de continuer à se faire et éviter l'infection. Puis il détela les deux chevaux et mit l'Écossais sur l'un d'eux et le commanda. La bête partit en direction du village des coupeurs de bois et de son écurie.

Le trappeur qui s'était ravisé au dernier moment sur la raison de sa vengeance se mit en marche vers le village de la Pointe-aux-Algonquins.

Il marchait, poussé par l'habitude, vers la fin de son destin. Ses yeux demeuraient vides d'expression à mesure qu'il avançait dans cette forêt dont il connaissait chaque arbre, chaque pierre et tous les animaux qui l'habitaient.

La nuit approchait et les yeux du trappeur s'animèrent. Il approchait de la cabane du père d'Ikwe, le bon Ajjiwa, où il savait retrouver ses fils Ogimah et Kakons. Il voulait absolument les voir avant de partir.

Dans le sentier qui mène à la Pointe, il rencontra plusieurs soldats en uniforme qui revenaient de la fouille du village des « Sauvages ».

Chaque fois il dut se jeter dans les buissons.

Lorsqu'il parvint en vue de la cabane, il se glissa vers la lisière de la forêt qu'il suivit jusqu'à la rivière. Malgré les précautions qu'il prenait pour ne pas être vu ou entendu, sa silhouette n'échappa pas à l'expérimenté Ajjiwa, qui se dirigea vers sa demeure où il s'enferma. Il savait que le Mendam venait voir ses fils et ne voulait pas intervenir.

Mendam descendit l'escarpement de la rivière et aperçut les deux enfants qui jouaient dans l'eau avec un canot miniature.

Longtemps il les regarda vivre, revoyant les images de sa propre enfance heureuse et simple.

Longtemps il revécut les joies qu'il avait connues auprès de ces êtres qui avaient été toute sa vie avant la mort d'Ikwe. Et lorsque les enfants vinrent pour remonter vers la cabane, le trappeur au bras coupé surgit d'un bosquet d'arbres en criant leurs noms.

Les deux enfants se jetèrent dans les bras de leur père en riant. Kakons demanda :

— Tu viens nous chercher pour la chasse ?

Et Mendam fut incapable de répondre tellement sa gorge était serrée.

Pour la première fois depuis qu'il était enfant, des larmes coulèrent de ses yeux et il ne put s'empêcher de serrer les deux enfants tout contre lui.

Il repoussa gentiment les deux enfants en les regardant tour à tour. Comme ils étaient beaux. Ils ressemblaient à Ikwe.

— Dans chaque famille, il y a un chef. Quelques fois c'est le père, d'autres fois la mère. Lorsqu'il n'y a plus de père et mère, l'aîné devient le chef. Ogimah, à compter de ce jour, tu seras le chef. Tu devras veiller sur ton frère et le protéger jusqu'à ce qu'il soit à sa pleine grandeur.

Les deux enfants avaient écouté sans dire un seul mot et la joie qui avait pu se lire sur leur visage à la vue de leur père avait fait place à la tristesse.

Ogimah avait pourtant compris que son père partait pour ne plus revenir et deux larmes coulèrent de ses yeux sans qu'il ne donne libre cours à sa peine. Il ne pouvait plus pleurer puisqu'il était désormais le chef. Être chef devenait une lourde responsabilité pour un jeune âgé d'à peine treize ans. Ce nouveau chef comprit qu'il ne jouerait jamais plus avec un canot miniature.

Il comprit que cette chasse tant rêvée en compagnie de Minji-mendam et de son jeune frère Kakons ne se ferait jamais.

Et lorsque Mendam s'éloigna après avoir serré le poignet des deux enfants à la façon algonquine, Kakons voulut le rejoindre en pleurant mais Ogimah lui saisit l'épaule et le retint.

Le nouveau chef essuya les larmes de son visage et entraîna son jeune protégé vers la cabane où Ajijiwa et Tanis continueraient à leur enseigner ce que Minji-mendam et Ikwe avaient déjà commencé : devenir des hommes.

Minji-mendam ne marchait pas, il flottait sur l'air frais de cette nuit d'été.

Il allait vers son destin de façon aussi sûre que ses pas lorsqu'il traquait le gibier.

Les arbres qui l'entouraient étaient devenus autant de sourires d'amour qu'avait pu en distribuer Ikwe pendant les années de bonheur vécues auprès de sa famille. Et les oiseaux de nuit hululaient l'Air des Retrouvailles que lui chanterait bientôt Ikwe retrouvée.

Il ne marchait pas, le Minji-mendam, il flottait vers la douceur de l'inconnu qu'il était sûr de connaître.

Il ne marchait pas le trappeur au bras coupé, il volait vers la solution des questions qu'il s'était mille fois posées.

Il savait qu'il allait retrouver Ikwe et, même s'il devait abandonner deux êtres aimés, il savait qu'il ne faisait que leur ouvrir le sentier d'une plus grande liberté.

Il savait maintenant que c'est au village des coupeurs de bois, sur la Manito-Akki de ses ancêtres qu'il devait aller.

Il y alla directement, dans cet état de demi-conscience qu'il avait jadis éprouvée en se faisant suer comme ses ancêtres le pratiquaient autrefois.

Lorsqu'il entra dans le village par le sentier menant à la Pointe-aux-Algonquins, il ne vit pas les gens se sauver à son approche.

Il ne vit pas les enfants courir et se jeter dans les bras des adultes en criant de peur. Il n'entendit pas les exclamations des habitants.

— Il est ici, le Bras-Coupé, allez chercher vos armes.

Il ne remarqua pas que les soldats se seraient les uns sur les autres comme l'ail des bois que l'on cueille au printemps.

Il ne vit pas le brouhaha indescriptible et la stupeur sur les visages des chasseurs de primes qui revenaient de leur journée de battue de la région ouest du village.

Il n'entendit pas quelques-uns des siens dire à haute voix mais en algonquin :

— Il doit être fou pour arriver ainsi devant tous ceux qui le détestent autant qu'ils en ont peur.

Il ne vit pas Imelda Parent tomber à deux reprises en grimpant les deux marches de l'escalier menant au magasin de son époux.

Il n'entendit pas Ti-Trou lui dire :

— Va-t'en, ils vont te tuer.

Il marchait en ayant l'impression de flotter à travers ce village où jadis les siens chassaient le chevreuil et l'orignal.

Il n'entendit pas venir sa chienne blanche qu'avaient suivie les gens de la battue. Il ne vit pas les soldats venir vers lui avec crainte dans le but de le saisir.

Il ne se rendit pas compte qu'il avait saisi son couteau de chasse d'une main et avait tendu les bras vers le ciel en parlant à Ikwe pour lui dire qu'il venait la rejoindre.

Il ne se rendit pas compte que les soldats qui allaient le saisir s'arrêtèrent net devant ce geste étrange posé par un être non moins étrange.

Il ne vit pas le MacIntosh sortir du campement de la milice avec un fusil de soldat à la main gauche, sa main droite tenue par une écharpe.

Il ne se rendit pas compte lorsqu'il prit le châle de soie rouge qui avait appartenu à Ikwe et le tendit vers le ciel avec son couteau de chasse.

Il ne vit pas Bert Côté tenter de rejoindre Ian MacIntosh qui courait à sa suite, le fusil prêt à faire feu...

Et quand le MacIntosh pressa la gâchette du fusil qu'il tenait dans sa main gauche à deux pas derrière le Minji-mendam, celui-ci ne sentit pas les plombs qui lui labourèrent le dos pour ressortir par un trou béant de sang sur l'estomac.

Le Minji-mendam tomba à la renverse, la tête presque entre les jambes de celui dont il avait eu pitié.

Il demeura les yeux ouverts un bon moment.

Bert Côté qui arrivait derrière le MacIntosh bouscula le marchand et se pencha au-dessus du visage de l'Amik-Inini en disant:

— Mendam, je veux te dire... Mais sa voix s'étrangla dans sa gorge pendant qu'un sourire se dessinait sur le visage du compagnon d'Ikwe, la belle Ikwe à la voix si douce et si belle.

FIN

Lexique des mots indiens

AGIMS	raquettes à neige.
AJIJWA	« le Rieur ».
AMIK-ININI	« les gens du Castor »; nom de la tribu algonquaine vivant à l'époque dans tout l'Outaouais et, maintenant, à Maniwaki (Québec) et Golden Lake (Ontario).
ANIBISH-WABO	thé.
ANIMOSH	chien (en général).
ANISH-NAH-BE	l'Homme, ou « sans poil » ou l'être humain.
BABICHES	de « assababiche »: peau crue en fines lanières.
BYTOWN	ancien nom de la ville d'Ottawa.
IKWE	nom propre, « la femme ».

JAGANASH	« il fait faire son travail par d'autres » ; nom désignant un Anglais.
KAGWA	le porc-épic ; « il a des épines ».
KAKONS	nom propre, « jeune chevreuil ».
KITIGANISIPI	la « Rivière aux jardins » ; nom indien de la rivière Désert.
KWE	« Salut ! » ou « Amitiés ».
MAKINAW	carapace de tortue ; nom désignant un coupe-vent en peau d'original.
MAKISSINS	prononciation exacte de « mocassins » ; le mot signifie « vêtements pour les pieds ».
MANITO-AKKI	la terre des esprits.
MASHKIKI-WININI	le sorcier qui connaît les plantes mé- dicinales.
MASKIMOTH	sac, pochette
MIGWETCH	« Merci ! »
MINJI-MENDAM	Celui qui se souvient longtemps.
NABESSIM	mâle (chien).
NIGANADJIMOWININI	Celui qui connaît les pensées des gens, qui connaît les événements futurs.
NOJESSIM	femelle (chienne).
OGIMAH	nom propre, « un chef ».
OKA	poisson doré
PAKINAWATIK	« l'Arbre frappé par la foudre » ; chef indien, fondateur de la Réserve de Maniwaki

POK-O-NOK	Celui qui parle.
SKONS	pain de farine et d'eau
TABASHISH	traîneau
TOBOGAN	traîne indienne faussement appelée traîne-sauvage
WIGWASS-TCHIMAN	canots d'écorce
WIG-WHOM	habitation d'écorce.
WIMETIGOJI	pic-bois ; nom donné aux Français à cause de leur barbiche qui les faisait ressembler, de profil, au pic-bois.